Irénikon

TOME VII

1930 Janvier-Février.

EURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRÉNIKON

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Prix d'abonnement :

Belgique : 40 fr. (*Le numéro :* 8 fr.)
Pays étrangers : 12 belgas (» » : 2 belgas)

Rédaction et Administration :

IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.

Compte chèques postaux : Bruxelles, 1612.09
'S Gravenhage : Laporta 1455.29

SOMMAIRE

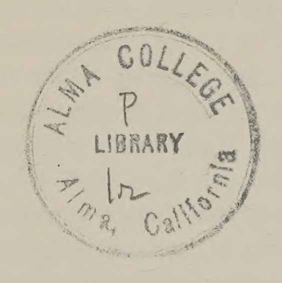
COMPTES RENDUS

(Suite à la 3e page de la couverture).

IRÉNIKON

T. VII, 1930

Irénikon



TOME VII

1930

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

La protestation du Saint-Père contre la persécution religieuse en Russie.

A NOTRE VÉNÉRABLE FRÈRE CARDINAL BASILE POMPILI, ÉVÊQUE DE VELLETRI ET NOTRE VICAIRE GÉNÉRAL, A ROME,

PIE XI, PAPE.

MONSIEUR LE CARDINAL,

Les crimes horribles et sacrilèges nous émeuvent profondément qui s'accumulent et s'aggravent tous les jours parmi les peuples innombrables de la Russie. Car ces peuples sont très chers à Notre cœur. Ils le seraient au seul titre de leurs souffrances actuelles. Mais que de fils et de ministres dévoués et généreux n'y compte pas la sainte Église catholique, apostolique et romaine ; dévoués et généreux jusqu'à l'héroïsme et jusqu'au martyre !

Dès le début de Notre Pontificat, à l'exemple de Notre Prédécesseur de sainte mémoire, Benoît XV, Nous avons multiplié les efforts pour arrêter cette terrible persécution et pour en écarter les funestes effets. Nous avons notamment fait aux Gouvernements représentés à la Conférence de Gênes une proposition qui aurait pu épargner bien des malheurs à la Russie et au monde entier, à savoir de stipuler solidairement comme condition préalable à toute reconnaissance du Gouvernement des Soviets le respect des consciences, la liberté des cultes, la sauvegarde des biens ecclésiastiques.

Hélas, ces trois exigences, dont le principal bénéficiaire eût été un clergé malheureusement séparé de l'unité catholique, furent sacrifiées à des intérêts matériels, qui d'ailleurs, eussent été bien mieux préservés si les Gouvernements avaient respecté avant tout les droits de Dieu, son règne et sa justice. Hélas encore, Notre intervention directe fut également repoussée par laquelle Nous essayâmes de sauver de la destruction et de conserver à leur usage traditionnel et religieux les vases sacrés et les icones qui

formaient un trésor religieux et artistique cher au cœur de tous les Russes.

Cependant, Nous avons eu la consolation de soustraire à un procès capital et de secourir efficacement le chef de cette hiérarchie séparée de l'unité, le Patriarche Tikhon, pendant que, d'autre part, les offrandes généreuses du monde catholique sauvaient de la faim et d'une mort horrible plus de 150,000 enfants, nourris quotidiennement par Nos envoyés, jusqu'à ce que ceux-ci fussent mis dans la nécessité d'abandonner leur œuvre de piété, car on préféra vouer à la mort des milliers d'innocents plutôt que de les voir nourris par la charité chrétienne.

Clercs et laïcs, fidèles au culte divin, sont tombés victimes de cette impiété sacrilège. Parmi eux, Nous saluons tout particulièrement Nos fils très chers les prêtres et religieuses catholiques, emprisonnés, déportés, condamnés aux travaux forcés, avec deux de leurs évêques, Nos Vénérables Frères Boleslav Sloskan et Alexandre Frison, et avec Notre représentant pour le rite slave, l'Exarque catholique Leonidas Fiodorov. Mais les persécuteurs ne s'acharnent pas seulement sur les chrétiens adultes. Par leurs campagnes d'athéisme et par leur « front antireligieux », ils ont principalement en vue de pervertir la jeunesse, abusant de son ingénuité et de son ignorance, et plutôt que de lui fournir instruction, science, et savoir-vivre, qui, du reste, comme l'honnêteté, la justice et le bien-être lui-même, ne peuvent prospérer et fleurir sans la religion, ils l'incorporent à la *Ligue militante des sans-Dieu*, couvrant ainsi la décadence morale, culturelle et même économique, par une agitation aussi stérile qu'inhumaine, où les fils sont instigués à dénoncer leurs parents, à détruire et à souiller les édifices et les emblêmes religieux et surtout à contaminer leurs âmes de tous les vices et des plus honteuses aberrations matérialistes. C'est la Religion et Dieu Lui-même que veulent frapper les organisateurs et les promoteurs de cette per-

version, et ils causent la ruine des intelligences, la déchéance même de la nature humaine.

En présence de tels excès, que Nous avons plusieurs fois signalés avec douleur dans Nos allocutions consistoriales et plus récemment encore dans Notre Encyclique sur l'éducation de la jeunesse, Nous n'avons pas cessé de prier Nous-même tous les jours et de faire prier pour ces millions d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, poussées et quasi forcées de profaner leur baptême, la piété traditionnelle de leur famille envers la Sainte Vierge, et jusqu'aux derniers vestiges de l'honneur et du respect dus au sanctuaire domestique. Et afin de trouver une coopération à Nos efforts contre tant de maux, Nous avons institué une *Commission* spéciale *pour la Russie*, et en avons confié la présidence comme vous le savez, à Notre fils bien-aimé le cardinal Louis Sincero. Nous avons également, dès les premières semaines de Notre Pontificat, approuvé et enrichi d'indulgences l'oraison jaculatoire : *Sauveur du monde, sauvez la Russie*, et Nous avons fait de même, au cours de ces derniers mois, pour deux formules de prières par lesquelles le peuple russe est recommandé à la protection de la douce thaumarturge de Lisieux, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous avons également approuvé l'initiative prise en novembre dernier par Notre *Institut d'études orientales*, de tenir des conférences proprement documentaires et scientifiques pour faire connaître au grand public quelques-uns des attentats sacrilèges que les *Ligues militantes des sans-Dieu* organisent dans l'immense territoire soviétique, dépassant et transgressant le texte, si antireligieux cependant, de la Constitution révolutionnaire. Et Nous avons constaté avec satisfaction que cet exemple, parti de Rome, a été suivi, un mois plus tard, par des conférences et des réunions analogues tenues à Londres, à Paris, à Genève, à Prague et dans d'autres villes.

Mais c'est une réparation plus universelle et plus solen-

nelle que requièrent la recrudescence comme la publicité officielle de tant de blasphèmes et d'impiétés. Durant les dernières fêtes de Noël, non seulement plusieurs centaines d'églises furent fermées, de nombreuses icones brûlées, ouvriers et élèves des écoles forcés au travail, le dimanche supprimé, mais on a été jusqu'à obliger les ouvriers des usines — hommes et femmes — à signer une déclaration d'apostasie formelle et de haine contre Dieu, sous peine d'être privés de bons de pain, de vêtement et de logement, sans lesquels on est réduit, dans ce malheureux pays, à mourir de faim, de misère et de froid. En outre, dans toutes les villes et dans de nombreux villages, furent organisés d'infâmes spectacles carnavalesques, comme ceux que les diplomates étrangers ont eu sous les yeux au cœur même de Moscou, au centre de la capitale, en pleine fête de Noël. On voyait passer des chars, sur lesquels se pressaient, vêtus d'ornements sacrés, de mauvais garnements qui se moquaient de la Croix et la couvraient de crachats. Sur d'autres chars automobiles, se dressaient des arbres de Noël, auxquels étaient suspendus par le cou, de nombreux mannequins représentant les évêques catholiques et les orthodoxes. Au centre de la ville, d'autres jeunes pervertis commettaient toutes sortes de sacrilèges contre la Croix. De tels attentats exigent réparation. Afin de Nous acquitter Nous-même, le mieux qu'il Nous sera possible, de ce devoir, et afin d'y inviter tous les fidèles de l'univers, Nous avons décidé, Monsieur le Cardinal, de Nous rendre, le jour de la fête de saint Joseph, le 19 du mois de mars, dans Notre Basilique de Saint-Pierre, et d'y célébrer sur la tombe du Prince des Apôtres une messe d'expiation, de propitiation et de réparation pour tant et de si atroces offenses au divin Cœur, pour le salut de tant d'âmes mises à si dure et si difficile épreuve, pour le soulagement de Notre peuple russe bien-aimé, pour que cesse finalement cette grande tribulation, et pour que les individus et les peuples fassent le plus tôt possible

retour à l'unique bercail de l'unique Sauveur et Libérateur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après avoir demandé à son cœur très saint pardon et pitié pour les victimes et pour les bourreaux, Nous implorerons la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, son Époux très chaste, saint Joseph, patron de l'Église universelle, les saints Patrons du peuple russe, c'est-à-dire les Saints Anges, Saint Jean-Baptiste, Saint Nicolas, Saint Basile, Saint Jean Chrysostome, SS. Cyrille et Méthode, comme aussi tous les autres Saints, et en particulier Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à qui Nous avons confié d'une manière spéciale l'avenir de ces âmes.

En vous invitant, Monsieur le Cardinal, à ordonner les dispositions nécessaires pour cette cérémonie expiatoire, Nous avons la confiance certaine que non seulement le clergé et le peuple de Notre Rome, mais aussi tous Nos vénérables Frères de l'Épiscopat et tout le monde chrétien s'uniront à Nos Supplications, soit le jour même, soit un autre jour festif désigné à cet effet.

Assuré que la divine Providence, à l'heure marquée, préparera et donnera les moyens de relever les ruines morales et matérielles de ces régions immenses qui constituent la sixième partie de la terre, Nous persévérerons avec tout l'élan de Notre âme dans cette prière de réparation et de propitiation qui attirera, espérons-Nous, la pitié divine sur le peuple russe.

Et dans ces sentiments, Nous vous accordons bien volontiers, Monsieur le Cardinal, ainsi qu'à tous ceux qui s'uniront à Nous dans cette croisade de prières, la bénédiction apostolique, gage des grâces célestes.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 2 février, fête de la Purification de la Vierge Marie, l'an MDCCCCXXX, huitième de Notre Pontificat.

PIE XI, PAPE.

L'Union des Églises.

Une conférence de dom Lambert Beauduin a Constantinople.

C'est le vendredi 31 janvier, à 16 h. 30, que le Président de l'*Union* voulut bien mettre à la disposition de l'œuvre de l'Union des Églises, la spendide salle des fêtes de l'*Union française.*

Ce fut un vrai succès dépassant les espérances.

Salle comble, plus de sept cent cinquante personnes.

Auprès de Son Excellence Mgr Rotta qui présidait, on voyait Sa Grandeur Mgr Constantin, métropolite d'Irénopolis, représentant Sa Sainteté le Patriarche de Constantinople ; Mgr Emilianos, évêque de Péra ; Mgr Der Zairnian, chorévêque, représentant le Patriarche arménien grégogorien ; Mgr Boris, archevêque d'Ochrid, *locum tenens* de l'Exarque bulgare ; Mgr Césarano, vicaire général de la Délégation ; Mgr Vartabed Kchourian, chancelier de l'archevêché arménien catholique ; Mgr Denis Varouhas, vicaire général de l'archevêché grec catholique ; Mgr Boulos Abou Hadid, archimandrite et vicaire patriarcal melchite catholique ; Mgr Fakir, vicaire des Syriens catholiques.

On notait la présence des chefs de toutes les communautés catholiques ou dissidentes, ainsi que des congrégations d'hommes et de femmes. Au premier rang avaient pris place M. Motte, chargé d'affaires de Belgique ; M. Gonvronsky, chargé d'affaires de Pologne ; M. Rivas de Vicunas, ministre plénipotentiaire ; M. De Saint Jouan, consul général de France ; M. Abella, consul général d'Espagne ; M. Pozzi, délégué de la Commission des détroits et conseiller juridique de l'ambassade de France ; M. Hautecloque, premier secrétaire ; M. Clouet, conseiller technique de l'ambassade ; M. Dalictos, consul général de Grèce ; M. Le Goff, prési-

dent de l'*Union française*. On remarquait aussi un grand nombre de notabilités, médecins, avocats, journalistes...

Bref, auditoire des plus choisis, des plus mêlés aussi.

Il fut immédiatement conquis par le R. P. Beauduin, comme le témoignèrent les plus vifs applaudissements.

Après avoir remercié de leur présence Son Excellence le Délégué, Leurs Excellences Mgrs les métropolites orthodoxes, la Belgique, la France si empressée à offrir son théâtre et la première quand il s'agit de paix et de concorde, le Révérend Père lut deux importants extraits de lettres pontificales : « Les Orientaux dissidents doivent abandonner leurs antiques préjugés et, apprenant à connaître la vie véritable de l'Église, ne pas faire retomber sur celle-ci, les fautes des particuliers que l'Église condamne et s'efforce de corriger ; les latins doivent s'instruire d'une façon plus large et plus approfondie, des choses et des coutumes orientales. Si l'œuvre de réunion a échoué tant de fois, ces échecs sont dûs, en grande partie, à ce qu'on ne se connaissait pas assez. S'il y a des préjugés réciproques, qu'ils tombent.

« Nous sommes persuadés qu'une connaissance plus parfaite, ne manquera pas d'accroître l'estime et la sympathie mutuelles ».

Puis le Révérend Père entra en plein dans son sujet.

L'œuvre monastique des Bénédictins d'Amay pour l'Union des Églises, dit-il, est sortie de l'esprit et du cœur du pape Pie XI et du cardinal Mercier. C'est à la suggestion du grand Cardinal que le Pape approuva l'organisation d'un groupement de moines se spécialisant dans l'étude et la compréhension de l'Orient, de ses institutions et de son histoire. Ce monastère devait devenir un foyer de connaissance et d'amour de l'Orient qui rayonnerait sur tout l'Occident et développerait le zèle pour le rapprochement des Églises.

N'est-ce pas un rêve qui s'évanouit bientôt au contact des dures réalités ? Sans doute les obstacles sont nombreux et apparemment insurmontables.

Le principal est d'ordre psychologique. Des hommes et surtout des groupements d'hommes, qui ont vécu longtemps étrangers les uns aux autres et ont l'âme remplie de préjugés et d'animosités ancrées au plus profond des consciences depuis de longs siècles, sont mal préparés à des échanges de vue et de contacts pacificateurs. Ces échanges pour être fructueux et efficaces demandent au préalable une atmosphère clarifiée, une ambiance favorable, un milieu psychologique fait de confiance, de sympathie et de sincérité.

Or entre Rome et Byzance cette atmosphère favorable n'existe pas. Bien au contraire. Tout au cours de l'histoire de ces deux grands peuples a contribué à créer des incompréhensions, des antipathies, des haines invétérées. Pareil état d'âme rend impossible tout travail de rapprochement. Cet atavisme racique est entré dans nos veines et dans notre sang. Phénomène d'autant plus étonnant que les deux civilisations de Rome et de Byzance se sont fondues en une seule, la civilisation gréco-latine ; et que, tant dans le domaine profane que dans le domaine religieux, les deux cultures se compénètrent et se complètent.

Un grand effort s'impose à nous, chrétiens. Rome, pour le chrétien, n'est pas la Rome des Césars et des conquérants, mais la Rome des martyrs, des catacombes, de Pierre et de ses successeurs ; et Byzance pour le chrétien n'est pas la Byzance impériale, mais le siège des grand conciles, qui ont défendu avec nous la divinité du Christ, la Byzance fidèle, malgré tout, au vieux *Credo* de Nicée. Sur ce terrain chrétien nous sommes frères, quelles qu'aient été les vicissitudes de l'histoire et les fatalités de la politique.

Le second obstacle est la confusion trop fréquente entre catholicisme et latinisme, cette tendance a accorder une supériorité aux formes latines de la vie catholique. Les Souverains Pontifes ont fait bonne justice de pareilles prétentions. L'Église du Christ n'est ni latine, ni grecque, ni slave, ni arménienne, elle est catholique, c'est-à-dire uni-

verselle et œcuménique. Tous les peuples et les civilisations sont égaux devant elle.

Enfin les obstacles d'ordre théologique, une fois les rapports sympathiques rétablis, pourront s'aplanir par l'étude de nos traditions communes, étude faite dans la lumière et dans l'amour. Sans doute l'union des cœurs n'est pas l'unité indispensable de la foi ; mais elle y prépare.

Quoi qu'il en soit, le travail de l'Union doit être très patient et très humble. Le moment de moissonner et d'engranger n'est pas venu ; les ouvriers de l'Union doivent travailler patiemment la terre, dans laquelle, en des jours meilleurs, d'autres plus heureux que nous jetteront la semence.

Évitons cependant le pessimisme stérile et déprimant qui brise l'élan et qui finit par paralyser toute action. Depuis la guerre un courant mystérieux pousse les peuples à se rapprocher et à s'unir. Les disciples du Dieu de paix et d'amour seraient-ils les seuls à perpétuer leurs discordes quand les nations les plus éloignées les unes des autres se tendent le rameau d'olivier ?

Dans les différents pays des symptômes de rapprochement religieux se manifestent. Travaillons et prions. Ce n'est pas encore la terre promise ; mais du haut du mont Nébo, avec les Israëlites et leur chef Moïse, saluons-la de loin et espérons.

(*d'après le* Stamboul *de jeudi*, 6 *février*.)

L'Église.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs un chapitre détaché de la première traduction française des Bases spirituelles de la vie *de Vladimir Solovjev. Nous remercions vivement les auteurs de cette traduction d'avoir bien voulu nous communiquer ces prémices de leur beau travail. Nous annoncerons la parution de l'ouvrage complet dès qu'il sortira des presses.*

La relation parfaite de la Divinité et de la nature dans l'homme qui a été réalisée par la personnalité de Jésus-Christ comme centre spirituel ou chef de l'humanité, doit devenir celle de toute l'humanité, qui est son corps.

L'humanité réunie à nouveau à son principe divin dans le Christ, est l'Église, corps vivant du Logos divin, incarné, c'est-à-dire individualisé historiquement dans la personnalité divino-humaine de Jésus-Christ.

Ce corps du Christ s'est présenté d'abord comme un germe insignifiant sous la forme de la petite communauté des premiers chrétiens, il croît peu à peu et se développe et embrassera, à la fin des temps, toute l'humanité et la nature, en un seul organisme universel et théandrique. L'ensemble de la nature, en effet, attend aussi avec espoir, selon les paroles de l'Apôtre, la révélation des Fils de Dieu, « parce que les créatures ont été assujeties à la vanité non pas de leur propre volonté, mais à cause de celui qui les a assujeties ; dans l'espoir qu'elles seront elles-mêmes délivrées de cet asservissement à la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu, car nous savons que toutes les créatures gémissent et souffrent jusqu'à présent. » (1)

Cette révélation et cette gloire des Fils de Dieu qu'attendent avec espoir toutes les créatures, c'est l'extension générale de

(1) Rom., VIII, 20-22.

la libre union théandrique dans toute l'humanité, dans tous les domaines de sa vie et de son activité ; tous ceux-ci doivent trouver leur terme dans l'harmonie de l'Unité divino-humaine, doivent faire partie d'une libre théocratie, dans laquelle l'Église universelle atteindra la pleine mesure de l'âge du Christ.

Partant de cette conception de l'Église, corps du Christ (non dans le sens d'une métaphore, mais dans celui d'une formule métaphysique), nous devons ne pas perdre de vue que ce corps croît inévitablement et se développe, que par conséquent il se modifie et se perfectionne. L'Église est le corps du Christ, mais jusqu'à présent elle n'est pas encore son corps glorifié et complètement divinisé. L'existence actuelle de l'Église sur la terre correspond au corps de Jésus pendant sa vie terrestre (avant sa résurrection), à ce corps qui, tout en faisant apparaître dans certains cas des qualités miraculeuses (de telles qualités sont aussi inhérentes maintenant à l'Église), était cependant un corps mortel matériel, chargé de toutes les infirmités et de toutes les souffrances de la chair, car le Christ s'est chargé de toutes les infirmités et de toutes les souffrances de la nature humaine. Mais, de même que dans le Christ tout ce qui est faible et charnel est absorbé par la résurrection du corps spirituel, ainsi doit-il en être dans son corps universel, l'Église, lorsqu'elle aura atteint sa plénitude.

Alors tout ce qui est spirituel se sera incarné dans la matière et tout ce qui est matériel sera complètement spiritualisé. Cependant même à présent l'Église, corps vivant du Christ, a déjà les premiers germes de la vie future parfaite.

Bien que la vie spirituelle de l'humanité se trouve beaucoup au-dessus de la vie naturelle, toutefois quelques particularités, qui sont caractéristiques de *toute espèce de vie,* leur sont nécessairement propres à toutes deux. Toute vie réelle déterminée implique sa propre *forme* définie correspondante ; ainsi, la vie physique de l'homme ne peut se réaliser

sous la forme d'un mollusque ou d'un arbre, mais exige celle d'un corps humain. Nous trouvons la vie dans un *corps* vivant ; mais ce corps n'est pas un simple aggrégat de parties et d'éléments séparés (de cellules, de fibres, de tissus), mais représente *un certain agencement* de tous ces éléments et c'est en fonction de celui-ci que chacun de ces éléments reçoit sa place et sa destination vitale en une liaison déterminée avec tous les autres. C'est ainsi que dans un corps vivant nous distinguons : 1° un ensemble de parties et d'éléments séparés capables de constituer ce corps ; 2° la forme organique qui fait de ces éléments un corps réel ; 3° la force active de la vie se manifestant dans toutes les fonctions et tous les mouvements des parties, soumises à l'unité du tout. Sans cette force active, nous n'aurions qu'un corps mort, mais, sans forme organisante, nous n'aurions *aucun* corps.

La vie religieuse de l'humanité chrétienne, comme toute vie, exige une forme déterminée et la trouve dans *l'Église*. Selon la parole divine l'Église étant pour tous le corps vivant du Christ, nous discernons en elle : 1° la pluralité des individus humains dont elle est composée ; 2° la forme unique organisante qui les unit en un seul tout, et 3° l'action de l'Esprit de Dieu unifiant tout, à l'aide de laquelle ce tout vit et se meut en une action mutuelle de tous les dons et services divins particuliers.

Il est clair, que, si l'Église ne peut exister sans hommes et sans le Saint-Esprit, elle ne peut non plus exister sans forme organisante au moyen de laquelle l'Esprit de Dieu agit parmi les hommes comme parmi les membres d'un seul tout, indépendamment de leur état limité et personnel. Ceux qui ont adhéré à cette forme générale et invariable de l'action divine, qui se laissent organiser par elle et incorporer au Christ, qui entrent dans le corps vivant du Christ ne peuvent par leurs défauts particuliers et transitoires altérer la dignité éternelle de l'Église en son ensemble.

Même dans un corps physique, les membres isolés peuvent être blessés ou paralysés, mais tout ce corps vit cependant et agit, pouvant même, par une réaction vitale, guérir aussi les membres atteints. Le corps ne meurt nécessairement que lorsque ses parties essentielles, le cœur et la tête, sont atteints. Mais la tête et le cœur de l'Église, le Christ et la Sainte Vierge, se trouvent dans un monde éternel et ne peuvent être atteints.

Un tout, saint et immaculé, ne peut naître de parties vicieuses ; si donc l'Église n'était qu'une assemblée d'individus isolés, elle ne pourrait être sainte et immaculée, puisque il n'y a pas sur terre d'être humain sans péché. Mais l'Église visible tient sa vie et sa force, indépendamment des hommes soumis au péché, du Christ Lui-même en qui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité, et par la médiation de la très Sainte Vierge, la toute-Immaculée, et de toute l'Église invisible des saints. C'est pour cette raison que nos imperfections humaines ne peuvent en aucune manière abolir la sainteté de l'Église. Quant à nous, êtres humains, qui appartenons à l'Église mais ne sommes pas cette force qui l'organise, notre tâche morale est de nous efforcer de mener une vie qui corresponde et soit conforme à la vie divine, cette vie, dont nous recevons les premiers germes et le modèle par les formes sacrées de l'Église. C'est *le but* de toute l'activité chrétienne que s'accomplisse l'Église dans les hommes ou qu'arrive le règne divin sur la terre. Ce but, nous ne devons pas le concevoir comme déjà réalisé, car en réalité, le règne divin n'est pas encore accompli sur la terre et Dieu règne plutôt sur les hommes que dans le cœur des hommes.

Pour atteindre ce but, le règne divin sur la terre, l'homme peut et doit-il compter sur ses propres forces, sur les élans du sentiment personnel, sur son interprétation individuelle des textes sacrés, etc., ou ne doit-il pas s'appuyer sur quelque chose de plus stable, de plus puissant et de plus par-

fait que lui-même et ses semblables ? Faut-il répondre à une pareille question ? Tant que l'homme demeure dans son état limité et son particularisme et s'y obstine, Dieu n'est pas en lui ; mais, s'il veut sortir de cette limitation, il doit se tourner vers ce qui lui est supérieur et est plus grand que lui. Ceci, il le trouve dans l'Église, dans son fondement divin et sa forme. Tout ce que l'homme prend ou donne comme *sien*, c'est-à-dire comme provenant de lui, est nécessairement conventionnel et limité, notamment parce qu'émanant d'un être conventionnel et limité ; au contraire, tout ce qui vient de l'Église universelle possède par cela même une forme non-conditionnelle (une forme de l'absolu), parce que cela émane non d'un être personnel, mais de l'Église, donc du Christ, donc de Dieu. Le règne de Dieu doit être obtenu par des voies divines et c'est l'Église qui nous découvre ces voies. Pour réaliser le royaume de Dieu sur la terre, l'homme a besoin : 1° d'une véritable foi en Dieu ; 2° d'être juste dans ses relations avec tous les hommes ; 3° d'avoir sur la nature matérielle un pouvoir conforme au but à atteindre. Or, pour avoir une vraie foi en Dieu, il faut se trouver dans la vérité et avoir l'esprit du Christ ; mais l'homme individuel, demeurant dans son isolement et s'y confinant, ne se trouve pas dans la vérité et n'a pas l'esprit du Christ ; pour avoir la vraie foi, il doit donc, mettre ses idées et ses opinions en accord avec l'enseignement dogmatique de l'Église, qui porte en elle l'esprit du Christ. La formule universelle de la révélation, précisément comme formule universelle, est la forme absolue de notre foi et garantit l'authenticité de l'objet de notre croyance, car, tant dans l'origine de cette formule que dans le fait de son acceptation par nous, s'accomplit la condition morale indispensable du savoir véritable, l'abnégation de tout esprit charnel et particulier et l'adhésion à l'esprit du Christ, c'est-à-dire à la vérité vraie.

De plus, pour avoir des relations de justice entre tous,

c'est-à-dire une forme absolue de la société humaine, il faut qu'il n'y ait à la base de l'organisation sociale aucun arbitraire humain, ce qui n'est atteint que dans l'organisation hiérarchique de l'Église, où chaque membre a sa place et accomplit sa mission, non en son nom à lui, mais au nom de celui qui l'a envoyé ; et toute cette organisation monte directement vers la source de toute justice, vers le Christ, seul véritable (authentique) Pontife et Roi (1).

Enfin, pour maîtriser la nature matérielle conformément à ces fins, pour la transformer et en faire l'enveloppe vivante, le milieu vivant des forces supérieures, spirituelles et divines, un corps divin, il est nécessaire à l'homme de posséder en soi un premier germe de ce corps divin, la semence d'une nouvelle nature supérieure et d'une nouvelle vie supérieure (corps spirituel) ; ce n'est que dans le corps du Christ qu'est renfermée cette semence de la pureté et d'un état lumineux, forme absolue d'une matière transfigurée ; ce n'est qu'en nous unissant mystiquement à ce corps du Christ que nous pouvons, nous aussi, recevoir ce germe d'une vie nouvelle en laquelle le pouvoir du Christ sur toute chair se transmet à nous. Et, en dehors de celle-là, nous ne pourrions trouver dans notre nature dépravée, qui est « le corps du péché », aucune base pour rétablir cette

(1) Solovjev écrivait ceci en 1882-84. Il n'est pas sans intérêt d'en rapprocher la déclaration catégorique qu'il a formulée à la fin de son introduction à *La Russie et l'Église universelle,* livre publié par lui en français, à Paris, en 1889 :

« Comme membre de la vraie et vénérable Église orthodoxe orientale ou gréco-russe qui ne parle pas par un synode anti-canonique, ni par des employés du pouvoir séculier, mais par la voix de ses grands Pères et Docteurs, je reconnais comme juge suprême en matière de religion celui qui a été reconnu comme tel par saint Irénée, saint Denis le Grand, saint Athanase le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, saint Flavien, le bienheureux Téodoret, saint Maxime le Confesseur, saint Téodore le Studite, saint Ignace, etc. — à savoir, l'apôtre Pierre, qui vit dans ses successeurs et qui n'a pas entendu en vain les paroles du Seigneur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. — Confirme tes frères. — Pais mes brebis, pais mes agneaux ». (p. LXVI).

corporalité lumineuse et sainte, sans laquelle nous serons toujours les esclaves du monde matériel et non ses maîtres, même si pouvaient nous venir en aide les esprits des sept sphères.

Adhérant à l'enseignement de l'Église universelle et de ses conciles, nous recevons une vérité qui ne dépend aucunement de l'intelligence humaine ; reconnaissant l'autorité divine de la hiérarchie apostolique, nous nous soumettons à une institution qui n'est pas sujette à l'arbitraire humain, nous nous soumettons à la justice de Dieu ; enfin, communiant des saints sacrements, nous recevons en nous la source d'une vie nouvelle et parfaite, source non empoisonnée par notre corps de péché, semence incorruptible. En résumé, par notre adhésion à l'unique Église de Dieu, nous reconstituons et achevons notre existence morcelée et limitée, nous lui donnons comme complément l'intégralité et la plénitude de la Divinité, nous élargissons notre esprit borné en l'unissant à l'esprit du Christ, nous corrigeons notre volonté dépravée par la volonté juste du Christ, et nous libérons notre nature sensible, esclave du péché, en la faisant le corps spirituel du Christ, qui possède le pouvoir sur toute chair.

Nous nous sanctifions par la sainteté de l'Église, mais l'Église ne se souille pas par nos péchés, car sa sainteté ne vient pas de nous, mais de Dieu par le Christ et elle-même n'est pas en nous, bien que composée de nous, (de même que notre corps se compose de tissus et de fibres, tout en ayant son caractère essentiel non pas en eux, mais dans leur composition organique en forme d'un seul tout). L'Église n'est pas seulement une assemblée d'hommes, (de croyants), avant tout *elle est ce qui* les rassemble, c'est-à-dire une forme essentielle d'union, forme donnée d'en haut, qui rend les hommes participants de la Divinité.

Ainsi, l'essentiel du problème religieux consiste en ceci : reconnaissons-nous un principe supérieur à l'homme,

indépendant de nous et qui nous oblige moralement ? reconnaissons-nous, de même, une forme de l'action divine dans l'univers ou non ? Si nous reconnaissons dans la religion une telle forme supérieure à l'homme, c'est-à-dire si nous reconnaissons l'Église et nous soumettons à elle, c'est là, de notre part, un sacrifice moral de renoncement à nous-mêmes, nous y perdons notre âme pour la gagner. Ce renoncement est presque une qualité naturelle chez les simples, chez le peuple ; il est chose très difficile pour les intellectuels, mais est d'autant plus obligatoire pour eux qu'ils ont, grâce à la force de leur intelligence, plus de moyens spirituels de reconnaître la vérité. Mais, cette abnégation coupe la *racine* la plus intérieure et la plus profonde du péché et de la déraison dans l'homme. Notre nature mauvaise et folle ne peut, cependant, être régénérée totalement en une fois, un processus long et compliqué est indispensable pour cela dans toute l'humanité. C'est pourquoi, nous disant chrétiens et membres de l'Église de Dieu, nous ne prétendons pas à la perfection morale et à la sainteté, nous ne pensons pas que la Divinité réside déjà en nous, que nous la possédons déjà. Une telle participation et possession du divin n'est aucunement attribuée par nous aux ministres particuliers de l'Église, prêtres et évêques. Reconnaissant en eux des *instruments* de l'action de la grâce du Christ, institués par Dieu, et *désirant* que leur valeur morale corresponde à leur fonction sacramentelle, nous ne rattachons pas, pourtant, l'action de la grâce à leur sainteté personnelle, car nous savons que la force de Dieu se manifeste dans la faiblesse. On ne doit pas confondre les instruments avec celui qui les manie, ni le lit du torrent avec le torrent lui-même. Dans notre corps physique aussi, tout un système de nerfs moteurs est indispensable pour qu'il se meuve et agisse selon notre volonté morale ; ces nerfs sont les *instruments* (1) de notre

(1) *Littéralement* : conducteurs.

volonté dans la constitution matérielle du corps ; personne, cependant, ne pense que notre volonté *réside* en eux, que leurs ganglions et leurs fibres aient par eux-mêmes une nature morale ; ils sont, au contraire, de la même nature matérielle que le reste du corps. Or, tout comme notre activité morale reste morale même en se servant d'instruments matériels, ainsi l'action divine reste divine et sainte, même quand elle emploie des instruments humains, qui sont pécheurs, parce qu'elle est indépendante, passe par *l'intermédiaire* de ces serviteurs, mais ne procède pas *d'eux*.

L'Église qu'a fondée le Christ, Dieu et Homme, est aussi constituée d'un double élément divin et humain. Mais la différence consiste en ce que le Christ est un Dieu-Homme *parfait*, tandis que l'Église n'est pas encore un organisme humano-divin parfait, mais seulement en voie de le devenir. La nature humaine, qui est propre au Christ et est liée indissolublement en sa personne à la Divinité, a déjà atteint, par sa résurrection et la vertu illuminative de celle-ci, l'état de glorification, si bien que tout ce qui est humain dans celui qui est le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, qui est ressuscité et qui, après son ascension siège à la droite du Père, tout en restant humain, correspond en tout et est pleinement conforme à sa Divinité, de telle façon que toute la plénitude de la Divinité réside en Lui *corporellement*. Quant à l'Église du Christ, elle n'a pas encore atteint cet état de glorification, et sa nature humaine, bien qu'unie intérieurement à sa nature divine, est encore loin d'exprimer celle-ci sous tous les rapports et ne lui correspond pas complètement. L'Église est sainte et divine, parce qu'elle est consacrée par le sang de Jésus-Christ et par les dons du Saint-Esprit. Tout ce qui émane directement de ce principe sanctificateur est divin, pur et immuable ; quant aux actes des ecclésiastiques, accomplis selon leur caractère humain, même au nom de l'Église, ils se présentent comme de valeur relative, ils sont loin d'être parfaits, mais seulement

en voie de perfectionnement. Ceci est le côté humain de l'Église. Mais, au delà de la nature humaine de l'Église, torrent rapide et agité, il y a, formant l'Église divine et la source infinie de la grâce divine, l'action incessante du Saint-Esprit, qui donne à l'humanité la vraie vie, la vie dans le Christ et en Dieu. Cette action de la grâce a toujours existé dans le monde, mais elle a pris, par l'incarnation du Christ, une forme visible et tangible. Dans l'Église chrétienne, cet élément divin n'est pas seulement une action intérieure et insaisissable de l'esprit, mais apparaît aussi comme ayant déjà une certaine forme de corporalité. Dans l'Église de l'Ancien Testament, il y avait aussi des formes, mais ce n'étaient que des représentations symboliques du futur ou des présages ; les formes saintes du Nouveau Testament, au contraire, sont des images réelles et authentiques de la présence de la Divinité et de son action parmi les hommes. A cause de l'état imparfait des éléments humains qui forment l'Église, ces formes divines n'apparaissent que comme les premiers germes ou les gages de la vie divine dans l'humanité, ne devant atteindre leur plein développement que dans la Jérusalem nouvelle, dans la « Divinité — Humanité » glorifiée. Mais, à présent même, cette Jérusalem nouvelle, ville du Dieu vivant, n'existe pas seulement dans les désirs, les idées et les sentiments intimes des chrétiens : ces formes divines de l'Église constituent déjà les pierres réelles sur lesquelles elle est fondée, sur lesquelles sera érigée et se présente déjà en voie de construction mystique continue tout l'édifice divin ; aussi, *bien que tout ne soit pas divin dans l'Église visible*, cependant, *le divin est déjà visible en elle.* Ces pierres visibles sont inébranlables et indéfectibles, et sans elles, il n'y a pas d'Église.

Il y a donc, d'abord, dans l'Église, un principe divin ou ses germes, qui n'existe pas seulement dans la raison ou intelligence, mais en formes corporelles, réelles, visibles

et tangibles. Mais, ce principe divin, qui sanctifie l'Église et est sa base absolue et immuable, ne pénètre pas et ne constitue pas totalement la vie de l'Église terrestre à un moment donné. C'est, donc, qu'il y a, à côté de lui, une réalité humaine *qui ne lui correspond pas*. Mais, précisément, parce que ce principe divin est donné à l'Église comme une réalité, elle a pour tâche d'adapter de plus en plus ce qui est humain en elle à ce qui est divin, de l'assimiler de plus en plus à sa chair et à son sang, et c'est en quoi consiste vraiment sa vie. Trois conditions sont, donc, nécessaires à celle-ci : 1° reconnaître l'existence réelle et indépendante du principe divin dans l'Église et savoir en quoi, (en quelles formes), il consiste ; 2° reconnaître l'élément humain dans l'Église, le distinguer clairement de l'élément divin dans toute l'activité ecclésiastique et savoir en quoi ils ne correspondent pas l'un à l'autre ; 3° s'efforcer de toutes façons de supprimer ce désaccord en soi et chez les autres, pour que tout ce qui est humain dans l'Église devienne, autant que possible, conforme à ce qui est divin, pour que le nom de Dieu soit de plus en plus sanctifié parmi les hommes, pour que le règne de Dieu s'étende de plus en plus largement dans le monde et que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. Si nous accomplissons la première de ces conditions, c'est-à-dire reconnaissons les germes divins de la vie de l'Église, l'exécution des deux autres suivra facilement, avec notre bonne volonté, car sachant avec certitude en quoi consiste le divin et ne confondant pas l'humain avec lui, nous verrons en quoi, dans notre vie réelle, ces deux parties ne coïncident pas, et comprenant ce qui constitue cette incompatibilité, nous verrons comment il nous est possible d'y mettre fin. L'essentiel est, donc, de discerner le divin dans l'Église.

Nous savons que c'est par trois liens que s'organise l'unité par laquelle l'Église se tient sur son fondement

divin. Le Christ a dit : « *Je suis la voie, la vérité et la vie* » (1). Si donc, le Christ est constamment et totalement présent à son Église, Il doit l'être comme *voie*, comme *vérité* et comme *vie*. La succession hiérarchique, venant du Christ est la *voie*, par laquelle la grâce du Christ s'étend à tout son corps, c'est-à-dire dans l'Église ; la foi au dogme de sa divine humanité, par lequel nous professons que le Christ est homme parfait, c'est le témoignage de la *vérité* du Christ ; les saints sacrements sont les sources de la *vie* du Christ en nous. Dans la hiérarchie, le Christ Lui-même est présent comme voie ; dans la profession de foi, comme vérité; dans les sacrements, comme vie; or, par l'union de ces trois faits se forme le royaume de Dieu, dont le seigneur est le Christ.

Ces trois éléments suffisent à former l'Église divine. La société humaine qui possède une authentique succession hiérarchique dérivant du Christ, qui professe la vraie foi et a les véritables sacrements, a tout pour être l'Église ; par contre, une société qui serait privée d'un seul de ces éléments ne peut l'être ; ceci résulte déjà de leur union étroite et réciproque, en vertu de laquelle l'absence de l'un d'eux fait obstacle à l'existence réelle des autres. C'est ainsi que le défaut de succession hiérarchique depuis le Christ n'a pas seulement pour effet de laisser cette société sans administration légitime et sans ordre dans les actes ecclésiastiques, mais aussi d'y supprimer nécessairement la grâce divine des sacrements qu'administre le clergé, et par suite de cette absence de la vie de la grâce, c'est-à-dire faute d'une communication essentielle avec la Divinité, la profession même de la foi devient une formule abstraite et sans vie. L'essence de l'Église, en tant que règne divin, est donc déterminée par l'union indissoluble de ces trois éléments et nous avons maintenant à rechercher l'expression de sa Divinité.

(1) Joa., XIV, 6.

Pour Dieu et en Dieu, par conséquent aussi pour tous ceux qui sont déjà en Dieu, pour les esprits bienheureux de l'Église invisible, le règne divin est déjà créé, c'est-à-dire, qu'ils ont devant les yeux toute l'organisation hiérarchique de l'univers qui s'offre dans toute sa perfection complexe, ils ont devant eux toutes les profondeurs du savoir véritable et toute la plénitude d'une communication vivante et mystique de la Divinité avec la Création ; ce tout tripartite leur apparaît comme un seul organisme parfait, nettement défini en toutes ses parties et constitué conformément à sa destination, organisme divinisé par Dieu, ou corps de Dieu. Mais, dans l'existence historique de l'Église visible aussi, ce corps divin est déjà donné dès l'origine en son intégrité, mais il n'est pas *dévoilé*, ne se manifestant que graduellement. Selon la comparaison évangélique, ce corps universel, (royaume de Dieu) nous est donné dès l'origine comme *semence* divine. La semence n'est pas une partie ni un organe particulier du corps vivant, elle est le corps entier à l'état latent ou potentiel, c'est-à-dire que celui-ci est pour nous en un état caché (ces organes n'étant pas encore individualisés), mais qui graduellement se découvre. Tant que la semence croît, le phénomène matériel ne nous fait rien voir d'autre que ce qui dès le début, était déjà contenu dans la semence, dans un état indépendant, comme force organisante et vivante. Ainsi, pendant la croissance d'un arbre, ce n'est que son état visible qui change et se perfectionne, mais non la forme substantielle de ce même arbre, contenue déjà intégralement dès l'origine dans sa semence. Pareillement, la forme divine de l'Église, parfaite et immuable par elle-même (c'est-à-dire en Dieu), croît, se développe et se perfectionne en nous ; ce mouvement progressif, qui la manifeste, forme l'histoire de l'Église. Or, de même qu'on ne peut douter de ce mouvement historique, ainsi est-il certain que, dès son origine, l'élément divin, en sa constitution tripartite, était déjà réellement présent dans 'Église,

comme une semence vivante de l'Esprit divin. C'est pourquoi, la modification et le perfectionnement qui suivirent ne furent pas l'application mécanique de nouvelles formes venues du dehors, mais la croissance organique de la semence divine, qui graduellement transformait le sol humain en son corps et incarnait dans un matériel naturel ses formes divines, que cette semence même recélait dès l'origine.

Autrement dit, l'essence propre de l'Église, qui, toujours, l'a constituée n'était pas toujours clairement conçue et exactement définie par l'humanité chrétienne ; au cours de l'histoire de l'Église, cette essence divine, qui depuis un temps immémorial, y réside, passe de cet état latent et inconscient à un état de conscience claire de l'Église visible, s'y définit, et tout cela non en une fois, mais graduellement. L'Église avait toujours contenu en elle des formes visibles du divin, cependant, autrefois ces formes étaient très simples et imparfaites, comme la forme visible de la semence est très simple, imparfaite et loin de ressembler à la forme complète de la plante, bien qu'elle la contienne en soi potentiellement, à l'état latent. Or, combien serait déraisonnable celui qui, ne voyant dans la semence ni tronc, ni branches, ni feuilles, ni fleurs, voudrait en conclure qu'on ne fait qu'appliquer toutes ces parties, plus tard, artificiellement et du dehors, que cela ne pousse pas par la force même de la semence, et qui, pour cela, nierait tout l'arbre qui doit apparaître dans l'avenir, n'admettant pour toujours que l'existence de la semence seule. Tout aussi déraisonnable est celui qui nie les formes plus complexes, c'est-à-dire plus manifestes que revêt la grâce divine dans l'Église et veut absolument revenir à la forme de la communauté chrétienne primitive.

Cependant, comme dans la plus petite semence d'une plante, on peut apercevoir les éléments principaux des formes futures, (comme p. ex. une subdivision en parties, en feuilles successives, le bourgeon etc.) ainsi dans le tout premier

germe de l'Église, dans la communauté apostolique de Jérusalem, on peut déjà distinguer clairement la présence des trois liens, qui forment le corps universel du Christ. En premier lieu, la succession hiérarchique (*la voie* du Christ) s'y trouve déjà en la personne des Apôtres, élus par le Sauveur lui-même. Que leur élection ne soit pas seulement un des actes de la vie terrestre du Christ, mais qu'elle soit en un certain sens, la voie permanente de son action dans l'Église, même après son Ascension,— car l'élection des Apôtres est le début d'une succession hiérarchique qui n'aura pas de terme, — cela se voit dans le fait de l'élection d'un nouvel Apôtre, sur la proposition de Pierre, en remplacement de Judas l'Iscariote. Il y faut remarquer en effet, outre l'événement, le mode de cette élection. Les Apôtres n'ont pas résolu le cas, ni par leur propre libre arbitre, ni par la volonté de toute la communauté ; les Apôtres et la communauté n'ont fait que présenter ceux qui étaient dignes : «ils en présentèrent deux» (1). Quant à l'élection même, voici comment elle se fit : « et ils firent cette prière : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi pour occuper dans ce ministère de l'apostolat la place que Judas a abandonnée pour s'en aller en son lieu. Puis, ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut ajouté aux onze autres apôtres » (2). Dans ce premier acte de la nouvelle Église, les Apôtres, dirigés par Pierre, n'agissent pas par eux-mêmes, ni en leur nom, mais se soumettent à l'action divine qui s'opère par eux. Ce ne sont pas eux qui élirent, mais c'est le Christ qui élit par eux. Ainsi, nous voyons là que l'organisation de l'Église n'est pas aristocratique, (ce qui aurait été le cas, si les Apôtres, ces « meilleurs » d'entre les membres de l'Église, avaient agi en vertu de leur propre pouvoir personnel, au nom de leur prérogative) ; qu'elle n'est pas

(1) Act. Ap., I, 23.
(2) *Ibid.*, 24-26.

davantage démocratique, (ce qui eût été le cas, si la question avait été résolue par le vote de toute la communauté) ; mais qu'elle est franchement *théocratique*, régie par Dieu. Cependant, l'action divine n'est pas imposée du dehors à la communauté, mais a été invoquée par l'ensemble des disciples du Christ, de telle sorte que l'organisation de l'Église apparaît là comme pleinement conforme à la définition d'une *théocratie libre.*

La communauté apostolique nous présente aussi, dès les premiers jours de son existence, à côté de la succession hiérarchique de la voie du Christ, un témoignage de la *vérité* du Christ, exprimée dans la profession œcuménique de la foi nouvelle, profession que nous trouvons dans le discours de l'apôtre Pierre, le jour de la Pentecôte. En le terminant l'apôtre Pierre exprime brièvement l'essence de la foi chrétienne : « ... Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'Il a été élevé par la droite de Dieu, et qu'Il a reçu du Père le Saint-Esprit qui avait été promis, Il l'a répandu, comme vous le voyez et l'entendez... Que toute la maison d'Israël tienne donc pour certain que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » (1). Cette profession de foi ne pouvait pas, cela s'entend, présupposer les questions dogmatiques et théologiques, qui ne surgirent que plus tard et furent résolues par l'Église ; mais la base primordiale de la vérité et de la sagesse chrétienne, la foi au fait réel de la résurrection du Christ, Dieu et Homme, s'y trouve déjà exprimée avec une pleine clarté et fermeté.

Se tenant sur la voie du Christ et professant la vérité du Christ, l'Église apostolique possédait aussi *la vie* du Christ, et cela, non seulement par l'ensemble des dons du Saint-Esprit reçus le jour de la Pentecôte, mais de plus, dans les espèces déterminées des sacrements de l'Église, institués par le Christ au cours de sa vie terrestre, parmi lesquels il

(1) Act. Ap., II, 32-33, 36.

en est deux qui apparaissent surtout, le baptême et la communion.

Dès le début, donc, l'Église était pourvue de fondements suffisants ; il serait étrange de prétendre qu'on n'y bâtit rien. L'ordre hiérarchique d'une petite communauté de quelques centaines ou de quelques milliers d'hommes, habitant une seule ville, ne pouvait rester sans changement lorsque l'Église comprenait déjà des millions de personnes et s'était répandue dans le monde entier. Tout comme cette organisation, en conservant le même principe, devait tout naturellement le développer et revêtir des formes plus compliquées, ainsi la conscience chrétienne, si ferme et si intense que fût la profession de la vraie foi dans la communauté primitive, ne pouvait avoir son expression adéquate dans cette communauté composée exclusivement de Juifs et, pour la plupart, de Juifs incultes ; l'expression de la foi ne pouvait pas et ne devait pas s'en tenir aux mêmes termes et aux formules primitives, lorsque, plus tard, des hommes, disposant de toute la richesse de la culture gréco-romaine, firent leur entrée dans l'Église ; la vérité chrétienne tout en conservant invariablement son contenu et son essence, a dû se développer en un système de concepts plus compliqués, a dû s'exprimer en définitions plus exactes et plus précises. Enfin, si les sacrements sont certainement les moyens de vivante communication entre la Divinité et les croyants, surtout dans les événements les plus importants de leur vie, il ne pouvait pas se faire, cependant, que ces moyens se révélassent en une fois, dans l'Église visible, dans toute leur individualité. Il est naturel que dans l'Église primitive, société peu nombreuse, quelques-uns des sacrements n'aient pas encore reçu leur forme coutumière et n'aient pas, dans la vie visible de l'Église, une existence bien déterminée et précise. Si la communion mystique avec la Divinité ne peut pas prendre des formes aussi distinctes et précises pour un nourrisson que pour un adulte,

il ne s'ensuit pas que celui-ci devra toujours se contenter des formes qui convenaient à celui-là. Semblablement, si la célébration des saints sacrements a acquis dans l'Église, à mesure de sa croissance intérieure et extérieure, un aspect plus complet et, en même temps, plus défini et plus différencié que dans le christianisme primitif, ceci ne fut que parfaitement conforme à leur destination, et légitime.

L'Église est donc en état de croissance, de développement et de perfectionnement, non seulement en ce qui concerne sa composition matérielle et son extension, mais aussi en ce qui concerne les formes de son organisation. Car, si l'élément divin de l'Église est invariable par lui-même, cependant le mode et le degré dans lesquels il se manifeste dépendent du mode et du degré dans lesquels cet élément divin est assimilé par l'élément humain, lequel est variable par sa nature ; il s'ensuit que sous ce rapport, la manifestation du divin dans l'Église varie selon une conformité, plus ou moins grande ou petite, de son côté divin et de son côté humain.

Cette croissance, ce développement et ce perfectionnement des formes ecclésiastiques n'excluent nullement que l'Église ait une base invariable, non seulement en elle-même, mais aussi dans sa manifestation visible. Car, en premier lieu, quelles qu'aient été les transformations et complications des formes hiérarchiques, des termes de la profession de foi et des rites de la célébration des sacrements, jamais il n'est arrivé que l'Église soit restée sans hiérarchie régulière, sans profession authentique de la foi et sans vrais sacrements. Et puis en second lieu, toutes les tıansformations et complications qui se sont produites dans ces trois domaines, ne supprimaient pas ce qui les précédait, mais, au contraire, le conservaient et le confirmaient, n'étant que son plus grand épanouissement. Ainsi, par exemple, l'ordination des prêtres par les évêques n'est pas en contradiction avec l'imposition des mains pratiquée par les Apôtres

et ne la supprime pas, mais, au contraire, provient d'elle, s'appuie sur elle, n'étant qu'une adaptation nécessaire du seul et même principe de la hiérarchie, principe absolu et divin, dans une constitution plus complexe de l'Église. Le symbole de Nicée et de Constantinople n'est pas en contradiction avec la profession de foi de l'apôtre Pierre et ne la supprime pas, mais il n'en est que le développement plus explicite. Dans la croissance d'un arbre, la racine ne supprime pas le tronc, au contraire, elle est nourrie et protégée par lui, comme elle-même le nourrit et le protège ; et, semblablement, le tronc lui non plus n'est pas supprimé par les branches, les feuilles, les fleurs, etc, mais l'ensemble de tout ceci forme dans son intégrité une plante parfaite qui vit, *non par le changement de ses parties*, mais par *leur concours mutuel à la conservation du tout.* Ainsi en est-il pour l'Église visible ; sa situation vraie ne consiste pas en ce que rien de nouveau n'y apparaisse, mais en ce que toute chose nouvelle, qui y apparaît, ne contredise, ni ne détruise ce qui existait antérieurement, mais le confirme et le développe.

L'Église a toujours suivi la voie droite de la succession hiérarchique, mais cette voie peut s'élargir pour elle ; l'Église a toujours conservé la vérité dans sa profession de foi, mais, avec le temps, cette vérité peut se formuler en des expressions plus exactes et plus complètes ; enfin, l'Église a toujours possédé la vie du Christ dans les sacrements, mais cette vie peut être assimilée plus pleinement et être transmise plus loin. De même que, selon l'apôtre Paul, dans l'ensemble de l'Église unie, *dans les dimensions* du corps uni du Christ, le seul et même Esprit divin, qui y est inhérent et y agit, ne le fait pas agir de la même manière dans tous ses membres et modifie son action suivant les propriétés et la destination de chacun, ainsi *dans la succession* des temps et des générations, le seul et même Esprit divin, résidant éternellement dans l'Église, manifeste sa présence à un degré différent et par des moyens différents, d'après la situa-

tion historique et selon la vocation de chaque époque et de chaque génération. Si, donc, la permanence de l'Église exige que rien de nouveau ne soit en contradiction avec ce qui est ancien, ce n'est pas en raison de ce caractère ancien, mais en raison de ce fait que tout y est l'œuvre et l'expression du même Esprit divin, qui, continuellement, opère dans l'Église et ne peut se contredire.

Et ceci nous permet de comprendre aisément ce qu'il y a dans l'Église de proprement divin et d'invariable. Nous acceptons et vénérons ce que la tradition nous y donne, non pas tant, parce que c'est une tradition, — car il peut y avoir de mauvaises traditions, — que parce que, dans la tradition, nous reconnaissons non ce qui fut l'œuvre d'un certain temps, d'un certain lieu, de certaines personnes, mais, l'œuvre de cet Esprit divin, qui est indivisiblement présent toujours et partout, qui remplit tout et témoigne également en nous de ce qui a été autrefois institué par lui-même dans l'ancienne Église : ainsi nous reconnaissons la vérité, exprimée autrefois mais demeurant toujours la même, par la force pleine de grâce du même Esprit, qui l'avait formulée jadis. C'est pourquoi nous croyons que toute forme ou décision, quels que soient le temps déterminé en lequel, ou les personnes déterminées par lesquelles, elles aient été exprimées, du moment que ces personnes agissaient en cela, *non par elles-mêmes*, non en leur propre nom, mais de la part de toute l'Église, au nom de toute l'Église, de l'Église du présent, du passé et de l'avenir, de l'Église visible et invisible, nous croyons que, dans ce cas, cette forme et cette décision émanent de l'Esprit du Christ inhérent à toute l'Église et opérant dans toute l'Église ; qu'elles doivent donc être tenues comme saintes et immuables, provenant, en vérité, non de quelques parties de l'Église, de tel lieu, de tel temps, non de ses membres individuels, particuliers et séparés, mais de toute l'Église divine, en son unité indi-

visible et son intégralité et contenant en soi toute la plénitude de la grâce divine.

La marque caractéristique de la divinité de l'Église, c'est donc son unité interne et intégrale et la catholicité de sa voie, de sa vérité et de sa vie ; cette unité doit être conçue non dans le sens d'une totalité arithmétique ou mécanique de ses parties et de ses membres, (pareille totalité extérieure n'ayant pas d'existence réelle à une époque donnée), mais dans le sens d'un lien mystique (subconscient) et d'une communion spirituelle et morale de toutes les parties et de tous les membres de l'Église entre eux et avec leur commun chef divin. Il est également possible qu'apparaissent comme organes visibles de cette liaison et de cette communion dans l'Église visible, à certains moments de son existence, des individus ou des assemblées peu nombreuses, en lesquels la pensée et la volonté de tous peuvent être transférées et concentrées, en raison de la liaison interne de tout le corps vivant de l'Église et de la confiance mutuelle. C'est grâce à un tel renoncement à soi-même, à un tel caractère impersonnel, que cette volonté attire l'action de l'Ésprit divin et c'est lui aussi qui, par ces organes, révèle la grâce secrètement inhérente à tous. Ainsi, la véritable catholicité résulte, non de la plénitude du nombre se traduisant par une collection extérieure d'unités séparées, mais de la plénitude de l'intégralité spirituelle, et du renoncement à tout esprit propre et à tout part cularisme de la part de chaque unité. Dans l'Église, est divin tout ce qui a un caractère universel ou catholique, et, a ce caractère tout ce qui est exempt d'*amour-propre* ou de *particularisme* personnel, national, local, ou de toute autre sorte.

Catholique et divine est la *voie* hiérarchique de l'Église, car tout au long de cette voie, pas un seul des médiateurs et des organes de la grâce n'a sa fonction comme un privilège personnel, qui le séparerait des autres, mais tous tiennent

leur prééminence sacrée de la seule et commune source de la sainteté, du Christ, par une succession uniforme et continue ; en raison de celle-ci, ce ne sont pas eux, qui se séparent de tous, mais tous qui, par leur ministère, s'unissent visiblement à la base divine de l'édifice entier de l'Église. Par l'effet de l'incarnation du Christ, chaque homme a la possibilité de s'unir à la Divinité, mais pour que cette *possibilité* de devenir des fils de Dieu devienne une *actualité*, il est nécessaire de renoncer d'abord à la réalité humaine, réalité pécheresse et ennemie de Dieu, dont la racine est l'égoïsme ou l'amour de sa personnalité propre, c'est-à-dire précisément une tendance à se poser et s'affirmer hors de Dieu et contre Dieu. L'homme qui désire réellement s'unir à la Divinité, doit, donc, renoncer à cette affirmation de soi, reconnaître que c'est en Dieu qu'est la source du bien, de la vérité et de la vie, et, en aucun cas, ne parler et n'agir pour soi et en son nom propre, afin de ne pas éclipser la grâce et y faire obstacle par son amour-propre. Mais, c'est l'ordre hiérarchique de l'Église *et ce n'est que cet ordre* qui écarte et rend impossible tout amour propre et toute intrusion arbitraire dans la médiation entre Dieu et la Création, car c'est dans cet ordre, (et rien qu'en lui) que *personne* n'obtient par soi-même ou dans son individualité la grâce divine, mais chacun ne la reçoit de la plénitude divine que par les autres, qui, à leur tour, ne l'ont pas acquise d'eux mêmes. C'est ainsi que tous les laïques reçoivent la grâce, non par eux-mêmes, mais par le prêtre. Le prêtre lui-même n'exerce pas son sacerdoce de sa propre autorité, mais en raison de son ordination par l'évêque. L'évêque lui non plus ne donne et ne prend pas arbitrairement son mandat pontifical mais, il le reçoit d'évêques plus anciens, et, par une succession ininterrompue, des Apôtres et du Christ Lui-même, que Dieu le Père a consacré et envoyé dans le monde pour notre salut, et qui, Lui-même, accomplissait non sa propre volonté mais celle de Celui qui l'a envoyé. Dans cette chaîne mer-

veilleuse de l'action de la grâce, il n'y a donc pas un chaînon qui soit terni par l'affirmation propre de l'homme ; dans cette grande société, il n'y a pas un seul agent, depuis son Chef divin jusqu'au moindre prêtre, qui présente son propre témoignage et qui se dise lui-même celui qui transmet la gràce et certifie la vérité. C'est pourquoi, quels que soient, d'un point de vue humain, les actes que pose tel ou tel hiérarque, (ou toute une série d'hiérarques), et bien qu'ils puissent manifester dans leur caractère *personnel* un haut degré de fierté ou d'orgueil, leur ministère *pontifical* cependant sera toujours basé avant tout sur l'humilité et l'abnégation de soi, car ils ne se sont pas investis eux-mêmes de leur fonction, ils n'agissent pas en leur nom et ce n'est pas leur propre doctrine qu'ils prêchent (1). Le contraire est vrai de tous les fondateurs ou docteurs des sectes, qui se sont détachées de l'Église : si, parfois, ils étaient, en vérité, humbles de caractère personnel, leur ministère, par contre, est toujours fondé sur l'affirmation de soi et l'orgueil, car ils rendent témoignage d'eux-mêmes, font et prêchent cet qui leur est propre. La hiérarchie ecclésiastique, elle, est sainte, immaculée et divine, non pas tant par les actes de ceux qui la constituent, que par la perfection de son principe, par la pureté et l'intégrité de sa forme catholique.

Catholique et divine est la *vérité* de l'Église, dans la profession œcuménique de la foi ; ce n'est pas parce qu'elle exprime définitivement toute la plénitude de notre science de Dieu, ni parce qu'elle serait confirmée par l'opinion unanime de tous les membres de l'Église, mais bien, parce que, d'abord, quant à son objet, cette profession de foi, même si elle ne décrit pas toutes les particularités de la vérité divine, en retrace les traits essentiels, des traits qui sont en connexion intime avec tout l'ensemble et contiennent par conséquent, d'une manière implicite, la vérité intégrale ; parce qu'ensuite, quant à sa provenance, cette profession

(1) Cf. p. 19, note 1.

de foi a été sanctionnée par des hommes qui ont vraiment représenté l'Église universelle tout entière, en ce sens qu'ils ont considéré non leurs propres opinions personnelles et particulières, mais la doctrine que l'Église a tenue fermement, toujours et partout, même si ce n'était pas en termes clairs ; ils ont entendu définir non leur propre doctrine, (celle de leur parti, de leur pays ou de leur temps), mais la doctrine catholique, venant de Dieu. Les Pères des conciles œcuméniques, quelles qu'aient pu être leurs qualités personnelles ou leur conduite sous d'autres rapports, agissaient, lorsqu'ils définissaient les dogmes, non en leur nom, mais au nom de l'Église dans sa totalité, en laquelle Dieu est présent, et celui qui croit en cette présence divine ne peut nier en ces définitions la révélation authentique de la vérité du Christ par l'infusion du Saint-Esprit. Toute l'histoire des conciles œcuméniques témoigne en fait de ce caractère de ces assemblées. En même temps, il ne serait pas difficile de démontrer, et c'est déjà chose faite en partie, aux points de vue théologique et philosophique, que les dogmes définis aux sept conciles œcuméniques qui ont précédé la séparation de l'Orient et de l'Occident, à savoir : la consubstantialité du Verbe et du Saint-Esprit avec Dieu le Père, (Ier et IIe conciles œcuméniques) ; l'unité de la personne divino-humaine du Christ, (IIIe et Ve conciles) ; deux substances en son unique personne, (IVe concile) ; deux volontés et deux actions dans le Christ, (VIe concile) ; et, enfin, la sainteté de l'image corporelle humaine adoptée par le Christ, (VIIe concile œcuménique), — que tous ces dogmes constituent, par leur raison d'être même, (logiquement), le seul véritable développement, la seule définition juste de la vérité chrétienne, tandis que les opinions hérétiques sur ces divers points, contre lesquelles étaient convoqués les conciles et qui furent condamnées par eux, ébranlaient le christianisme jusque dans ses fondements. Il se fait, donc, que, définie aux conciles, la conscience de

l'Église sur elle-même admet aussi une justification logique complète et la vérité universelle attestée par les conciles était non seulement la vérité de la foi chrétienne, mais aussi celle de la raison chrétienne. Ce qui fait le concile œcuménique, ce n'est pas le nombre de ses membres, car, s'il se réunissait une assemblée des représentants de toutes les Églises du monde et qui soit bien plus nombreuse que l'assistance d'aucun des conciles œcuméniques, mais si chacun de ces représentants n'y était porteur que de son opinion propre, qu'il s'efforcerait d'exprimer, ou des opinions humaines ou des vœux des sociétés qu'il représente, une telle assemblée ne serait pas un concile œcuménique et ses décrets ne seraient pas des dogmes divinement révélés. Les dogmes divins eux, ne sont proclamés dans l'Église que lorsque ses représentants, quel que soit leur nombre, écartant toutes opinions humaines, les leurs et celles d'autrui, ont l'unique souci et le zèle de mettre en lumière la vérité du Christ *confiée* à l'Église par la grâce du Saint-Esprit descendu sur elle. Par le renoncement volontaire et conscient à tout ce qui est humain, temporel, local ou personnel, agissant en vertu de ce qui est éternel et immuable, au nom du principe catholique du règne de Dieu, les représentants de l'Église, éclairant à nouveau ce principe et faisant croître en eux la semence divine, attirent une nouvelle action du Saint-Esprit, qui, alors, parle par leurs bouches comme par les organes de toute la catholicité.

La profession de foi de l'Église est catholique, en outre, parce qu'elle comporte des vérités qui sont d'égale valeur et importance pour tous les hommes, savants et ignorants, simples et instruits, car ces vérités parlent à l'homme tout *entier* et déterminent le sort de toute l'humanité et ne concernent pas seulement les facultés intellectuelles et cognitives. Tous ces dogmes : Dieu tout puissant, le Christ Sauveur et sa victoire divine et humaine, l'Esprit divin, vivifiant, et son action dans l'unique Église universelle par le baptême

et les autres sacrements, enfin, la résurrection des morts et la vie du siècle à venir, — tous ces dogmes, peuvent, en raison de leur sens profond et de leur caractère parfaitement rationnel, être développés en un système philosophique complet, mais, cependant, ce ne sont pas seulement des conceptions abstraites et théoriques, mais aussi des vérités vitales et pratiques, accessibles à tous, indiquant à tous la seule voie du salut et l'accès direct du royaume de Dieu.

Catholique et divine est la *vie* mystique de l'Église en ses saints sacrements, parce que ces sacrements, même si dans certains cas ils sont administrés à une seule personne, ne s'arrêtent cependant jamais par leur destination ni à un phénomène humain transitoire, ni à l'existence particulière d'une personne, ni à une situation particulière ou isolée dans laquelle se trouve l'homme naturel : leur but est, précisément de faire sortir l'homme de cette situation fausse, de le relier d'une manière effective avec tous, physiquement et spirituellement, reconstituant par là l'intégralité de la vraie vie en Dieu. Tel est le caractère de tous les sacrements en général et de chacun en particulier.

Catholique et divin est le sacrement du *Baptême*, car, purifiant invisiblement l'homme naturel de la contagion du péché originel, contagion cachée mais qui lui est sans aucun doute inhérente, qui, dès le début de sa vie le détache de l'unité de la vie divine, ce sacrement lui donne la possibilité d'entrer à nouveau dans la composition du corps universel de Dieu.

Catholique et divin est le sacrement de *Confirmation*, car sanctifiant toute la formation spirituelle et corporelle de l'homme, comme forme extrême du Saint-Esprit, il le prédestine en toute cette composition au service, non de ses buts spirituels personnels, mais de l'œuvre commune de Dieu sur la terre.

Catholique et divin est le sacrement de *Pénitence*,(second baptême), parce que par lui, l'homme, renonçant consciem-

ment et volontairement à tout ce qui dans sa vie personnelle a été entaché de l'esprit pécheur d'amour-propre et, comme tel, le séparait de Dieu et des hommes, et recevant l'absolution de tout cela par la grâce divine, redevient capable de s'unir à nouveau et consciemment à cet ensemble de Dieu, et des hommes dont il s'était séparé.

Catholique et divin est le grand sacrement de l'Eucharistie ou de la *communion*, par lequel l'homme, recevant en lui corporellement et substantiellement le corps du Christ, qui associe toutes choses dans l'unité intégrale, (toute la plénitude de la Divinité habitant dans le Christ), s'unissant à Lui physiquement bien qu'invisiblement, parvient en réalité à participer à l'unité intégrale et théandrique, spirituelle et corporelle et à s'y unir profondément.

Catholique et divin est le sacrement du *mariage*, par la vertu duquel la plénitude de la vie physique de l'homme est sanctifiée par la plénitude de la communion spirituelle, sur la base d'une union mystique (à l'instar du Christ et de l'Église) de deux êtres hétérogènes; cette union doit se traduire dans la vie quotidienne par une abnégation réciproque de ces deux êtres ; c'est pourquoi, l'homme, rendu à son intégrité, entre dans la chaîne de la vie universelle, comme un anneau complet et formé.

Catholique et divin est le sacrement de l'imposition des mains ou du *Sacerdoce* (paternité ou procréation spirituelle), par l'action duquel un seul homme devient l'instrument de la grâce universelle du Christ pour plusieurs : « nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce » (1).

Catholique et divin est le dernier sacrement de l'*Extrême-Onction* (2), dans lequel toute l'Église par une assemblée de ses serviteurs, en présence de la maladie qui comporte

(1) Joa, I, 16.

(2) L'auteur emploie un nom russe de ce sacrement « soborovanié », qui évoque l'idée de l'action de toute l'Église, car « sobor » exprime l'idée d'aggrégation ou d'assemblée des croyants.

la menace de la mort, témoigne solennellement au malade, par la parole et par un acte mystique, qu'il est un membre inséparable de ce tout sacré qui embrasse non seulement toute l'Église visible, mais aussi toute l'Église invisible, qu'ainsi, même si le malade meurt, ses liens spirituels et physiques avec le corps universel ne seront pas rompus.

Catholique et entièrement divins sont tous les sacrements de l'Église, en ce sens encore qu'il embrassent et sanctifient non seulement la vie morale et spirituelle de l'homme, mais aussi sa vie physique ; bien plus, les sacrements consacrent et rattachent à Dieu les principes élémentaires de la nature matérielle de tout le monde visible. C'est ainsi que dans le baptême, l'Esprit divin, qui au début de la création, flottait au dessus des eaux (1), relie de nouveau son action mystérieuse à l'eau, comme à un *élément* primordial du monde matériel et, en elle, à tous les autres éléments. Dans la confirmation et l'extrême-onction, l'élément *végétal* en ses plus purs produits est consacré et devient le véhicule de l'action de la grâce sur le corps humain. Dans l'Eucharistie, par une action particulière et mystérieuse de la grâce, celles des matières nutritives qui sont les plus importantes pour la vie humaine, le pain et le vin, constituent les espèces, sous lesquelles le vrai corps glorifié du Christ se communique substantiellement et efficacement à l'humanité et la nourrit. Enfin, par le sacrement de mariage la fonction de la reproduction générique dans la vie *animale* se purifie pour l'homme, reçoit un sens spirituel et est sanctifiée. Ainsi se reconstitue, dans ces sacrements, l'union de la Divinité et des premiers éléments de la Création et le règne de Dieu manifeste son véritable caractère catholique, c'est-à-dire son aptitude

(1) Il est connu que le verbe hébraïque que nous traduisons par « flottait » signifie proprement « couver » des petits oiseaux ; c'est pourquoi S. Basile le Grand dans son *Hexaemeron* assimile l'Esprit divin à une aigle femelle, qui couve et conduit ses petits. C'est à cela qu'est probablement liée l'image de l'Esprit divin sous la forme d'une colombe.

à embrasser tout, aptitude dont la réalisation plénière dans l'Église orthodoxe future s'étendra non seulement aux nouveaux cieux des esprits bienheureux et sauvés, mais aussi à la terre nouvelle, la corporalité spirituelle régénérée du monde entier.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'image de l'Église universelle, catholique et divine, non seulement dans son principe et dans son idée exemplaire invisible, mais aussi dans ses formes visibles. Ces formes sont catholiques (universelles) par leur substance même et par leur fin, qui consiste dans la *restauration* de l'humanité et de l'univers par le rétablissement de leur unité avec Dieu, afin que la création entière devienne l'image fidèle de la Divinité. Tout ce qui est particulier, séparé, exclusif y est aboli, tout arbitraire humain l'est de même et de la sorte, la racine de tout péché et de toute imperfection se trouve extirpée, si bien que la catholicité, comme *perfection interne* est foncièrement divine et n'est pas qu'un critère extérieur de la Divinité. S'il est vrai que, jusqu'à ce que soit accomplie cette restauration, cette régénération de toute créature, la semence du royaume divin demeure à l'état de croissance dans le monde et varie selon la force, le degré et le volume de ses manifestations, toutes ses variations, cependant, n'existent que dans les facultés d'appréhension de l'homme ; car l'action divine elle-même, à quelque degré et sous quelque aspect qu'elle soit assimilée par l'homme et par la nature, demeure identique et une en tous et conserve dans chaque manifestation particulière sa substance catholique, ce en quoi se marque son caractère divin.

Tout ce qui dans l'Église a un sens catholique est, donc, exempt de toute affirmation de soi, de tout arbitraire et de toute exclusivité ; tout ce qui arrache l'homme à son particularisme et lui communique la forme de l'universalité est, par cela même, divin et constitue la substance éternelle et immuable de l'Église.

La vraie société divine-humaine (théandrique) créée à la ressemblance du Dieu-homme Lui-même, doit présenter une coordination libre du principe divin et du principe humain dépendant autant de la force active du premier que de la vertu coopérante du second. Il est, donc, requis, en premier lieu, que cette société conserve dans toute sa pureté et dans sa vigueur le principe divin qui lui est confié, (la voie, la vérité et la vie du Christ), et, en second lieu, qu'elle développe dans toute sa *plénitude* le principe d'activité autonome humaine dans le sens de la réalisation finale *ici-bas* de ce qui est donné *de là haut*. Le monde se régénère dans le christianisme et ainsi s'achève, en quelque sorte, la naissance du Christ dans le monde.

Si c'est par l'action de la puissance divine couvrant de son ombre la mère humaine, que se réalisa l'Incarnation de la Divinité, c'est par la fécondation de la Mère divine (l'Église), par l'action du principe humain que doit s'opérer la divinisation libre de l'humanité. Avant le christianisme, le principe naturel dans l'humanité était comme une donnée du problème (un fait), et la Divinité était l'objet qu'on désire (un idéal), comme l'inconnue qui est recherchée, et agissait idéalement sur l'homme. Dans le Christ, l'objet recherché nous fut donné, l'idéal devint le fait : « l'inaccessible devint un événement réel, et l'ineffable s'accomplit. » Le principe divin, agissant, apparut matériellement. « Le Verbe s'est fait chair », et cette nouvelle chair, spiritualisée et déifiée, demeure la substance divine de l'Église. Avant le Christianisme, c'était la nature humaine, (le vieil Adam), qui était le fondement stable de la vie ; l'élément divin était un principe de modification, de mouvement et de progrès ; après le Christianisme, au contraire, c'est l'élément divin, puisqu'il s'est incarné, qui devient ce fondement stable de notre vie ; l'inconnue recherchée, c'est l'humanité conforme à cet élément divin, capable de s'unir librement à lui et de se l'assimiler. Comme telle, cette humanité idéale

devient alors un principe actif de l'histoire, un principe de mouvement et de progrès.Dans toute l'évolution historique qui a précédé le christianisme, le fondement, la matière, c'était la nature humaine et l'élément humain ; le Verbe ou la Raison Divine était le principe actif ou la forme ayant pour résultat (rejeton) le Dieu-homme, c'est-à-dire Dieu ayant assumé la nature humaine ; pareillement, dans le développement du christianisme c'est la nature ou l'élément divin qui apparaît comme le fondement ou la matière, la raison humaine ayant le rôle du principe actif, de la forme ; et le résultat doit être l'homme divinisé, c'est-à-dire l'homme qui a assumé la Divinité.

Or, l'homme ne peut assumer la divinité que dans sa propre intégralité *véritable*, dans l'unité intérieure avec *tout*; par conséquent, l'homme vraiment divinisé ou le véritable homme-Dieu est nécessairement œcuménique, catholique : c'est l'humanité totale ou l'Église universelle. L'homme, qui, seul, sans l'Église, voudrait atteindre une valeur divine, un « homme-Dieu » individuel est l'incarnation du mensonge, une parodie du Christ, un antéchrst. Le Dieu-homme est individuel, le vrai homme-Dieu est universel : le rayon du cercle est unique pour toute la circonférence, il détermine de la même manière la distance du centre à n'importe quel point de la circonférence ; car il est par lui-même le principe qui forme le cercle; quant aux points de la périphérie ils ne peuvent former le cercle que conjointement. En dehors de leur groupement, c'est-à-dire en dehors du cercle, pris à part, ils sont dépourvus de tout sens précis, et le cercle, lui aussi, sans eux, est inexistant. Pour l'humanité c'est l'Église qui est ce cercle. Quand la personnalité humaine prend sa place dans l'Église, c'est pour l'homme, la *guérison*, le rétablissement, il obtient alors une vraie vie saine. Quant à l'Église, elle est fécondée, elle est active. Mais, avant de devenir ainsi ce principe qui féconde l'Église, la raison humaine s'en était écartée, cherchant à déployer sans con-

trainte ses forces ; c'est, convaincue par l'expérience du mensonge de cette illusoire liberté et de l'impuissance de ses forces propres, une fois détachées de celle de Dieu, que l'humanité peut entrer en une libre union avec le fondement divin de l'Église et par cette adhésion libre se voir régénérée selon le modèle de la divino-humanité universelle.

VLADIMIR SOLOVJEV.

Le gymnase russe de Moravska-Trebova.

Si vous voulez voir un ilôt de culture russe, sauvegardé dans l'immense tourmente, allez à Moravská-Trebová (Tchécoslovaquie). Au bout de la ville, en un camp composé d'une trentaine de baraques construit au moment de la guerre pour les soldats en captivité, se sont installés, grâce à la générosité du gouvernement tchécoslovaque, des réfugiés russes. Les élèves atteignaient, au début de l'année scolaire 1928-1929, le nombre de 404. Ils sont venus de tous les points de l'ancienne Russie, et de nombreuses autres villes d'Europe et d'Asie, où les a jetés le hasard de l'émigration. Il en est venu des gouvernements de la Russie d'Europe, mais aussi de la lointaine Sibérie, d'Irkoutsk, Chabarovsk, Omsk, Charbin, du Caucase, de l'Oural, de Perse, Samarkand, Tachkent au Turkestan ; de Tchécoslovaquie aussi, où de nombreuses familles russes sont venues se réfugier. Là, de tant de points divers, sont venus se grouper professeurs et étudiants, réunis, guidés par une seule idée : sauvegarder les traditions de la grande patrie absente.

Dans les heures tragiques que nous traversons, au moment où tout ce qui fit la grandeur de la Russie est piétiné, saboté par les maîtres actuels, ce n'est pas sans une émotion profonde que l'on parcourt ces demeures improvisées, où vaille que vaille on s'est repris à vivre dans le seul espoir de maintenir ferme le contact entre le grand passé et un avenir que l'on espère meilleur.

C'est un gymnase réal, suivant les programmes des gymnases réals tchèques. Fondé en 1921, il accueillit les élèves venus la plupart de Constantinople. On a amendé un peu les programmes tchèques de façon à réserver une place suffisante aux leçons d'histoire, de littérature, de géographie russe, ainsi qu'aux cours de religion donnés jusqu'à la

huitième inclusivement par un prêtre orthodoxe résidant au gymnase.

J'ai assisté, à la fin d'octobre dernier, à quelqu'une de ces classes. Je me rappelle une classe de philosophie où le professeur interrogeait les élèves sur l'aperception et la formation des images mentales. Je fus heureux de constater que l'enseignement sur ce point ne différait pas de celui que mes maîtres d'Occident m'avaient donné.

Élèves et professeurs disposent d'une grande bibliothèque: presque 11.000 manuels et environ 7.000 livres de science ou de lecture. Sous la surveillance d'un maître, la bibliothèque est dirigée par les élèves eux-mêmes qui tiennent un registre soigneux des livres qu'on emporte.

Les repas sont légers mais nombreux : cinq repas par jour, où le thé évidemment, joue un grand rôle.

On me convia au repas de midi. Dans la grande salle à manger, où 200 élèves étaient rassemblés, je pris part d'abord à la prière : tous, tournés vers la grande icone du Christ, dessinée par le prêtre, leur aumônier, chantèrent, à la manière russe, les prières de bénédiction du repas. Puis on commença par la soupe, le « borsh », dont on me servit aimablement une assiettée. Ensuite un plat de viande et de légumes ; l'ordre était sévèrement assuré par un surveillant dont les paroles avaient une allure militaire, allure qui d'ailleurs convient à ces jeunes que l'on voit toujours se mettre à la position fixe du soldat lorsqu'ils ont à parler à un supérieur.

Dans chaque salle, classe, étude, dortoirs, salle d'exercices gymnastiques, dans le coin vénéré, se trouve une icone. Une des baraques a été convertie en église, dont l'iconostase a été construit par les élèves eux-mêmes.

Ainsi ce gymnase est un raccourci de la terre russe ; on y a tout groupé pour donner l'impression qu'on se trouve dans la patrie. Le gymnase est une sorte du petite ville qui se suffit à elle-même. En plus du lazaret (infirmerie), il y

a un bâtiment spécial où l'on fabrique les chaussures, où l'on fait le nettoyage du linge, il y a des ateliers de tailleurs,... rien ne manque de tout ce que l'on a pu grouper pour être chez soi et tout faire à sa manière, à la manière nationale.

La vie monotone des classes est d'ailleurs coupée par des fêtes, conférences de Russes de l'émigration, de Tchèques de l'Université, par des concerts, représentations dramatiques dans une salle décorée par les élèves où ceux-ci ont peint des scènes du folklore russe. Le soir, le chœur du gymnase voulut bien me faire entendre des chants russes dont j'ai gardé un souvenir durable ; je n'oublierai pas spécialement le chant si simple mais admirablement rendu, le chant du *Gospodi pomiluj* de l'Ekténie appelée *sugubaïa* que le directeur fit chanter à la fin par les artistes. Le jour de la Liberté (28 oct.), celui de l'anniversaire du Président Masaryk, après un moliébène chanté à l'église, ont lieu des discours, représentations ayant pour but de resserrer l'idée slave. Ajoutez à cela l'anniversaire de la fondation du gymnase, le jour de l'Invalide russe, le jour de la culture russe.

Évidemment la gymnastique, les sports sont à l'honneur... et l'art. J'ai vu des recueils dessinés et ornementés par les élèves ; souvenirs de Constantinople et de la Corne d'Or, reproductions du vieil art russe, d'une page de l'évangile d'Ostromir : j'eus l'impression d'un sens réel de la beauté où les sujets orientaux, turcs, persans, hindous, après, naturellement, les sujets russes, étaient rendus avec le plus de goût et de compréhension. Il y a un cercle de touristes, dont les membres sont soigneusement triés sur le volet. Il organise des excursions scientifiques dont chaque but est rigoureusement déterminé ; il s'est monté un petit musée minéralogique, biologique qui atteste du pouvoir observateur des élèves.

A la fin du XVIIIe s., Souvorov passa par Moravská Trebová avec ses armées ; en 1813, ce fut Koutousov à la poursuite de Napoléon ; autant de souvenirs russes qui ont

comme appelé les émigrés d'aujourd'hui en ces parages hospitaliers ; espérons qu'ils en retireront un courage nouveau pour sortir leur grande patrie de l'angoisse où elle se débat.

JANVIER 1930. C. B.

Vie de notre Bienheureux Père S. Jean l'Ibère et de S. Euthyme, son fils, écrite par le pauvre Hiéromoine Georges.

(suite). (1)

VII. — Arrivée des Ibères Jean et Arsène.

19. A cette époque vivaient, dans la laure des « Quatre Églises » (2) le bienheureux Jean Grdzelisdze, saint vieillard, menant une vie tout angélique et solitaire, et Arsène, évêque de Sainte-Nine, homme d'un très grand mérite ; celui-ci, mettant fidèlement en pratique les préceptes du Christ, avait, pour l'amour de Dieu, renoncé à l'épiscopat, et s'était confié au curopalate David. Cet homme, d'heureuse mémoire, l'avait reçu avec les égards dus à la sainteté, et envoyé aux « Quatre-Églises », où il vivait en ermite avec son maître.

Nos deux bienheureux Pères, Jean et Arsène, s'aimaient d'une amitié réciproque ; longtemps ils s'entraînèrent à la vie monastique, rivalisant de zèle. Mais ils se rendirent compte qu'ils ne pouvaient s'isoler autant qu'ils le souhaitaient ; les supérieurs des monastères et les frères les troublaient, le curopalate lui-même leur envoyait sans cesse des lettres et des eulogies, les évêques et les nobles agissaient de même ; ils décidèrent de s'en aller en pays étranger.

Ils passèrent dans la région du Pont, vaste désert, où ils rencontrèrent un certain abbé, familier des choses spirituelles, qui les reçut avec joie et bonté, leur fit don d'un charmant monastère situé dans la solitude, et leur fournit en abondance tout ce dont ils avaient besoin.

Peu après, on apprit à nos Pères que Jean et Arsène

(1) Voir *Irénikon*, VI, 1929, 767-784.

(2) Peut-être au mont Kolpa, en Ibérie.

étaient là ; ils dépêchèrent vers eux un frère, porteur d'une lettre ainsi conçue : « Pères saints, grâce à votre réputation de sainteté, nous avons su où vous étiez ; et ce nous est une grande peine de voir que vous ne voulez pas venir sur cette sainte et célèbre Montagne, afin que nous puissions jouir de votre auguste prière. Nous supplions votre sainteté de venir habiter avec nous, puisque vous savez maintenant que, nous aussi, nous sommes en terre étrangère ». Ayant lu cette lettre, ils consentirent volontiers, et après un délai d'un an, se mirent en route.

Nos Pères, apprenant leur arrivée, furent remplis de joie et rendirent grâce à Dieu. Ils les reçurent très affectueusement ; leur donnèrent, selon la promesse faite, tout ce qui peut soulager l'âme et le corps ; et bâtirent pour eux, dans la solitude, des cellules où ils purent vivre en paix et s'adonner aux vertus les plus excellentes.

VIII. — Mort édifiante du Père Jean

20. Par la suite, notre bienheureux Père Jean, que nous avons déjà vu terrassé par la maladie, mourut, et s'en retourna à Dieu, riche des mérites qu'il avait accumulés, s'étant jusqu'au bout conformé à la volonté divine.

Sentant approcher la fin de sa vie il remit aux mains du Père Euthyme toute son autorité et tous ses pouvoirs, voulant que celui-ci puisse, en toute liberté, introduire dans le monastère un ordre et une règle ; voulant aussi qu'il puisse, par ses lois, maintenir l'observance et administrer le monastère à l'intérieur comme à l'extérieur. Il lui conseilla de confier, après lui, la charge abbatiale à Georges (1) qui était leur parent : c'était un homme célèbre et très au courant des affaires temporelles. Il voulut également que Georges se choisît un successeur qui, par ses paroles et ses actes, se distinguerait d'entre les frères et décida que

(1) Georges Varazvace, dont il sera dit plus de mal que de bien à la fin de ce récit.

chaque abbé, en mourant, en laisserait un autre après lui, capable de gouverner et d'une grande vertu. Si, par hasard, on surprenait quelque frère qui s'insurgeât contre l'administration du Père Euthyme, troublant les moines, et préparant une sédition, il ordonnait que le coupable soit garrotté et qu'on prononçât contre lui un anathème terrible pour sa punition : il le déclarait étranger à Dieu, disant qu'un homme de cette sorte devait être, sur le champ, séparé des frères afin que sa peste pernicieuse et mortelle ne contaminât pas toute la communauté.

Il déclara que les Empereurs seraient les administrateurs et les maîtres suprêmes du lieu, disant : « Puisqu'un protecteur et un procurateur bon et clément nous est nécessaire, que ferais-je, moi, pauvre et incapable ? On trouvera peut-être la chose imprudente, mais j'ai confiance en leur suave miséricorde et en leur bonté : je remets entre leurs mains notre laure que leurs faveurs et leurs secours m'ont aidé à construire ; je remets aussi entre leurs mains, en même temps que moi, Euthyme et Georges qui sont leurs dévoués serviteurs. Empereurs magnanimes et généreux, ils ont distribué des bénéfices dans toute l'étendue de l'empire et ont eu de la sollicitude pour tous les pauvres ; et cependant, malgré notre indignité, ils nous ont donné de plus grands bénéfices qu'aux autres, et c'est grâce à leurs immenses largesses qu'on a pu élever cette laure. »

21. Il dit aux frères : « En ce qui vous concerne, mes fils très bons et très chers, si vous vous efforcez d'observer les divins préceptes, si vous vous conduisez conformément à la loi divine, si, en toute sincérité, vous pratiquez l'obéissance envers vos supérieurs, et que vous entretenez la concorde et la paix entre vous, Dieu m'en est témoin, vous ne manquerez d'aucun bien ; les rois, les princes et l'humanité vous conféreront des faveurs, et vous verrez toujours augmenter les bienfaits dont vous êtes entourés. Que jamais personne ne vous distraie de notre œuvre sainte et

de l'amour de Dieu, c'est-à-dire, de l'humble obéissance, de l'union indissoluble des âmes et de la concorde, afin que, dès cette vie mortelle, vous soyez sauvés, et que vous obteniez dans les siècles futurs, la vie éternelle, de par l'amour que Notre Seigneur le Christ porte au genre humain. Que le Dieu bienveillant et tout miséricordieux ait pitié de vous et vous dirige, selon la règle de ses divins préceptes et de sa sainte volonté, par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu et de tous les saints. Amen.

« Ne manquez pas de bien accueillir les hôtes, et partagez avec les pauvres, selon vos moyens, ce que Dieu, dans sa libéralité vous a donné.

« Priez pour moi, mes fils et mes frères, et conservez toujours ma mémoire, afin que Dieu soit clément à l'égard de mon âme, surchargée de misères et de péchés, et pour qu'il me pardonne toutes mes fautes. Agissez de même, je vous en prie, pour mon frère spirituel Jean (1), le compagnon qui vint, en toute confiance, nous rejoindre sur cette montagne. Célébrez chaque année la mémoire de notre Père spirituel Athanase (2) et souvenez-vous aussi de lui au saint sacrifice de la messe. »

22. Ayant donné ces instructions, les ayant même consignées par écrit, il demanda la céleste bénédiction du Père Euthyme et recommanda son âme à Dieu ; soutenu par son fils, il se pencha doucement vers lui et s'endormit, le 14 juin, nouvel intercesseur pour le salut de nos âmes.

Notre saint Père Euthyme ensevelit son corps vénérable et l'honora comme c'était dû. Il fit construire sur sa tombe une église dédiée aux saints Archanges. Quiconque y entre avec confiance est favorisé de grâces et de bienfaits. Un démoniaque y étant, un jour, venu, et ayant bu de l'huile à la lampe qui est suspendue sur le tombeau, fut immédiatement guéri et chanta les louanges de Dieu.

(1) Jean Thornikios.

(2) On sait que saint Athanase l'Athonite était mort aux environs de l'an mille.

IX. — LANGAGE MIRACULEUX ET OEUVRES LITTÉRAIRES D'EUTHYME

Mais revenons au principal objet de notre discours.

23. Le Père Jean, comme nous l'avons dit, était revenu de Constantinople et en avait ramené son fils Euthyme (1). La première chose qu'il lui enseigna fut l'ibère ; il lui fit ensuite apprendre parfaitement, et selon toutes les règles, la langue grecque. La grâce de Dieu résidait en cet enfant ; il eut le don de comprendre spontanément l'écriture : selon l'avertissement donné au bienheureux Jean, son père, par la sainte Mère de Dieu, il avait reçu les dons de l'Esprit Saint.

Dans son jeune âge, avant même qu'il fût adolescent, il tomba gravement malade, en danger de mort. A ce sujet, le bienheureux Jean avait coutume de raconter : « Je désespérais presque de sa vie, et j'attendais à chaque instant le départ de son âme car il avait entièrement perdu l'usage de la parole, et même perdu la voix. Torturé par ces inquiétudes, je m'en allais au sanctuaire de la sainte Mère de Dieu, et me prosternant devant l'icone de notre sainte Dame, Mère de Dieu et toujours Vierge, je la suppliais avec ferveur de larmes de m'être propice et secourable. J'avertis alors le prêtre qu'il veuille porter en hâte à Euthyme le Corps et le Sang du Seigneur. J'étais agité d'une sollicitude inquiète, et je me hâtais pour voir ce qui s'était passé ; j'ouvris la porte de la chambre à coucher ou je l'avais laissé gisant : immédiatement je respirai un parfum étrangement suave ; la sainte Mère de Dieu nous était venue en aide, et je pus voir Euthyme rendu à la santé. Je le regardai ; il était assis sur son lit, tout à fait sain ; et stupéfait, je l'interrogeai : « Qu'y a-t-il, mon fils ? » — Il me répondit : « Une grande Dame que je ne connais pas est venue près de moi, elle

(1) Euthyme, otage à Constantinople, y avait reçu, semble-t-il, une éducation grecque ; si l'ibère était à apprendre, le grec n'était plus qu'à parfaire.

parlait l'ibère et m'a dit :« De quoi souffres-tu, Euthyme ? » — Je répondis : « Je me meurs, Madame, » — et comme je disais cela, elle vint plus près de moi, et, me prenant la main, dit : « Tu n'es plus malade, lève-toi, ne crains rien, et tu pourras désormais parler couramment l'ibère. » — Et voilà ! Comme vous voyez, il ne me reste plus trace de maladie. »

Le bienheureux Jean disait encore : « Jusqu'à ce moment-là, il parlait l'ibère difficilement, ce qui m'était intérieurement pénible : de ce jour, il le parla sans hésitation, sa parole coulait comme l'eau d'un fleuve, et il parlait la langue la plus pure que puisse parler un Ibère. Quand j'eus constaté ce fait, je me prosternai devant la Sainte Mère de Dieu, rendant grâce à celle qui est notre espoir, louant Dieu et lui témoignant ma reconnaissance. »

24. Le Père Jean dit à Euthyme : « Mon fils, les livres sont très rares au pays des Ibères ; quantité d'ouvrages nous manquent. Je vois de quelles faveurs Dieu vous a gratifié ; efforcez vous donc, en conséquence, de mériter, auprès de Dieu, une récompense plus belle encore. »

Euthyme, qui était l'obéissance même, employa toute son activité à se conformer à cet ordre : il s'adonna à la traduction des livres, s'attirant une admiration unanime ; de fait, si l'on ne tient pas compte des traductions des plus anciens d'entre eux, jamais rien de tel n'a été fait ni ne se fera encore dans notre langue. Bon nombre de livres furent adressés au curopalate David : lui, homme de foi, en les voyant fut rempli de joie et rendit grâce à Dieu : « Gloire à Dieu qui nous a donné un nouveau Chrysostome. » Bien des fois, il écrivit à Euthyme, demandant de lui traduire et de lui envoyer des livres.

Le Bienheureux traduisait sans relâche, ne s'accordant aucun repos. Jour et nuit, il butinait avec ardeur le miel suave des divins ouvrages pour le plus grand intérêt de notre langue et de notre Église. Il traduisit tant de livres

que l'on peut à peine les compter. Nous en citerons quelques uns, pour que, d'après eux, les fidèles du Christ puissent se faire une idée de l'ensemble ; car ces traductions ne sont pas seulement au mont Olympe (1) et sur la Sainte Montagne où l'on en peut facilement faire l'inventaire, mais aussi à la ville impériale et en d'autres endroits.

25. Voici, faisant suite à ce que nous avons dit, une liste d'ouvrages traduits :

Un commentaire de l'Évangile selon saint Jean ;
Les traités de notre Père saint Basile le Grand ;
Un commentaire des psaumes du même auteur ;
Le livre de saint Climaque ;
Le livre de saint Macaire ;
Les préceptes de saint Maxime ;
Le livre de saint Isaac, qui comprenait un choix d'enseignements tirés des autres Pères ;
Le livre de saint Dorothée ;
Le martyre et les miracles de saint Démétrius, mégalomartyr ;
La vie et le martyre de saint Étienne le Jeune ;
La vie et le martyre de saint Clément pape de Rome ;
La passion de saint Clément d'Ancyre ;
La vie du grand saint Basile de Césarée ;
La vie et les discours de saint Grégoire le Théologien ;
Le martyre de saint Acepsimas ;
La vie de saint Pancrace ;
Le martyre des saints Ménas et Hermogène ;
Les discours de saint Grégoire de Nysse : Éloge de son frère Basile le Grand ; Sur la virginité ; Commentaire sur la sainte prière du Pater ; Discours sur le jeûne ; Explications sur la vie du saint prophète Moïse ; De l'idéal de la vie érémitique, qui lui avait été demandé par un frère.

(1) Il semble que ce soit dans la laure qu'on appelait « Crania » ; mais il y avait encore deux autres monastères géorgiens sur l'Olympe, l'un dédié aux saints Côme et Damien, l'autre appelé « Caverna ».

L'Apocalypse de Jean l'Évangéliste, avec le commentaire de saint André de Crète ;

Les discours de saint Jean Damascène sur les deux natures du Christ, et celui sur la naissance de la sainte Mère de Dieu ;

La vie du grand Athanase ;

Le martyre des trois saints enfants, Alphée, Philadelphe et Cyrin ;

La vie de saint Onuphre le Végétarien ;

La vie de sainte Marie l'Égyptienne ;

Les enseignements de saint Zozime ;

Les traités du saint Père Ephrem, au sujet de la foi ;

Un petit synaxaire pour toute l'année ;

Les voyages et les prédications de saint Jean l'Évangéliste ;

Un commentaire des Épîtres aux Galates, aux Thessaloniciens et aux Romains ;

Un *Troparium* complet pour les jours de jeûne, et quelques hymnes des saints ;

La passion du saint martyr Procope ;

Un commentaire de l'Évangile selon saint Matthieu ;

Les voyages et les prédications de saint André apôtre ;

La bénédiction du « schéma » (1) et la bénédiction du moine, selon le rite byzantin ;

Le nomocanon de Jean le Jeûneur et du sixième concile ;

Les tables de la vraie foi ;

L'Euchologe de la sainte Pentecôte ;

Le martyre de sainte Fébronie ;

Le martyre de saint Anthime ;

La passion de saint Blaise ;

Le martyre des deux mille saints ;

(1) Μικροσχῆμα, morceau d'étoffe, de forme carrée, sur lequel sont brodés une croix, les instruments de la passion, ainsi que quelques inscriptions. Les moines portent ce petit habit sous la tunique. Il existe aussi un «grand schéma», μεγαλοσχημα, qui se porte par-dessus l'habit.

La passion de saint Théodore le Stratelate ;
Le martyre de saint Théodore de Pergé ;
La passion de saint Eustrate ;
Le martyre de saint Eustache et de ses fils ;
Les œuvres de saint Cassien ;
Le livre des Dialogues ;
Les miracles des saints Archanges ;
La vie de saint Nicolas ;
Le livre de Grégoire le Théologien;
Les huit traités de Maxime ;
Le discours de saint Basile sur le septuple châtiment de Caïn ;
L'office de Mesoniktikon, selon le rite byzantin ;
Les prières et les canons des Pères grecs.
La vie de saint Antoine le Grand.

26. Notre saint Père Euthyme traduisit tous ces ouvrages, et bien d'autres encore, faisant largement fructifier son talent : la plupart de ces livres furent interprêtés du vivant de Jean l'Ibère, son père, et alors que toutes les charges du monastère lui incombaient. Car le bienheureux Jean fut malade pendant de nombreuses années, et Euthyme le soignait nuit et jour. Durant quatorze ans, il fut higoumène, dirigeant trois cents moines, administrant une grande laure, réglant presque toutes les affaires des frères de la Sainte Montagne ; et c'est à peine s'il pouvait supporter les lourdes obligations de sa profession. En dépit de toutes ces choses, il ne délaissait pas son illustre tâche de traducteur, et ne s'accordait aucun répit ; usant de toutes ses forces, il passait les nuits sans sommeil. Malgré son peu de loisirs et ses nombreuses occupations, quantité de livres ont été traduits par lui, fruits de ses veilles nocturnes.

X. — Fondation du monastère latin de l'Athos

27. Le Père Jean vivait encore lorsqu'un moine vint de terre romaine ; homme devenu célèbre par ses mérites, et

dont les Latins et les Grecs rendaient également témoignage. Frère du duc de Bénévent, de très noble origine, il vint, avec six de ses disciples, en pèlerinage sur notre Sainte Montagne.

Nos Pères, témoins de ses vertus éclatantes, le reçurent comme un des leurs, comme une de leurs connaissances, et le traitèrent avec une bienveillance empressée ; ils l'invitèrent même à élire domicile là où il se trouvait, lui disant : « Nous sommes étrangers, tout comme toi tu es étranger. » Mais ils eurent grande peine à le décider, car il désirait habiter dans un monastère à part.

Comme c'était un homme remarquable et connu, des Romains qui étaient à Constantinople ou en d'autres cités entendirent parler de lui et commencèrent à venir, nombreux, lui demandant de recevoir leur profession monastique.

Voyant cela, nos Pères donnèrent au saint vieillard le conseil suivant : « Vénérable Père, puisque tu dois assurer le salut de tant d'hommes, mieux vaut que tu leur donnes toi-même la tonsure monacale, que tu sois l'instrument du salut de leurs âmes, et que tu les amènes à Dieu ; songes-y, d'autres encore, nombreux, viendront pour recevoir la vêture de tes mains : nous allons donc vous procurer un terrain, et nous le pourvoirons de tout ce dont vous avez besoin. »

Bien que le saint homme eût en toute manière horreur des soucis et des responsabilités, il ne voulut pas résister à leur volonté. On construisit donc un riant monastère où se réunirent de nombreux moines. Le travail de construction fut bientôt entièrement achevé, avec l'aide de nos Pères : ceux-ci ne manquèrent pas d'y rendre souvent visite ; ils y passaient quelque temps, puis retournaient à leur propre maison.

Ce monastère existe encore aujourd'hui sur la Sainte Montagne, habité par des Romains qui mènent régulièrement et consciencieusement la vie monastique, selon la règle

et les institutions de saint Benoît dont la vie est écrite au livre des Dialogues. (1)

28. Le vénérable prêtre Gabriel l'Ibère, dont on a déjà parlé, avait pour le saint vieillard, le grand Léon le Romain, une affection toute spirituelle. Chaque fois que le Romain venait rendre visite à nos Pères, il demeurait dans une cellule voisine de celle de Gabriel et y passait la journée. Or, l'un et l'autre ne connaissait que sa langue maternelle mais, la nuit venue, ils sortaient tous deux de leurs cellules, se mettaient en prière, puis, s'asseyant, ils parlaient des choses divines jusqu'au tintement des cloches qui annonce l'aurore : et ils en usaient ainsi chaque soir, jusqu'au départ.

Nos Pères nous ont dit que les frères qui habitaient autour d'eux ont affirmé, sous la foi du serment, que chaque fois qu'il venait, le grand Léon agissait ainsi, de même que le prêtre Gabriel ; et ils en témoignaient en disant qu'on pouvait tout attendre, et tout croire de leur sainteté, puisqu'ils étaient grands et parfaits devant Dieu.

XI. — Discours d'Euthyme avec des Juifs

29. Il y avait à Thessalonique un évêque, homme excellent et pieux, ami de nos Pères, qui était en relation avec le bienheureux Euthyme, comme cela s'imposait ; il venait très souvent le voir, et il lui arrivait même quelquefois de l'emmener bon gré mal gré.

Un Juif de Thessalonique était expert en matière légale ; l'évêque voulait le convertir à la religion chrétienne, et, dans ce but conversait souvent avec lui.

Le Père Euthyme étant une fois allé chez l'évêque, celui-ci lui demanda de discuter avec le Juif ; et, comme il y était invité, il commença à argumenter sur des questions

(1) De nos jours on trouve encore les ruines de ce monastère sur l'Athos. — Voir D. O. Rousseau, *L'ancien monastère bénédictin du Mont-Athos*, dans la *Revue liturgique et monastique*, XIX, 1929, 530-546.

juridiques. Le Juif, acculé dans une impasse, se trouva pris et se mit à injurier la foi pure des chrétiens. Le Père Euthyme, en face de qui cela se passait, s'indigna, et, irrité, lui dit : « Tais toi, vilain Juif ! » Le Juif resta la bouche tordue. D'autres Juifs qui étaient là se prosternèrent aux pieds du Père Euthyme, lui demandant de pardonner. Il leur répondit : « Qu'il demande pardon à celui qu'il a injurié, et qu'il embrasse sa foi, il obtiendra aussi mon pardon. » L'évêque alors demanda à Euthyme de pardonner et de prier pour ce Juif. Sa prière achevée, le Père Euthyme traça sur le Juif le signe de la croix : immédiatement sa bouche redevint normale, et il commença à parler : tombant alors aux pieds du Saint et devenu chrétien, il se montra un homme de grande foi.

30. Il y avait encore un autre Juif versé en jurisprudence ; c'était un homme extrêmement savant, et célèbre à cause de la subtilité qu'il apportait dans les discussions. Avec une arrogance toute juive, il aborda le Père Euthyme, voulant engager une conversation avec lui. La chose plaisait fort peu au Bienheureux, mais Jean voulut qu'il engageât la lutte avec lui. Cet homme commença à discuter et à poser au Saint des questions ; celui-ci se mit à résoudre les difficultés et à les expliquer avec une science parfaite. Alors le vétéran des luttes oratoires, le voyant vainqueur, changea de ton et se mit à lancer des injures. Le Bienheureux indigné, lui dit : « Certes, si tu nous proposais une question sur quelque mot des Écritures, nous te l'expliquerions ; et si tu nous interrogeais, nous te répondrions ; mais comme tu profères des injures contre le Très-Haut, je t'ordonne de te taire, blasphémateur. » A ces mots le Juif devint muet et, le surlendemain, il rendit l'âme.

XII. — Miracles d'Euthyme

31. Il y eut une grande sécheresse ; les mois de mai, juin, juillet, août s'étaient passés sans pluie ; c'était pour la terre

une calamité si grande que les feuilles des arbres et des vignes séchaient et tombaient, et que les hommes étaient dans une grande angoisse. Or, il existe sur la Montagne un petit monastère voisin du nôtre, où se trouve une église dédiée au saint prophète Elie. Quand advint la solennité de saint Élie, dès avant le premier jour, le Père Jean dit à son fils Euthyme : « Sors avec les frères, et tous, allez à l'église de Saint-Élie ; célébrez-y la vigile nocturne et offrez le saint sacrifice de la messe. » De nombreux frères se trouvaient réunis auprès de saint Jean quand il manifesta sa volonté ; même, comme par plaisanterie, il ajouta ces mots : « Mes enfants, prenez vos manteaux ; Dieu m'a donné l'espoir que vous ne reviendrez pas sans avoir obtenu la pluie... »

Ils s'en allèrent, passèrent la nuit en veille, et à l'heure du saint sacrifice, ce fut notre saint Père Euthyme qui revêtit les ornements sacerdotaux ; quand les prières furent commencées, avant la lecture de l'Évangile, un petit nuage apparut au dessus du monastère d'Hiérisso. Rapidement le ciel se couvrit et avant qu'on fût arrivé à la communion, une pluie torrentielle se mit à tomber, qui détrempa toute la terre. Voyant cela, les frères levèrent les mains et rendirent grâces à Dieu.

Les saints mystères terminés et ayant pris de la nourriture, ils rentrèrent chez eux ; ceux qui avaient leur manteau descendirent sans peine, mais ceux qui ne l'avaient pas eurent, en faisant la route, bien des désagréments. Ils rendirent donc grâces à Dieu et au bienheureux Père Jean.

32. Pour célébrer la Transfiguration, notre saint Père Euthyme voulut monter sur le mont Athos (1). Or, selon la coutume des hagiorites, une grande foule s'était assemblée ce jour-là au sommet de la Montagne pour célébrer la vigile. Après avoir veillé toute la nuit, l'heure de la

(1) Au sommet de la Sainte Montagne, se trouve une chapelle dédiée à la Transfiguration, où les moines se rendent en pèlerinage.

messe venue, notre saint Père Euthyme et les prêtres qui l'accompagnaient revêtirent les ornements sacerdotaux. Au moment où l'on apportait les saints dons, et où l'on chantait la prière Ἅγιος, ils virent notre saint Père Euthyme lumineux comme un feu ardent ; la frayeur les saisit tous, et en même temps, une voix, semblable à la clameur d'une foule immense, se fit entendre ; une grande secousse ébranla la Montagne et tous tombèrent la face contre terre...

Quand notre Père Euthyme les releva, ils semblaient morts de peur : les voyant atterrés, il leur dit ; « N'ayez point peur, mes frères, car c'est la manifestation de la divine présence ; le Christ lui-même a illustré sa propre solennité. » Leurs âmes furent réconfortées et ils glorifièrent Dieu à haute voix.

33. Parmi les sièges métropolitains, celui de Saint Épiphane de Chypre est, plus que tout autre, célèbre et en vue. Sous le règne de Basile, l'archevêque qui l'occupait mourut. L'empereur insista beaucoup pour faire accepter sa succession au bienheureux Euthyme : mais le Saint, qui avait la plus grande horreur de la gloire humaine et des soucis du monde, qui se complaisait dans une humble situation, ne put se résoudre à cela.

XIII. — Zèle d'Euthyme pour l'observance monastique

34. Notre bienheureux Père Euthyme, inspiré par les grâces célestes, dont il était favorisé, établit dans son monastère des cérémonies religieuses et une règle.

Il fit tout d'abord observer intégralement, et sans en retrancher la moindre partie, les rites ecclésiastiques ; comme il fit aussi respecter toutes les prescriptions contenues dans le grand synaxaire. Il insistait toujours auprès des frères pour qu'ils fassent diligence en se rendant à l'église, pour qu'ils se rangent bien en ordre et pour qu'ils prient avec zèle.

L'habitation du Saint était située en un endroit très élevé, dans une haute tour, et malgré cela jamais il n'arriva en retard aux prières du matin. Dans l'église, il se tenait avec le plus grand soin, debout, très attentif, sans jamais s'appuyer sur son bâton ou sur la muraille : si, pendant l'office, une affaire de peu d'importance survenait, il avertissait directement un disciple d'avoir à prévenir l'économe ou son aide ; le disciple appelait à voix basse l'intéressé, le conduisait sous le portique et lui faisait connaître la volonté du Père ; mais, si c'était une affaire importante, le Père lui-même se rendait sous le portique pour parler. Quand il était dans l'église intérieure, par contre, personne n'osait jamais lui adresser la parole.

Les frères se tenaient près de la muraille, mais personne ne s'appuyait, car, selon leurs forces, ils imitaient l'exemple du Bienheureux. Il avait voulu que les jeunes soient au centre de l'église ; eux se tenaient là respectueusement, sur deux ou trois rangs, les mains croisées, et l'on avait placé des bancs pour qu'ils puissent s'asseoir en cas de besoin. Chaque fois que le Saint avait à inviter l'ecclésiarque ou un psalte, pour la lecture d'un livre ou d'un « stiche », ou pour quelque service dans l'église, il approchait par les côtés et saluait d'une inclination du corps ; il indiquait alors la chose à faire, et quand le frère l'avait entendu, il saluait à son tour et se rendait à son office.

35. Le Père Euthyme établit deux épitropes, hommes pieux et craignant Dieu, l'un âgé, l'autre jeune et soumis à l'ancien ; ils parcouraient les cellules des frères pour y chercher les délinquants, et si quelqu'un n'avait pas été présent aux prières ordinaires de l'aurore, sur l'ordre du Père, ils lui appliquaient les sanctions convenables. Ceux qui étaient occupés toute la journée à un dur labeur, et qui ne pouvaient dormir, étaient dispensés de la prière rituelle que leur travail compensait : mais les prêtres, les diacres, et les lecteurs inoccupés, tous ceux qui n'avaient que de légers

travaux, s'ils étaient jeunes, devaient faire cent génuflexions devant l'autel, et s'ils étaient vieux ou infirmes, devaient s'abstenir de nourriture pendant le jour.

Un ancien se tenait toujours à la porte de l'église, comme surveillant, pendant l'office, pour demander aux frères qui sortaient la raison de leur absence ; et personne n'osait sortir sans quelque raison grave ; en cas de nécessité on avertissait le surveillant, et l'on revenait au plus vite. Si quelqu'un s'était attardé, le surveillant lui faisait une verte réprimande et lui disait de ne plus recommencer ; s'il se mettait de nouveau en défaut, il n'était pas admis à la table commune, et devait, ce jour-là, se contenter de pain et d'eau, ou faire cent génuflexions.

Le Père avait établi une règle d'exception pour les artisans et ceux qui étaient fatigués ; après la psalmodie ordinaire (1) ils sortaient et se reposaient jusqu'au second signal ; ils revenaient alors à l'église, et quand ils n'y rentraient pas, les surveillants allaient les chercher.

36. Si des frères s'étaient disputés, le Père les faisait venir et les admonestait : ils ne résistaient pas à son enseignement et étaient réconciliés.

Si on les surprenait de nouveau en colère, s'ils se montraient obstinés, le Père voulait qu'ils ne soient plus admis à la table commune et qu'on ne leur donnât plus que du pain et de l'eau : dans le cas ou l'higoumène était absent, l'économe imposait lui-même cette peine.

37. Lorsqu'on se rendait à l'église, le Père Euthyme se mettait en tête, et les frères le suivaient ; jamais l'on n'entrait avant de s'être prosterné à genoux devant l'icone de la sainte Mère de Dieu, qui est au-dessus de la porte. (2)

Chaque fois que les frères passaient devant le Père, soit à l'église, soit ailleurs, ils ne continuaient leur chemin qu'après

(1) C'est ainsi que les Ibères appellent l'ἑξάψαλμος des Grecs.
(2) C'est l'icone miraculeuse παναγία πορταϊτίσσα τῶν Ἰβηρῶν dite aussi Notre-Dame des Ibères.

l'avoir salué d'une inclination du corps ; de même, notre bienheureux Père Euthyme saluait aimablement et profondément, non seulement les hommes respectables, mais même tous les visiteurs qu'il rencontrait.

38. S'il remarquait, chez des frères très ponctuels, le souci de se perfectionner, il ne leur commandait rien ; au contraire, ceux qui étaient désœuvrés ou nonchalants et ceux qui venaient d'arriver étaient fréquemment harangués ; il les instruisait, les reprenait, les consolait, et voulait que le dispensateur des choses de la maison prenne soin d'eux, qu'ils soient confortablement installés et n'aient à subir aucun désagrément.

39. Les vêpres finies, il ne permettait pas aux frères de retourner dans leurs cellules pour y bavarder, ou de s'entretenir à l'intérieur du monastère. Si les surveillants surprenaient quelqu'un qui fût en défaut sur ce point, ils lui ordonnaient de se taire, et le prenant par les mains, ils l'emmenaient. Si l'on osait résister, le Père jugeait la chose et punissait sévèrement le coupable.

40. Les surveillants corrigeaient sévèrement ceux des jeunes qu'ils voyaient converser en tête-à-tête, rire, ou se livrer à des jeux de mains : s'ils les prenaient de nouveau en faute, ils rapportaient la chose au Père qui les punissait sérieusement.

41. Si l'esprit malin provoquait des inimitiés et des rancunes, si quelque frère avait, avec un autre, une querelle acharnée, s'il lui arrachait la barbe, s'ils venaient à se battre, notre Père avait l'habitude d'éviter qu'il ne résultât de là des cris ou une colère malséante : doué de toutes les qualités, il se faisait doux et insinuant ; il leur disait, en maximes tirées des Écritures et en paroles suaves : « Mes enfants, si je laissais de pareilles choses impunies, je tuerais vos âmes, et je ne prendrais pas soin du monastère comme je le dois. Dieu ma fait votre juge et votre guide, si je suis trop indulgent, sachez que vous en serez cruellement punis dans l'autre

vie ; si au contraire je vous punis légèrement et que vous m'obéissez de bon cœur, Dieu m'est témoin que vous échapperez à la vengeance éternelle. »

Ayant ainsi fléchi leur colère, il demandait ce qui s'était passé ; s'il estimait que tous deux étaient coupables, tous deux étaient punis ; si un seul était coupable, un seul était puni ; il châtiait selon la gravité de la querelle, sévèrement dans les cas graves, légèrement pour les peccadilles. Il conduisait le coupable devant les frères réunis et lui ordonnait de s'étendre : le frère, après avoir salué, s'étendait par terre, l'un tenait sa tête, un autre lui tenait les pieds, et on le frappait, sur la tunique, avec des lanières de cuir, trente, quarante, ou soixante coups, selon la gravité de la faute. S'il arrivait que l'un des querelleurs fût le supérieur de l'autre, le Père le réprimandait plus vertement et le punissait plus fort.

Ceux qui avaient été ainsi châtiés, se mettaient à genoux et demandaient, avec des larmes de repentir leur pardon au Père Euthyme ; ils se retiraient après avoir reçu l'ordre de coucher sur la dure pendant deux ou trois semaines.

Le Père visitait souvent ces frères en pénitence, il leur portait des douceurs, les réconfortait par ses paroles et ses exemples ; même, il recommandait aux distributeurs de leur donner quelques soulagements ; lui même, à tous propos, concédait des faveurs à ceux qu'il avait punis, il leur donnait, soit une tunique, soit un manteau, soit quelque objet utile ; aussi, il n'y avait chez ces gens en pénitence ni murmures, ni découragements : ils se considéraient plutôt comme châtiés par les mains mêmes du Christ.

D. E. L. et D. P. M.

Le Baptême dans le rit byzantin selon les livres liturgiques paléoslaves. (1)

(Suite et fin). (1)

VIII. — Ablution le huitième jour après le Baptême (2).

Et le huitième jour on apporte de nouveau l'enfant à l'église pour le laver. Et le prêtre délie les linges et la ceinture, en disant les prières suivantes :

Le Prêtre : Prions le Seigneur.

Le Chœur : Seigneur, ayez pitié.

Pr. : Vous qui, par le saint Baptême, avez accordé à votre serviteur la rémission des péchés, et qui lui avez donné la vie de la seconde naissance, Vous-même, Seigneur Maître, daignez l'éclairer toujours dans son cœur par l'illumination de votre face ; gardez le bouclier de sa foi à l'abri de toute attaque de l'ennemi ; conservez pur et immaculé l'habit d'incorruptibilité dont il est revêtu, maintenez intact en lui, par votre grâce, le sceau spirituel, et soyez-lui miséricordieux, ainsi qu'à nous, selon la multitude de vos miséricordes.

Car votre nom très honorable et magnifique est béni et glorifié, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Seconde Prière.

Pr. : Prions le Seigneur.

Ch. : Seigneur, ayez pitié.

Pr. : Seigneur Maître notre Dieu, qui, par les fonts baptismaux, donnez l'illumination céleste aux baptisés, qui

(1) Voir *Irénikon*, VI, 1929, 397 et 568.

(2) Actuellement cette cérémonie se fait immédiatement après le baptême.

avez régénéré votre serviteur nouvellement illuminé par l'eau et l'esprit, et qui lui avez donné la rémission de ses péchés volontaires ou involonaires, posez sur lui votre main souveraine, et conservez-le par le pouvoir de votre grâce ; gardez inviolable son alliance, et faites qu'il soit digne de la vie éternelle et de votre complaisance.

Car Vous êtes notre sanctification, et à Vous nous rendons gloire, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Pr. : Paix à tous.

Ch. : Et à votre esprit.

Le Diacre : Inclinez vos têtes devant le Seigneur.

Ch. : A Vous, Seigneur.

Pr. : Celui qui s'est revêtu de Vous, ô notre Christ et notre Dieu, il a incliné avec nous sa tête devant Vous : gardez-le comme un lutteur invincible contre ceux qui, en vain, lui portent inimitié ainsi qu'à nous, et montrez-nous tous vainqueurs jusqu'à la fin, par votre diadème incorruptible.

Car c'est à Vous de pardonner et de sauver, et nous Vous rendons gloire, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Et le prêtre délie la ceinture de l'enfant et les linges, et, réunissant leurs bouts, il les trempe dans de l'eau pure, et il asperge l'enfant en disant :

Tu es baptisé, tu es éclairé, tu es confirmé, tu es sanctifié, tu es lavé, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

IX. — Prière pour la tonsure.

Pr. : Prions le Seigneur.

Ch. : Seigneur, ayez pitié.

Pr. : Seigneur Maître notre Dieu, qui avez honoré l'homme de votre ressemblance ; qui l'avez pourvu d'une âme rai-

sonnable et d'un corps plein de beauté, afin que le corps serve l'âme raisonnable ; qui avez placé la tête au sommet, et disposé en elle la plupart des sens, sans qu'ils se gênent les uns les autres ; qui avez couvert la tête de cheveux, afin qu'elle ne soit pas incommodée par les changements de l'air ; qui avez disposé tous les membres d'une façon commode, pour que l'homme vous remercie par eux tous, comme un bon artiste ; Vous-même, ô Maître, qui nous avez enseigné par votre vase d'élection, l'apôtre Paul, de tout faire à votre gloire, bénissez votre serviteur N., qui est venu faire une offrande de prémices par la tonsure des cheveux de sa tête, ainsi que ses répondants, et donnez-leur à tous de s'instruire dans votre loi, et de faire ce qui Vous est agréable. Car Vous êtes un Dieu bon et ami des hommes, et nous Vous rendons gloire, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Pr. : Paix à tous.

D. : Inclinez vos têtes devant le Seigneur.

Ch. : A Vous, Seigneur.

Et le prêtre dit la prière suivante :

Seigneur notre Dieu, Vous qui, dans votre bonté, avez sanctifié par l'accomplissement de l'ablution ceux qui croient en Vous, bénissez cet enfant, et que votre bénédiction descende sur sa tête ; et, comme Vous avez béni le roi David par votre propète Samuel, bénissez aussi la tête de votre serviteur N. par ma main de pécheur, le visitant par votre Saint-Esprit, afin que, avançant en âge, et atteignant les cheveux blancs de la vieillesse, il Vous rende gloire, et contemple les biens de Jérusalem tous les jours de sa vie.

Car à Vous convient toute gloire, honneur et adoration, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Et le prêtre coupe les cheveux de l'enfant en forme de croix, disant :

Le serviteur de Dieu N. est tonsuré, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Puis suit une ecténie, où on fait mention, après l'empereur, du parrain, et de l'enfant nouvellement éclairé :

Ayez pitié de nous, Seigneur, selon votre grande miséricorde... (1).

Prions encore pour la miséricorde, la vie, la paix, la santé, et pour le salut du serviteur de Dieu N., le parrain, et N., nouvellement éclairé.

Pr. : Car vous êtes un Dieu bon et ami des hommes...

Et le renvoi ordinaire suit.

X. — Formule brève du saint Baptême. Comment il faut baptiser un nouveau-né en danger de mort.

Le prêtre dit : Béni soit le royaume du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Gloire à Vous, notre Dieu, gloire à Vous. *Et la suite* (2).

Prions le Seigneur.

Seigneur Dieu tout-puissant, auteur de toute la création visible et invisible, qui avez fait le ciel et la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent ; qui avez réuni les eaux en un seul lieu, qui avez fermé l'abîme, et qui l'avez scellé par votre nom terrible et glorieux ; qui avez élevé les eaux au-dessus des cieux ; — Vous avez affermi la terre sur les eaux, Vous avez formé la mer par votre puissance, Vous avez écrasé la tête des serpents dans les eaux, Vous êtes terrible, et qui s'opposera à Vous ? — Veuillez regarder, Seigneur,

(1) Voir cette ecténie dans *Irénikon*, V, 1928, 389-390.

(2) Voir ces prières dans *Irénikon*, VI, 1929, 398-399.

votre créature que voici, ainsi que cette eau, et accordez-lui la grâce de la rédemption, la bénédiction du Jourdain, faites qu'elle soit une source d'incorruptibilité, un don de sanctification, une rémission des péchés, une guérison des maux, une destruction des démons ; qu'elle soit inaccessible aux puissances adverses, remplie de la force des anges, et que devant elle fuie celui qui veut du mal à votre créature : car, Seigneur, j'ai invoqué votre nom admirable et glorieux, et terrible pour les adversaires.

Et aussitôt il verse l'huile dans l'eau, puis il baptise l'enfant en disant :

Le serviteur de Dieu N. est baptisé, *etc.* (1).

Et aussitôt il l'habille et l'oint du saint chrême, en disant : Le sceau du don, *etc.* (2).

Et puis il fait un tour avec lui, selon le rite, en chantant :

Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, *etc.* (3).

Et on fait le renvoi.

D. P. O.

(1) *l. c.*, 573.
(2) *l. c.*, 575.
(3) *Ibid.*

Chronique de l'Orthodoxie russe.

I. En Russie.

I. — L'ÉGLISE PATRIARCALE.

1. — Le métropolite Serge.

Un beau portrait du prélat est tracé par Mgr Eleuthère, métropolite orthodoxe de Lithuanie, dans l'audience qu'il accorda à M. L. Zander du *Mouvement des étudiants russes chrétiens* (*Vestnik*, 1929, 12). « Le fait d'avoir été emprisonné quatre fois ne pourrait encore de (Mgr Serge) faire un martyr. Mais celui d'avoir conservé pendant et après son emprisonnement la sérénité d'âme, la bonté envers les hommes et une vision aimable du monde, celui d'avoir accepté la geôle comme un don de Dieu, — tout cela lui donne en effet le droit de s'appeler confesseur et martyr de la foi chrétienne. » Mgr Serge avait en prison distribué sa journée dans la conformité la plus stricte avec les règles de l'Église orthodoxe et ne manquait jamais de réciter à l'heure voulue les parties de l'office divin. « Il n'avait guère de livre ; connaître tous les textes par cœur est impossible, mais le Seigneur l'a aidé à s'en ressouvenir, — et ainsi la prison se transforma pour lui un en nouveau désert, en une nouvelle Thébaïde. En récompense de cette humilité et de cette foi, le Seigneur lui donne la force et la sagesse de diriger l'Église à notre époque difficile ».

II. — RÉACTION RELIGIEUSE.

2. — État général.

Le martyrologe de la foi chrétienne se remplit toujours

de nouveaux noms. La presse russe s'accorde dans les deux camps à signaler (avec les nuances d'appréciation que l'on devine) un renouveau religieux en Russie. Le besoin d'amour fraternel dans l'atmosphère de haine, et le désir d'union y dominent. Une *Ligue pour la défense de l'amour fraternel* réunit orthodoxes, évangéliques, mahométans et juifs. Son appel invite les frères dans la foi en Dieu d'oublier leurs divergences confessionnelles, conséquences de l'imperfection humaine, et de s'associer contre l'ennemi impie qui divise les croyants pour les vaincre : ainsi on fait croire au peuple orthodoxe que les juifs ferment ses églises ; la faute en incombe tout au plus aux apostats de l'hébraïsme, tandis que les vrais croyants respectent toute religion. L'union doit répondre aux provocations, et ceux qui la promouvront le mieux prouveront par là même la supériorité de leur croyance. Un christianisme tout pratique est à la base d'une *Alliance de la fraternité paysanne* répandue à beaucoup d'endroits. Elle comprend des chrétiens (orthodoxes et sectaires) qui veulent, indépendamment de leurs convictions religieuses, réaliser (souvent à la lettre) la doctrine évangélique et rayonner l'amour. Les prêtres sont les premiers à conseiller une trêve confessionnelle pour concentrer les forces contre l'athéisme. (Certains journalistes de l'émigration lui proposent comme modèle ce mouvement de solidarité).

On pourrait ajouter à ce résumé du renouveau religieux, l'attrait que la religion — fruit défendu, peut exercer ; tel l'engouement de l'*inteligencia* de l'ancien régime pour les doctrines et menées révolutionnaires. (Ainsi la persécution des Tikhoniens expliquerait leur fort accroissement par rapport aux autres Églises moins éprouvées.) La réaction religieuse est surtout violente dans les campagnes, où elle se transforme en terreur sévissant contre les propagandistes bezbožniques, instituteurs athées, etc.

A. — DANS L'ORTHODOXIE.

3. — Résistance.

La faible résistance *directe* que le peuple russe oppose aux attaques athées surprend ceux surtout qui le connaissent mal. Cette passivité n'est-elle pas plutôt apparente et ne cache-t-elle pas une énergie puissante, mais sage et méprisant ce qui lui semble insignifiant ? Tel est l'avis de M. Nikanorov dans *Vozroždenie* du 27 août dernier, au sujet de la destruction de la chapelle d'Ibérie (cfr. Chronique, 1929, 92). Les bolchéviks se rendraient parfaitement compte d'une limite qu'ils ne pourraient transgresser impunément, aussi ils n'avaient pas osé anéantir l'icone même de Notre-Dame d'Ibérie. L'avenir seul pourra prouver en faveur des vues optimistes de M. N. ; elles ne sont pas cependant sans fondement dans l'histoire (époque du trouble au début du XVIIIe s.).

4. — Vitalité.

La vie de l'Église orthodoxe se manifeste principalement sur trois points :

a) *Le recrutement sacerdotal.* — Les vocations sont nombreuses ; elle demandent une trempe héroïque en face des persécutions et des exécutions du clergé. L'esprit de foi et la ferveur apostolique suppléent aux lacunes de l'enseignement. Il est intéressant de s'arrêter plus longuement aux *prêtres sans églises* (*Vozroždenie*, 27 décembre) dans les villages qui sont trop éloignés d'une église et que les bolchéviks avaient cru déchristianiser facilement. Sur l'initiative des paysans mêmes, l'un d'eux, pieux et possédant quelque instruction, est envoyé chez l'Ordinaire pour recevoir l'onction sacerdotale. Il continue à vivre en paysan tout en exerçant le ministère nécessaire, sans aucune rémunération. Le plus souvent c'est le dénûment de la crèche :

au lieu d'une église une chambre propre sans iconostase avec seulement un Christ couronné d'épines et une Vierge douloureuse. La liturgie est réduite au minimum, mais se célèbre suivant la tradition et avec une profonde piété. Le prêtre ne dispose pas d'ornements sacrés (rien qu'une étole de toile) ; « cela ramène notre pensée bien loin, à l'époque où Serge de Radonež officiait dans des parements grossiers et avec des vases en bois, et la Russie croyante, forte et nationale, croissait et se fortifiait sous le joug pesant des Tartares... La lampe de la foi et de la conscience nationale ne s'éteignait pas alors, elle ne s'éteint pas non plus maintenant... » La misère matérielle n'entame pas la foi, ni le zèle, ni la conscience chrétienne du prêtre ; « le dénûment et la misère ne sont pas contraires à Dieu, mais l'endurcissement du cœur engendre le mal. Nous péririons tous, notre peuple périra tout entier, si nous ne nous repentons pas de notre haine » — paroles d'un de ces prêtres.

b) *Les monastères.* — Pour échapper au contrôle soviétique, ils s'établissent dans les régions des forêts le long de la Volga et de ses affluents, prennent l'aspect d'une économie collective (kolchoz) et donnent ainsi des exemples de vraies « communes ». Les éléments les plus sains de la nation adoptent ce genre de vie laborieuse. Parmi les activités, une surtout paraît éminemment précieuse : l'éducation de « bezprizornye », enfants abandonnés et vagabonds.

c) *Défense contre la propagande athée.* — Le synode diocésain de Kurgan, en 1929, s'est adressé au pouvoir ecclésiastique central de Moscou en lui demandant la publication d'un périodique qui combattrait l'athéisme au point de vue chrétien et scientifique. Il a aussi invité le clergé d'étudier l'adversaire et de s'abonner aux revues antireligieuses. L'*Antireligioznik*, 1929, 8, constate avec déplaisir avoir beaucoup de lecteurs dans les milieux cléricaux.

5. — Faits.

La presse bolchévique continue à dévoiler les manœuvres des tserkovniks pour s'implanter dans les organismes soviétiques. La *Komsomolskaja Pravda* du 27 septembre dernier, démasque la religion dans les ateliers de restauration de la *Glavnauka* (département des sciences) : ils grouilleraient de « ci-devant ». Proclamant leur impartialité dans la mission de conserver les monuments historiques, ceux-ci se démentiraient dans leurs décisions tendancieuses. Ainsi sur les trois cents églises orthodoxes de Moscou, deux cent soixante-huit auraient été reconnues avoir une valeur artistique ; quarante-sept en seraient hors catégorie, c'est-à-dire à jamais préservées de destruction, soixante-dix-sept appartiendraient à la première catégorie et ne pourraient disparaître qu'en cas de nécessité pressante, enfin cent quarante-quatre feraient partie de la dernière catégorie la plus menacée. Le journal exige l'introduction d'éléments athées dans cette institution et propose de le faire au moment de la révision du personnel.

Les succès des prêtres orthodoxes chez la jeunesse et même dans le Komsomol se multiplient. Rappelons les moyens qu'ils emploient : splendeur des offices, beauté du chant, amusements honnêtes et gais, etc.

Il serait fastidieux d'énumérer les événements marquant une avance de l'Orthodoxie : construction de nouvelles églises, manifestations religieuses des masses, ouvertures d'écoles théologiques, bienveillance « criminelle » des administrations pour les tserkovniks, etc.

6. — Les Croisés.

La Chronique 1929, 78, donnait quelques détails sur cette organisation politico-religieuse, se réclamant de l'Église orthodoxe. Le mois de novembre dernier en a vu la fin : quarante deux croisés (ou Fedorovcy, d'après le nom du

moine Fedor Rybalkin leur fondateur) ont été jugés à Voronež ; seize d'entre eux, parmi lesquels Dimitri Parchomenko leur chef, furent condamnés à mort, vingt-trois à la prison, et trois acquittés. On recherche les restants pour les exiler avec leurs familles. Le tribunal avait formulé les accusations suivantes : *a*) propagande monarchiste gravitant autour du Grand-duc Michel (frère de l'empereur Nicolas II et généralement tenu pour assassiné) et se voilant de termes religieux : l'Archange Michel viendrait avec une suite d'anges blancs (les contre-révolutionnaires) détruire le royaume de l'Antéchrist. Leur drapeau aux couleurs russes nationales aurait porté les inscriptions : «Dieu protège le Tsar » et «le prince Michel est notre espoir et notre force » ; *b*) sabotage de la politique d'industrialisation des villages, et des mesures financières ; *c*) lutte implacable contre les bezbožniks ; *d*) connivences criminelles avec l'étranger ayant abouti à un subside de soixante-deux mille dollars.

Les croisés se rendirent au jugement dans leurs robes blanches ornées de croix (signe du Christ opposé à l'étoile bolchévique, signe de l'Antéchrist). Ils crurent inutile le plus souvent de se défendre et pour toute réponse prononçaient « le Christ est ressuscité ».

B. — LES SECTES.

7. — Politique sociale.

De l'aveu de la *Komsomolskaja Pravda* du 20 novembre, les sectaires font preuve de beaucoup de souplesse dans leurs activités, « ils accomodent à leur goût les devises de notre parti. » Le plus important en est l'industrialisation de la Russie en cinq ans (1928-1933, Pjatiletka). A ce plan ils opposent celui de Dieu qu'on connaît par l'humilité et dont ils prétendent détenir le secret.

Dans le projet soviétique, une grosse part échoit à la

collectivisation du village. A ce propos le dixième congrès pan-unioniste des évangéliques, en 1929, a décrété : 1) « considérer comme utile l'acquisition par nos prédicateurs de connaissances en économie rurale afin d'aider nos frères habitant la campagne ; 2) reconnaître pour désirable l'organisation d'artels ouvrières et rurales de chrétiens évangéliques, ainsi que le perfectionnement de leur outillage agraire... 3) enjoindre à toutes les organisations ouvrières de chrétiens évangéliques existantes du type mentionné, de communiquer avec le U. S. E. Ch. (*Union pan-unioniste des chrétiens évangéliques*) et de lui procurer les renseignements voulus... 4) recommander de trier avec un soin spécial les participants lors de la fondation de ces organismes ; 5) organiser auprès du U. S. E. Ch. un département spécial de coopération rurale et de coopération de production. » (*ibid.*)

Le journal souligne le point quatrième et y voit la clé du caractère contrerévolutionnaire des organismes sectaires : par le choix des membres ils entendraient garantir la prédominance des éléments riches et religieux, et l'exploitation des prolétaires. Ainsi les sectaires garderaient la forme collectiviste mais la videraient de son sens ; au lieu d'abolir la lutte des classes par la suppression de celles-ci (nivellement), ils voudraient la détruire par la charité et le sentiment religieux.

La *Komsomolskaja Pravda* en donne des exemples : d'abord invitation de tout mettre en commun : terre, bétail et âmes humaines ; l'appel est suivi par des pauvres, des moyens et des riches (kulaks) ; le moment de la récolte venu, les chefs ne parlent plus que rémunération dans l'autre monde, et gardent tout pour eux-mêmes. Partout dans les kolchoz sectaires se répèterait le même tableau : les riches dirigeraient et exploiteraient les indigents, s'opposeraient à l'admission des athées, verseraient les revenus, non au fond commun, mais à la propagande religieuse.

Quoi qu'il en soit, les kolchoz sectaires ne semblent guère péricliter d'eux-mêmes quand on les laisse se développer librement. La province de Tver en possède de florissants. L'opinion soviétique condamnant leur principe, se partage au sujet de la politique à adopter par rapport à eux. La gauche réclame l'intervention de la Guépéou. La droite (dont Emilien Jaroslavskij, chef des bezbožniks) déclare trouver une valeur relative aux initiatives sectaires : cette forme collectiviste quoique imparfaite introduirait nécessairement la lutte des classes dans ces milieux et amènerait ainsi naturellement leur destruction.

8. — Dans différents milieux.

La jeunesse. La *Komsomolskaja Pravda* du 22 septembre écrit : « Toutes les organisations religieuses, mais surtout les sectaires, montrent un grand don d'invention dans le choix des moyens pour approcher la jeunesse ». Nous ne les répèterons plus (cfr. Chronique, 1929, 82, 83). Ajoutons le souci que les sectes apportent à l'éducation des adolescents : on tâche de les soustraire à l'influence des « pionniers » (jeunes communistes, stade antérieur à celui de « komsomolien »), à les familiariser avec l'Évangile, etc.

Les ouvriers. — Les sectaires leur prêchent la fraternité et obtiennent de bons résultats. Dans l'usine Chaltourin à Leningrad, de l'aveu des bolchéviks mêmes, il y aurait deux mille sectaires pour cinq cents bezbožniks. A Smolensk dans une industrie tout un département serait exclusivement constitué d'évangéliques qui trieraient rigoureusement les nouvelles recrues pour conserver leur « paradis ».

L'*Antireligioznik*, 1929, 8, constate les menées sectaires dans *l'armée rouge* où les hésitants sont munis d'évangiles et sermonnés. Enfin les cœurs mêmes du communisme, les coins rouges deviennent souvent le théâtre de la propagande sectaire.

9. — Les baptistes.

Nous nous arrêtons spécialement à cette secte pour reproduire la nouvelle significative de la *Komsomolskaja Pravda* du 22 septembre. « La secte des baptistes cesse d'être secte pour devenir un grand parti politico-religieux. A Poltava même l'ancienne église luthérienne leur échoit et ils l'appellent *église* de Poltava. » Devant de pareilles initiatives, les milieux antireligieux de la ville resteraient passifs. Signalons encore quelques faits, dénoncés comme des « combles » par le journal : les villageois sont conviés à la fête de la moisson, dont le sens serait de symboliser la résurrection du Christ et la nôtre. Ailleurs on lit : « nous pouvons examiner les faits, mais leurs causes restent le plus souvent des mystères, et la foi entre dans ses droits quand la science est impuissante. »

III. — LUTTE ANTIRELIGIEUSE.

A. — THÊORIE.

10. — Ligne générale.

Mécontentement général sur le point principal de la propagande antireligieuse : atteindre les *masses* (cfr. Chronique, 1929, 88). Elles ne sont guère entraînées, et la lutte contre Dieu continue à revêtir un caractère administratif et officiel. L'autocritique s'efforce de trouver les remèdes à la situation. On s'accorde à recommander le rattachement de cette branche de l'instauration du socialisme au plan général quinquennal (pjatilĕtka) et l'application de la méthode d'émulation, les différentes institutions concourant pour la réalisation d'un programme maximum. Sur quoi porterait l'émulation dans ce domaine spécial de l'athéisme ?

Les uns se prononcent pour un rendement quantitatif, p. ex. nombre de jeunes gens arrachés aux popes et sectaires,

nombre de cellules bezbožniques organisées, contingent de l'actif antireligieux, etc. D'autres ne croient point pouvoir échapper ainsi au bureaucratisme et proposent des méthodes plus aptes à remuer les masses. La *Krasnaja Gazeta* s'exprime ainsi : « Il faut avouer que nos moyens d'action sur la psychologie des masses sont négligeables. Nous ne savons autrement penser qu'en millions. Les unités n'existent pas pour nous, et cependant les millions se composent d'unités. L'Église, qui, elle, ne méprise par les unités, en fait des millions, et nous autres, qui poursuivons les millions, nous n'obtenons que des unités. » Pour intéresser les masses la propagande devrait répondre à leurs besoins et difficultés. La voie rationnelle serait donc de les étudier pour y adapter les activités. Conformément à leurs théories de la religion, la gauche (cfr. Chronique, 1929, 88) s'imagine tirer les masses de leur passivité par le pathos d'une démagogie athée. Tandis que les modérés font une part dans la propagande aux sciences, à la révélation du fondement matérialiste et social de la religion. A crier qu'il n'y a pas de Dieu, sans pouvoir le prouver, c'est faire croire que Dieu existe mais qu'on se révolte contre lui. Les « planétaires » seraient tout indiqués pour déniaiser les naïfs ; les « planétaires », ainsi sont appelées des conférences « scientifiques » sur l'origine du monde en opposition au récit biblique. Les auditeurs arriveraient spontanément à des conclusions athées. Mais il y a de réels dangers dans cette voie. Pour les éviter, veiller à ce que la science ne se mette pas au service de la religion ; dans les pays capitalistes, les « planétaires » peuvent amener à louer la sagesse de Dieu. Il faudrait également prendre garde de faire de la science inutile et même nocive qui ferait reluire le côté esthétique de la religion ; tel serait le fait de s'occuper des invraisemblances bibliques, contradictions évangéliques, mythes païens, etc.

11. — Générations nouvelles.

Quant aux générations nouvelles, il s'agirait seulement de les préserver contre le venin religieux. N. Amosov écrit dans l'*Antireligioznik*, 1929, 8 : « La vie elle-même est pour nous, et, à condition du travail voulu, nous réussirons à protéger nos enfants contre l'influence religieuse... L'éducation antireligieuse parviendra... à créer des conditions saines pour une vie joyeuse, collective, dépourvue de toutes tendances maladives... » A cet effet le personnel pédagogique devrait recevoir une formation soignée et éminemment pratique, éviter la moindre neutralité ; aucune branche du programme ne pourrait se passer d'un contenu antireligieux. Le point capital dans l'éducation de l'enfance serait d'étendre le travail athée des cours seuls à toute la vie de l'enfant (jeux, loisirs, etc.) et surtout à la famille, qui détruit souvent toute la besogne accomplie par des traditions surannées.

12. — Vie nouvelle.

Le « novyj byt », voilà ce qui tuerait ces stupides traditions. « Aux questions des coutumes, écrit N. Incestov dans *Antireligioznik*, 1929, 12, il faut attacher une valeur de premier plan dans le travail antireligieux... c'est ici que les cerkovniks et sectaires ont porté leur attaque ». L'organe de « l'athéisme scientifique » croit avoir découvert les raisons qui attachent le peuple à l'ancien rituel de la vie ; ce serait leur decorum. Il suffirait de rendre l'étiquette communiste plus pimpante pour déterminer un revirement des masses. Le théâtre des nouvelles cérémonies (oktjabriny au lieu de baptême, mariage et enterrement civils) sont les bureaux de l'état civil. Or leur état laisserait énormément à désirer tant au point de vue hygiénique, qu'esthétique ; les fonctionnaires n'auraient fait aucun effort pour plaire à leurs clients et pour les bien disposer

envers le cérémonial nouveau. Beau champ d'activité pour le zèle bezbožnique !

13. — Nouveau calendrier.

Celui-ci serait destiné à rompre les dernières attaches avec le monde ancien. Des projets divers ont été discutés par les compétences (dont l'Académie des sciences). Le projet arrêté divise l'année en 12 mois de 3 décades ou 6 semaines de 5 jours. Les 5 jours restant pour faire 365 sont consacrés aux fêtes révolutionnaires. L'année bissextile comporte en plus un jour d'industrialisation. La nouvelle ère commencerait le 1 novembre 1917, ainsi l'U. R. S. S. vivrait dans la treizième année du premier siècle. La semaine de 5 jours supprime le samedi (juif) et le dimanche (chrétien), et bannit des têtes prolétariennes jusqu'au souvenir honni des jours de repos religieux. La presse bolchévique ne ferme pas les yeux sur les difficultés qu'on rencontrerait à imposer le nouveau calendrier aux campagnes et pour les inconvénients qu'il créerait dans les relations avec l'étranger. Sur ce dernier point on prévoit comme solution un chevauchement des deux ères.

14. — Semaine ininterrompue.

Afin de donner à la réforme chronologique son plein rendement, le gouvernement soviétique désire éviter un jour de repos général. Toute la population ouvrière serait divisée en cinq équipes qui se reposeraient chacune un jour de la « quintade ». Là dessus tout le monde croit de son devoir d'établir un projet de distribution *rationnelle* des ouvriers. Les facteurs à envisager sont innombrables ; citons en quelques-uns : les groupes doivent être constitués de façon à ce que le chômage partiel ne se répercutte pas sur la production et, d'autre part, à ce que les membres d'une même famille prennent leur repos le même jour ; la production ininterrompue

bouleverse la question d'approvisionnement en matière première et combustible ; dans le domaine même du « novyj byt », que vise surtout le projet, quelle pourrait en être l'efficacité à la campagne où le travail se laisse bien difficilement régler par des schémas ? Enfin, détail plaisant, si un club communiste est capable, à grand peine, d'amuser avec ses forces artistiques et d'une façon athée les loisirs de ses membres pendant un jour sur sept, comment s'en tirerait-il pour organiser des divertissements ininterrompus? Tous problèmes qui font couler beaucoup d'encre. La nouvelle ère patauge.

B. — LES FAITS.

15. — La campagne contre Noël.

La campagne fut divisée en deux périodes : préparatoire, du 10 au 21 décembre (conférences destinées surtout aux éléments encore non organisés de la population), exécutoire, du 22 décembre au 15 janvier (cette longue durée s'explique par l'intervalle de treize jours entre la nouvelle Noël fêtée par les catholiques, protestants et sectaires, et l'ancienne, le 7 janvier, fêtée par l'Église patriarcale, et bien redoutable dans les villages).

Au programme, aucune idée nouvelle ; réédition des «grandes campagnes» précédentes (cfr. Chronique 1929, 11 et 55). L'orientation générale : non seulement neutraliser l'influence de l'Église et des traditions par tous les moyens et surtout par une réclame « monstre » de l'esprit nouveau, mais marquer aussi un avancement de l'athéisme : nouvelles églises fermées, icones brûlées, etc. Parmi les mesures prévues notons :

a) Travail pendant les fêtes dans les usines, écoles, administrations. Aucune difficulté théorique pour les usines à travail ininterrompu (cfr. plus haut). Quant aux autres, le problème se posait comme à Pâques et, au dire de la

presse, pour la dernière fois dans la pratique soviétique, dimanches et fêtes devant être abolis du fait de l'introduction du nouveau calendrier en 1930. Les 25 et 26 décembre sont déclarés, où les conditions le permettent, journées d'industrialisation ; le gain des ouvriers sera « librement » consacré à cette intention (construction de tracteurs, de maisons de culture, organisation de kolchoz, etc.) Les «udarniki», champions de l'émulation communiste, veilleront à rappeler à l'ordre les récalcitrants, et à atteindre les 100 % de présences.

b) Mobilisation des « rabis » (ouvriers de l'art). La direction générale des arts lance un appel à toutes les sociétés artistiques, théâtres, cinémas, cercles littéraires et musicaux, les invitant à amuser le public avec un programme entièrement athée, ou tout au moins entrecoupé d'intermèdes antireligieux.

c) Organisation de cortèges carnavalesques dans les parcs publics et dans les rues, surtout aux abords des églises.

d) Sports : on projette dans la nuit de Noël des excursions sur ski dans la province de Moscou. Les participants seront munis de littérature antireligieuse, qu'ils distribueront au cours de meetings villageois (nocturnes ?).

e) Défenses, sévèrement sanctionnées, de vendre des arbres de Noël (sous prétexte du danger de déboisement) et d'exposer dans les vitrines des magasins des objets rappelant la fête. Toutes ces tracasseries pour empêcher les réjouissances privées.

f) Dans les villages on prévoit que cela « chauffera » aux alentours du 7 janvier. On enverra comme renfort aux athées locaux des brigades komsomoliennes d'élite.

Passons aux résultats de la campagne (une conférence de la jeunesse communiste les discutera en janvier 1930).

Dans la presse soviétique : cris de victoire, les usines se surpassent en discipline et production, les églises sont vides.

Suivant les journaux de l'émigration, les gelées empêchèrent les réjouissances en plein air, les usines se vidèrent, vers onze heures du matin, de leur monde au profit des églises. Détail émouvant : des paysans blancs-russiens tentent de passer la frontière polonaise pour assister aux offices. Détail plaisant enfin : pour circonvenir le règlement, les arbres de Noël sont vendus dans des pots à fleurs, les miliciens passent à côté et font semblant de ne rien voir.

16. — Destruction des objets du culte.

a) *Églises.* La nouvelle politique pour leur désaffectation appuie sur deux points : cette mesure ne sera prise que sur le désir de la population, et les bâtiments seront utilisés rationnellement (p. ex. ils deviendront magasins à grain dans les villages). A ce propos une statistique publiée par *Antireligioznik*, 1929, 9, pp. 106-108, paraît intéressante.

Dans le premier semestre de 1929, 423 églises ont été désaffectées sur le territoire de l'U. R. S. S., dont :

156 ont été tranformées en théâtres, cinémas, musées.

38 ont été transformées en écoles, jardins d'enfants et autres établissements analogues.

14 ont été utilisées pour des besoins industriels (magasins, stations électriques, etc.)

10 ont été utilisées pour des besoins d'hygiène (dispensaires, hopitaux, etc.)

26 ont été détruites et on ignore l'utilisation de leurs matériaux.

9 ont été utilisées pour diverses destinations.

171 ont été utilisées pour des destinations inconnues ou bien utilisées incomplètement.

Tout en voulant rationaliser cette activité athée, les bolchéviks la greffent brutalement au plan quinquennal et prétendent supprimer tous les temples pour la fin 1933.

La ville de Cherson aurait battu ce record chez elle dès cette année aux applaudissements des autorités de la République ukrainienne.

Dans le martyrologe des édifices religieux orthodoxes, la première place revient cette fois-ci à la célèbre Laure des cryptes de Kiev. Les derniers 48 moines ont été mis sur le pavé et toutes les richesses du monastère passent à l'administration des musées de la ville. Une attaque se prépare contre la seconde laure russe, celle de Saint-Serge-de-Radonež, qui avait survécu jusqu'à présent sous le nom de musée des icones ; on propose d'en faire un asile d'enfants. Enfin une brève nouvelle sur la troisième laure, Saint-Alexandre-Nevskij à Leningrad : les locaux seraient occupés par d'anciens militaires. Détail significatif : bien souvent les gardiens de ces nouveaux musées n'osent pas, par crainte de commettre un sacrilège, y placer des indications profanes. Les objets sacrés, censés objets de curiosité, attirent des pèlerins qui les vénèrent au lieu de les examiner.

b) *Reliques*. Les bolchéviks ont profané les reliques de saint Métrophane, évêque de Voronež (1623-1703). Leur procession attirait les foules pieuses tous les ans, le 20 août. Beaucoup avaient cru que les bolchéviks n'auraient jamais osé y remettre la main. (La première fois les reliques avaient été confisquées par eux en 1918, mais elles furent rendues au culte sur les instances de la population).

c) *Icones*. A Gorlovka (Bassin du Donec), grandiose autodafé : 4000 saintes images sont brûlées en présence de 15.000 prolétaires. Ailleurs on signale aussi des campagnes pour décider la population à se défaire de ces « planches multicolores. »

d) *Cloches* (cfr. Chronique 1929, 56). La presse soviétique signale les motifs qui enflamment les détracteurs des cloches : elles portent souvent des portraits tsariens, d'autres fois elles sont ornées de devises provocantes ; ce sont elles aussi qui ont annoncé à maints endroits les attaques contrerévo-

lutionnaires. Nouveaux détails sur l'utilisation des cloches : leur métal servira à fabriquer les tracteurs, qui changeront la face de l'U. R. S. S. Elles pourront sonner, pour réparer leur passé honteux, les rassemblements dans les kolchoz. Enfin un correspondant, à bout d'inventions blessantes pour les croyants, propose sans broncher d'en attacher les moins grandes comme grelots aux vaches.

17. — Presse.

Les avis se partagent au sujet des lecteurs de littérature antireligieuse. Certains affirment qu'ici, tout comme dans d'autres domaines de la propagande athée, le tout est réglé administrativement : les institutions soviétiques sont abonnées d'office, tandis que les individus restent passifs. Émilien Jaroslavskij y réplique, mais d'une façon peu convaincante. J. Flerov dans *Antireligioznik*, 1929, 9, appelle la statistique à son secours : 4 éditions, de 122.000 exemplaires chacune, de manuels antireligieux pour ouvriers sont vendus en 1929, et autant de manuels pour paysans. Une catégorie tout au moins de lecteurs que l'on croirait nombreuse, la jeunesse communiste, n'a cure de lire les publications antireligieuses, à tel point elle se saurait enracinée dans l'irreligion.

Parmi les défauts d'organisation de la presse athée, « l'autocritique » insiste surtout sur la cherté des livres, le manque de littérature en langues des minorités nationales et aussi pour public peu instruit (parmi lequel on rencontre pourtant principalement les croyants), retard fâcheux des écrits destinés aux « grandes campagnes ».

18. — Les bibliothèques.

Nous avons parlé des reproches que leur fait l'opinion soviétique. Sur la décision de Mme Krupskaja elles détruiront leurs stocks de livres traitant de religion et de philo-

sophie. Ces ouvrages seraient devenus très nombreux dans les bibliothèques publiques après la confiscation des collections privées, et jouiraient d'un grand succès chez les lecteurs.

19. — Instruction.

a) *Établissements supérieurs.* Il seraient destinés à former des travailleurs antireligieux qualifiés envoyés auprès des comités locaux du parti communiste. M. Odinokov dans *Antireligioznik*, 1929, 8, décrit le cabinet antireligieux auprès de l'Université de Saratov et le propose comme modèle pour les écoles supérieures de l'U. R. S. S. Les buts poursuivis sont : 1) illustrer le cours antireligieux de l'Université ; 2) habituer les étudiants aux recherches dans le domaine antireligieux ; 3) grouper tous les travailleurs de ce domaine (propagandistes, agitateurs, organisateurs, méthodologues) ; 4) réunir des renseignements sur l'état actuel de la religion et du mouvement antireligieux en U. S. S. R. et à l'étranger, tout en dévoilant le rôle politique et bourgeois de la religion ; 5) consultations.

Le cabinet possède des sections : 1) origine et développement des croyances religieuses ; 2) histoire de la culture ; 3) sectes ; 4) lutte des classes et religion ; 5) agitation et propagande.

Citons encore les instruments de travail : des moulages qui expliquent le développement de la religion depuis l'animisme jusqu'au monothéisme ; deux albums : « la science et la religion »; objets illustrant la structure économique du monde antique et son lien avec la religion ; matières diverses pour l'étude des sectes ; documents se rapportant au travail pernicieux des ministres des cultes avant la Révolution d'octobre et après ; des icones et des vieux livres liturgiques ; des dossiers sur l'activité contrerévolutionnaire des Églises et les prétendus miracles ; des périodiques religieux ; etc.

On signale l'inauguration d'une université antireligieuse à Novorossijsk (tentative similaire à Leningrad, elle rate faute d'auditeurs). Une faculté athée est adjointe à l'université de Tiflis. A Moscou, s'ouvrent des cours antireligieux par correspondance.

Établissements inférieurs. — Les cours réduits (Chronique 1929, 88, en donne le programme) se multiplient et s'orientent vers une initiation pratique. L'instruction antireligieuse des femmes est à l'ordre du jour.

20. — Art.

La presse soviétique raconte les misères de l'art antireligieux. D'une part les artistes qui se respectent se font tirer l'oreille et réclament des prix exorbitants pour dégoûter les quémandeurs bezbožniques. De l'autre, les malheureux auteurs du répertoire antireligieux pour clubs meurent de faim, et ceci pendant que les compositeurs de musique sacrée touchent de jolis droits. La *Rabočaja Gazeta* remarque : « dans nos théâtres voilà bien des siècles qu'on se creuse la tête pour savoir comment fabriquer une pièce antireligieuse. Et cela ne vient toujours pas encore ! »

21. — État religieux des différents milieux.

a) *Écoles.* Les sectaires estiment à 80 % le nombre des écoliers croyants. La presse soviétique, tout en qualifiant cette proportion d'exagérée, concède une majorité routinière en religion. Les brillants succès antireligieux ne sont pas légion. La *Komsomolskaja Pravda* du 10 décembre en signale un à Nijni-Novgorod et l'attribue à la valeur de la cellule bezbožnique ; à la fin de l'année scolaire il ne restait plus que 12 % de croyants. Le journal exige 0 % l'année prochaine.

L'*Antireligioznik*, 1929, 9, publie une statistique de l'état antireligieux des écoles à Balašov (province de Saratov) :

30 % de croyants dans les écoles du premier degré ; 20 % dans celles du second et 15 % dans les normales (pedotechnikum).

b) *Komsomol.* On lui reproche de ne pas prendre une part active dans la lutte antireligieuse tant il se laisserait absorber par le front de la construction socialiste (brigade pour animer les approvisionnements en pain, en bois, etc.). Indignations au sujet de la persistance des superstitions : le komsomolien Eršov de Moscou va guérir son mal chez une « charmeuse » de dents *(Komsomolskaja Pravda,* 23 septembre 1929).

c) *Village.* Le même journal déplore leur état antireligieux : les izbas-cabinets de lecture, foyers de l'athéisme, possèdent le plus souvent un choix de livres en dépit du bon sens, rien pour intéresser un paysan. Au lieu d'instructeurs bezbožniques, on y rencontre des prédicateurs religieux ambulants. Et avec tout ceci, le nombre de ces izbas serait, suivant les régions, deux à cinq fois inférieur à celui des églises.

d) *Armée rouge.* F. Rodionov dans *Antireligioznik,* 1929,8, constate que la grande masse des miliciens est indifférente en matière de religion. La propagande antireligieuse devrait les viser afin qu'à leur sortie du service militaire ils aient de fermes convictions athées.

e) *Ouvriers.* Les comités bezbožniques annoncent l'étude scientifique de l'athéisme dans les masses. Une enquête est faite dans deux usines de Moscou et atteint 475 ouvriers. Réponses reçues : 206. 23,3 % des intéressés se disent religieux, 80 % accomplissent les rites, 11 % élèvent leurs enfants religieusement, 55 familles le font dans un esprit athée, 51 ne s'occupent guère d'eux. Conclusion : insuffisance du travail antireligieux *(Komsomolskaja Pravda,* 23 octobre 1929).

f) *Divers.* R. Novicki dans *Antireligioznik,* 1929, 12, dans le même souci scientifique que plus haut, examine les con-

sciences à Sébastopol pour analyser les conversions à l'athéisme. La grande majorité des réponses attribue l'irréligion à l'absence d'instruction religieuse et à un milieu familial païen ; certains expliquent la perte de foi par le spectacle de la conduite scandaleuse du clergé tant au point de vue moral que politique ; viennent ensuite comme motifs : « phénomènes athées » de la nature, littérature antireligieuse, conférences, etc.

22. — Les Bezbozniks.

En 1930 l'*Union des bezbožniks militants* (S. V. B.) atteindra la cinquième année d'existence. La réputation en est en baisse progressive ; les classes intellectuelles auraient passé d'un engouement athée à un retour vers des conceptions spiritualistes. Dans le peuple cela n'irait pas mieux : les croyants détestent les bezbožniks et les incroyants ne comprennent guère leur fanatisme : « la religion mourra d'elle-même, on a autre chose à faire que de la combattre. »

Dans l'*Union* même règne une division entre droite et gauche (cfr. Chronique 1929, 88), et le mal capital ici comme ailleurs dans le travail antireligieux, est le bureaucratisme : les congrès se passent à grand renfort de réclame, de pompe, d'éloquence pour n'aboutir qu'à très peu de chose. L'« autocritique » signale comme nouvelles lacunes : le marasme des cellules athées du premier degré ; le caractère utopique des contrats d'émulation athée entre différents organismes, un court élan d'enthousiasme s'en suit, après quoi vient le découragement d'un scepticisme foncier sur tout le programme antireligieux. Emilien Jaroslavskij (*Antireligioznik*, 1929, 12) excuse ces défauts en tant que conséquences de l'ancienne structure décentralisée et d'une mauvaise organisation financière ; les tâtonnements seraient aussi inévitables, vu que les théoriciens de l'irreligion marxiste

avaient vécu dans un milieu capitaliste et n'auraient pu prévoir tous les problèmes qui naissent dans une société communiste.

Le grand remède proposé est le plan quinquennal qui devra insuffler une vie nouvelle ici comme dans les autres domaines de l'instauration socialiste. Les principaux points en sont : multiplication et nettoyage des cellules du premier degré, abandon en masse des organismes religieux, etc.

II. — A l'Étranger.

A. — MOUVEMENT DES ÉTUDIANTS RUSSES CHRÊTIENS.

23. — Congrès.

Le congrès général du *Mouvement* a eu lieu au début de septembre à Boissy. Le métropolite Euloge y assiste en témoignage de sa bienveillance. Les membres les plus éminents de l'association exposent leurs idées sur la voie à suivre. L'examen de conscience a révélé plusieurs défauts : extension des efforts à un domaine trop vaste, inadaptation du sujet des conférences à leur auditoire, dégénérescence des cercles en réunions mondaines, admission trop facile de nouveaux membres. Les décisions prises tendent à réformer les points mentionnés. L'article concernant les qualités de membre effectif est rendu plus strict ; la vie spirituelle du *Mouvement* sera intensifiée par la création d'une *Amicale de la jeunesse* conçue par le P. Cetverikov et dont il expose les idées maîtresses dans les fascicules 11 et 12 du *Věstnik* : c'est une élite de l'association, comparable au monachisme dans la société chrétienne, qui tâchera de remplir parfaitement ses devoirs chrétiens. Le programme en est : la prière régulière, l'amour fraternel, la discipline spirituelle au service du Christ et de l'Église orthodoxe.

On décrète également l'organisation de cours pour former un nouveau cadre de directeurs des cercles et de secrétaires, dont on ressent la pénurie. Marquons encore comme point spécialement intéressant l'attitude du *Mouvement* vis-à-vis des chrétiens des autres confessions ; les relations pacifiques sont désirées, quitte cependant à ne jamais devenir de l'indifférence devant des agressions contre l'Église orthodoxe. Sur l'idéologie du *Mouvement* on pourra utilement consulter *Irénikon*, VI, 794-796 et Chronique, 1929, 59.

Nombreux ont été les congrès régionaux : à Clermont (cfr. Chronique, 1929, 99), à Saarow en Allemagne, à Chudobin en Tchécoslovaquie ; l'atmosphère en a toujours été joyeuse (on discute dans *Věstnik*, 1929, 8-9, pour savoir de quelle espèce était cette joie, naturelle ou surnaturelle ?), la jeunesse avide d'enseignement, les conférenciers généralement heureux dans leur tâche délicate et faisant preuve de la fraîcheur d'âme nécessaire pour fasciner un auditoire jeune.

Mérite une attention spéciale le congrès de Pečory (Esthonie), célèbre monastère datant du XVIe siècle, situé tout près de l'actuelle frontière russe et à 40 kilomètres de Pskov dont on aperçoit du monastère la cathédrale de la Ste Trinité, détail émouvant pour un émigré russe. Le P. Cetverikov dans *Vozroždenie* du 14 septembre dernier donne une description, dans son style suggestif habituel, de cette réunion. Il observe très judicieusement qu'elle fut le premier contact entre le milieu monastique russe traditionnel et les paysans russes des environs d'un côté, et de l'autre le *Mouvement* très moderne, quelque peu « américain » et que certains soupçonnent de dévier de la voie orthodoxe. Au début les moines témoignèrent, tout en étant affables, une certaine réserve, on se sentait attentivement examiné. Les étudiants respectèrent la paix du cloître, et la glace fut vite rompue pour céder la place à la plus franche sympa-

thie. L'évêque Jean de Pečory prononça en guise d'épilogue une allocution sur le texte : *Il nous est bon d'être ici*, en insistant sur l'union dans l'amour et dans la paix après le nuage d'une légère méfiance ; il scella l'amitié par la remise d'un pain bénit à chacun des délégués. « Nous nous ennuierons sans vous », disaient moines et paysans en prenant congé de leurs hôtes insolites. « Nous nous sentîmes en communion avec l'Église russe, et elle nous reconnut pour siens », écrit le P. Cetverikov.

Mais revenons en arrière. Le congrès a réuni 250 personnes (chiffre ne jamais encore atteint dans les congrès du *Mouvement*) venant d'un peu partout, mais surtout des pays baltes voisins. On l'inaugure par un « moleben » dans l'église de l'Assomption (celle-ci est située dans une grotte, les reliques des trois fondateurs Corneille, Marc et Jonas y reposent). L'ordre du jour était le suivant : messe de 6 à 8 heures, petit déjeûner, conférence jusqu'à 11 ½ heures, dîner, temps libre, de 5 à 8 ½ heures conférences, souper, prière du soir suivie de la bénédiction pontificale et coucher à 9 heures. Plusieurs séminaires sont organisés ; Mgr Jean prend part à celui qui traite de la prière. M. J. Lagovskij dans *Věstnik*, 1929, 10, raconte d'une façon saisissante ses expériences de directeur du séminaire de pédagogie religieuse ; parmi les collaborateurs il y eut beaucoup d'institutrices ; elles lui firent part de leurs angoisses déchirantes devant le spectacle effrayant de l'évanouissement de la foi chez les enfants au contact de la vie moderne, et le supplièrent de venir en aide à leur ignorance. Dans le récit de ces échanges de vues on pourrait être frappé de ce que la foi ait été surtout considérée comme moyen pour l'épanouissement de l'âme, comme une expérience excellemment savoureuse (« ... ne pas savoir comment sauver l'âme (de l'enfant) d'appauvrissement... peut-être l'épanouissement de la personne humaine est-il réalisable sans moment religieux ... ») Nous ne voudrions pas généraliser cette impres-

sion ; ne serait-ce pas pourtant consolider le mieux la foi que d'insister sur son essence même ?

Les confessions et communions furent nombreuses. On se sépara à regret et, maintenant encore, le *Mouvement* dans les pays baltes vit du souvenir de ces journées fortes.

24. — Vie.

Les cercles du *Mouvement* se multiplient surtout dans les pays baltes et en France, ils joignent souvent à l'étude une activité caritative. A Paris, la maison du B[d] Montparnasse devient une vraie ruche, le travail bouillonne à tous les étages, et parmi ces foyers la première place revient à la chapelle où le P. Cetverikov, aumônier, officie quotidiennement matin et soir. On étudie la Russie, le christianisme dans ses rapports avec la vie contemporaine, le dogme, l'ascèse. Les jeunes filles se groupent (8 cercles), les jeunes gens aussi (9 cercles), les étudiants ont leur club ; l'école des dimanches et jeudis (cfr. Chronique, 1929, 96) organise une bibliothèque pour les enfants russes en province, séparés de toute culture russe.

Le 4 décembre (21 novembre vieux style, Présentation de la Sainte-Vierge) le *Mouvement* célèbre sa fête par des cérémonies religieuses auxquelles assistent le métropolite Euloge et Mgr Benjamin.

B. — LES HIÉRARCHIES ORTHODOXES.

25. — Centenaire.

Indépendemment de leurs opinions canoniques, les Russes de l'émigration ont fêté en novembre dernier le centenaire de la naissance du prêtre Jean Sergiev, mieux connu comme Jean de Cronstadt. (Une sélection de ses œuvres a été faite par dom Antoine Staerk, O. S. B. *Ma vie en Jésus-Christ par le P. Jean de Cronstadt, archiprêtre de l'Église russe.* Paris, Lethielleux, 1903).

A Paris il y a eu réunion en sa mémoire le 8 décembre dernier, en la salle Guimet (place d'Iéna). Le métropolite Euloge, Mgr Benjamin et le P. Bulgakov prennent la parole. Ce dernier parla de l'Académie philosophico-religieuse et lui découvrit la voie à suivre, celle des deux Jean : Jean l'Évangéliste (le Théologien, comme l'appelle l'Église orientale), l'initiateur de la vraie théologie, et Jean de Cronstadt, le modèle des vrais Pasteurs. Ces paroles furent suivies d'une collecte en faveur de l'École.

A Belgrade, séance solennelle à l'Université ; le métropolite Antoine présidait, il insista dans son discours (et il déclara parler d'expérience) sur la pacification profonde qu'exerçait sur toute âme qui l'approchait, le P. Jean ; un hiéromoine serbe, diplômé d'Oxford, étendit la signification de cette belle figure à toute l'Orthodoxie ; un orateur russe enfin applique au P. Jean les paroles de l'Évangile: «Celui qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera.»

26. — Conflits.

Signalons, sans entrer dans les détails, des conflits entre les deux pouvoirs ecclésiastiques à différents endroits, à Pau, en Hongrie, dans la fraternité Saint-Vladimir de Berlin. A la base sont des questions financières. Les « patriarcaux » protestent de leur dépendance canonique du pouvoir spirituel de Moscou et les « karlovtsiens » déclarent agir en toute indépendance et tirer toutes les conséquences de leur capacité juridique dans les pays respectifs.

27. — Hiérarchie patriarcale.

Le 4 décembre il y a eu douze ans depuis le rétablissement du Patriarcat de Moscou. A la rue Daru un moleben est célébré avec mémoire des Patriarches orthodoxes morts et vivants. Le 29 décembre dernier le métropolite Euloge a adressé une lettre pastorale à ses fidèles à l'occasion de la fête de Noël et

de Nouvel An. Le point central en est un commentaire reconnaissant et optimiste de la protestation anglaise contre les persécutions religieuses des Soviets, événement qui, comme l'étoile de Bethléem, réjouit le cœur ; il ranime le courage et la confiance pour demander à Dieu en ce jour de Noël la paix et la consolation pour la Russie éprouvée. Des prières spéciales ont été dites à cette intention dans les églises orthodoxes, le premier jour de la fête.

Le Recteur du Sergievskoe Podvorie, l'archimandrite Jean (Leončukov), a eu quarante ans de prêtrise le 17 novembre dernier. Né en 1866, dans la province de Cherson, entré dans le clergé séculier, le jubilaire est envoyé en 1919 à Londres pour affaires, comme spécialiste dans les questions se rapportant à la fabrication des cierges, et ne retourne plus en Russie. Le métropolite Euloge l'élève à la dignité d'archimandrite en 1923 et le nomme recteur du Podvorie en 1925. Entretemps, en 1924, le synode de l'Église vivante veut en faire son évêque en Allemagne mais rencontre un refus. On a été nombreux à témoigner une respectueuse sympathie à l'archimandrite. La paroisse lui offre une mitre et une mandya, la fraternité de Saint-Serge une crosse, et le métropolite le bénit avec une icone.

28. — Hiérarchie de Karlovtsi.

Le métropolite Antoine, président du Synode, lance aussi un appel à ses fidèles. Il a peu confiance dans l'intervention humaine pour pacifier la Russie, mais espère en Dieu. Les prêtres sont invités à faire des prières publiques pour les victimes russes de l'incursion bolchévique en Mandchourie et à réunir des fonds en leur faveur. Un jour sera aussi fixé pour commémorer toutes les âmes qui ont péri dans la tourmente révolutionnaire.

Un changement est survenu dans l'organisation de l'Église « karlovtsienne » d'Amérique. L'ancien diocèse est

divisé en deux nouveaux : le diocèse de l'Amérique du Nord et du Canada qui s'étend sur les états de l'Est, avec résidence épiscopale à New-York, l'Ordinaire en est Mgr Apollinaire ; le diocèse d'Amérique occidentale et de San Francisco, l'Ordinaire nouvellement nommé en est Mgr Hermogène. Natif du Don, ancien élève de l'Académie théologique de Kiev, ce prélat est d'abord prêtre séculier, prend ensuite l'habit monastique et bientôt après est nommé à la chaire épiscopale d'Ekaterinoslav. Il est obligé par la Révolution de quitter son diocèse et de se réfugier à l'étranger. Mgr Hermogène est un membre dévoué du Synode de Karlovtsi.

Le *Voskresnoe Ctenie*, 1929, 52, donne la liste des églises soumises au synode de K. Il y en a en : Autriche, à Vienne et Graz ; Angleterre, à Londres et Chessington ; Belgique, à Bruxelles ; Hongrie, à Budapest ; Italie, à Rome, Bari et San-Remo ; Grand-duché de Luxembourg, à Wiltz et Wasserbilling ; France, à Paris, Meudon, Lyon, Nice, Marseille, Cannes, Antibes, Menton, Choigny (château de la Grande-duchesse Anastasie, veuve du Grand-duc Nicolas), Creusot, Pau, Annecy, Toulouse et 3 petites localités ; Suisse, à Genève et Vevey.

C. — FRANCE.

29. — L'Académie philosophico-religieuse.

Le 9 novembre dernier, l'évêque Benjamin est revenu de Yougoslavie pour reprendre le poste d'inspecteur de l'Académie qu'il occupait il y a trois ans. « Ainsi l'institut se remet sous la direction immédiate d'un porteur de la grâce apostolique » (*Le messager de l'Église russe à l'étranger*, 1929, 12). Cette nomination est approuvée par Mgr Serge, remplaçant du *locum tenens* du Patriarcat de Moscou. En Yougoslavie Mgr Benjamin était sous la juridiction du

Patriarche serbe Démétrius et a gouverné le monastère de Petkovič de très stricte observance.

Le 20 octobre dernier, l'Académie a rouvert solennellement ses portes pour la nouvelle année académique. Le professeur G. V. Florovskij inaugura la séance par un exposé du développement historique de la pensée théologique russe, et le métropolite Euloge la clôtura en signalant le rôle magnifique de l'École en face de l'étouffement de l'enseignement religieux en Russie.

Quelques détails sur la vie de l'Académie en 1929. M. Pears, président de l'*appeal* en faveur des Russes, est frappé, lors de sa visite, du contraste entre la médiocrité matérielle et la ferveur spirituelle. Laissons parler les statistiques : l'A. comptait 34 élèves réguliers et 2 élèves libres (pour 3 ans d'études); 11 diplômes ont été décernés ; l'internat a logé 30 étudiants ; la bibliothèque comprend 3.061 volumes; les dépenses se sont élevées à plus de 400.000 francs.

Les considérations de la Chronique, 1929, 15, se vérifient encore cette année. A partir du 8 décembre des collectes en faveur de l'Académie étaient annoncées dans les églises. Le métropolite Euloge s'adressa aux bonnes volontés en termes pressants : « C'est un devoir envers l'Église, car l'Académie est l'unique flambeau de la science théologique orthodoxe ». M. Nikanorov se dévoue à la même cause dans le *Vozroždenie* du 16 décembre dernier et rappelle que le Patriarche Tikhon avait béni les débuts de l'institut.

Pour 1930 on a pu accepter 10 nouveaux élèves sur 26 demandes. Il est intéressant de mentionner le programme des cours publics donnés à l'Académie :

N. A. Berdjaev, (cours et séminaires): la culture spirituelle russe au XIX[e] s. (tendances religieuses, philosophiques et sociales), en 5 cycles.

B. P. Vyšeslavcev : le subconscient et ses mystères.

P. Serge Bulgakov (cours et séminaires) : la doctrine sur le nom de Dieu dans la prière et dans la liturgie

30. — Le couvent de la « joie inespérée ».

Nous parlions dans la Chronique, 1929, 64, de ce couvent de religieuses russes. Le 1er octobre dernier il s'est transporté de Gargan-Livry à l'ancienne abbaye de Saint-Germer de Fli (Oise), magnifique local que ces dames reçurent le 19 juillet, fête orthodoxe de Saint Séraphim de Sarov qui a en reconnaissance un autel dans la nouvelle église dédiée à la Sainte Vierge. Le nouvel arrangement demande beaucoup d'argent, surtout quand la splendeur de l'église catholique voisine exige une église orthodoxe pouvant soutenir la comparaison (appel de la Mère Eugénie dans *Vozroždenie* du 26 novembre). Le même journal du 20 novembre publie une lettre du métropolite Euloge en faveur de la même cause : « il sera bien triste, si cette petite lampe s'éteint... »

D. — BELGIQUE.

31. — Nouveau temple.

Un comité pour la construction d'une église orthodoxe à Bruxelles, s'est constitué sous la haute protection de la Grande-duchesse Xénia de Russie ; il a pour président d'honneur le Patriarche serbe Démétrius et pour membres honoraires le métropolite Antoine de Kiev et Galič, l'archevêque Séraphim de Finlande et Viborg, l'archevêque Innocent de Pékin et l'archevêque Méthode de Charbin et de Mandchourie (tous évêques de la hiérarchie de Karlovtsi). Le président effectif en est l'archiprête Basile Vinogradov, recteur de la chapelle de la rue Veydt, et les membres, des personnalités de la colonie russe de Bruxelles. Le temple aura pour destination principale de perpétuer la mémoire des victimes de la Révolution et, en premier lieu, de l'empereur Nicolas II, né le 6 mai (1868), fête du Patriarche Job, qui en sera le titulaire. Cela donnera aussi à la jeunesse

estudiantine russe de Belgique la possibilité de fréquenter un milieu orthodoxe traditionnel, qu'elle a eu le temps d'oublier ou bien qu'elle n'a jamais connu.

E. — ALLEMAGNE.

32. — La cathédrale orthodoxe de Berlin.

La vente judiciaire de la cathédrale orthodoxe de Berlin (cfr. Chronique, 1929, 18,68) a eu lieu le 8 octobre dernier. Sur les instances de Mgr Tikhon, de la légation yougoslave et du représentant de l'*Alliance chrétienne internationale*, le tribunal consentit à un sursis de quatorze jours pour permettre au comité présidé par le professeur J. Alexinskij de trouver les 140.000 marks réclamés par les créanciers. Les démarches n'ayant pas abouti, le bâtiment fut définitivement acquis le 22 octobre par une société immobilière. Elle acquiesça à la demande de la paroisse de lui louer le temple afin de ne pas priver les fidèles orthodoxes des services divins.

Il est inutile et presque impossible, tant les renseignements sont embrouillés par les passions, d'entrer dans les détails de cette affaire.

33. — Centenaire.

L'Église russe Alexandre-Nevskij, consacrée il y a cent ans en présence de l'empereur Nicolas I et du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, a célébré son jubilé avec le concours de la colonie russe et de nombreux amis catholiques et protestants.

F. — ANGLETERRE.

34. — Protestation.

Nous ne reprendrons pas les détails de la campagne de protestation de l'opinion anglaise contre les persécutions reli-

gieuses en Russie ; la presse internationale en a suffisamment parlé .

La presse russe a réagi avec beaucoup de joie à ce mouvement, elle y a vu une parfaite pureté d'intention et un vrai amour pour l'Église orthodoxe et ses martyrs. A la réunion du 19 décembre à Albert Hall la foule invitée par le président à se recueillir, obéit bien volontiers : il y en a qui prient, d'autres se signent, beaucoup sont émus jusqu'aux larmes. Les émigrés russes d'Angleterre ont remercié le comité en termes reconnaissants. L'opinion russe a mis une grande confiance dans l'extension du mouvement et dans son efficacité (cfr. Chronique 28). Se serait-elle encore une fois illusionnée ?

35. — Rapprochement.

Madame Tyrkova-Williams consacre à ce sujet un article bien intéressant dans *Vozroždenie* du 23 octobre dernier. Elle y montre combien la sympathie anglicane envers le peuple russe est spontanée, intelligente et efficace ; ce n'est pas curiosité de touriste, ni commisération satisfaite, mais elle a confiance dans le peuple russe, elle aime ce qu'il aime, elle vibre en consonnance avec son sentiment religieux profond. Et ceci n'est pas seulement le cas d'ecclésiastiques comme le Dr Wakefield, ancien évêque anglican de Birmingham, p. ex., mais même le fait de « business-men » tel le président Hoover.

36. — Visites.

L'évêque orthodoxe de Londres a débuté dans son épiscopat par des prises de contact avec l'Église anglicane. Le 10 juillet dernier, Mgr Nicolas a visité l'abbaye anglicane de Nashdom et y a été reçu pontificalement. Il assiste aux vêpres et le lendemain (solennité de St Benoît), revêtu de la mandya, à la cérémonie d'une profession monastique ;

après s'être entretenu avec l'abbé, il quitte le monastère dans l'après-midi.

Le 18 du même mois, une réunion se tint dans la grande salle de Church House sous la présidence de l'évêque anglican de Gibraltar. Mgr Nicolas était assis à la gauche du Président. L'archevêque de Canterbury fit allusion dans son allocution à la joie de voir un évêque orthodoxe dans l'assistance, déclara l'Orthodoxie plus proche de l'anglicanisme que le catholicisme romain et se souvint avec reconnaissance de sa visite au Mont-Athos et des prières dont on l'y entoura. L'assistance applaudit les paroles de l'Archevêque. La séance levée, Mgr Nicolas fut invité à un thé à Lambeth Palace

G. — SUISSE.

37. — Protestation.

La question russe a suscité une campagne de protestations ; on prévoyait pour le mois de janvier 500 réunions dans les différents cantons. A Genève même sont signalées deux grandes conférences, l'une présidée par l'archevêque Séraphim (Karlovtsi), au cours de laquelle M. Lodyženski de la Croix-rouge russe prend la parole pour stigmatiser les menées bolchéviques. Dans l'assistance, nombreux protestants. La séance se termine d'une façon inattendue : une «pannichida» est célébrée par l'Archevêque entouré de l'archiprêtre Orlov et d'autres ecclésiastiques orthodoxes. Seconde réunion présidée celle-ci par le professeur Eugène Choisy ; plus de 30 représentants d'Églises diverses ; parmi eux se distingue la robe blanche du R. P. de Munnynck O. P., professeur à l'Université de Fribourg, assis à côté de l'archiprêtre Orlov. La sensation fut grande quand on vit le religieux catholique monter en chaire de la salle de la Réformation. Ses éloquentes paroles soulevèrent des applaudissements chaleureux. Le chœur russe exécuta des chants

religieux. Après de nouveaux discours la séance est close par une « minute de silence ».

38. — Conférence interconfessionnelle.

A Maloja (Engadine), au mois d'août dernier, pendant quatre jours réunion des membres du *Continuation Committee* de Lausanne, qui s'étaient rencontrés l'an passé à Prague. Les Orthodoxes étaient au nombre de six (pour cinquante huit assistants); parmi eux Mgr Germanos, archevêque de Thyatire, le professeur Zankov de Sofia, Mgr Irénée, évêque de Novisad, le professeur Alivisatos d'Athènes et le P. Serge Bulgakov de Paris. Étaient encore représentés: anglicans (dont les évêques de Gloucester, Dublin et Bombay), Vieux-Catholiques (l'évêque Dr Küry entre autres), presbytériens, luthériens allemands et scandinaves. La plupart des conférences furent consacrées à la grande réalité de la Vie éternelle entrée dans le monde avec l'Incarnation. N. A. dans *Vozroždenie* du 6 septembre finit son récit par l'expression de sa joie au sujet du respect et de l'admiration réciproques qui furent les résultats de ces entretiens.

H. — TCHÉCOSLOVAQUIE.

39. — Protestation.

L'*Apostolat des S. S. Cyrille et Méthode* (association présidée par S. G. Mgr Stojan, archevêque d'Olomouc) a vivement protesté contre l'offensive religieuse des Soviets. Les milieux russes ont été très sensibles à cette marque de sympathie.

I. — YOUGOSLAVIE.

40. — Temple de la restauration.

L'hiéromoine Jean (Sachovskoj), directeur de la maison orthodoxe d'éditions missionnaires qui rayonne dans toute

l'émigration russe et dont nous parlions dans la Chronique, 1929, 40, projette la construction à Bela Crkva, d'un temple dédié à S. Jean l'Évangéliste, « temple de la restauration » en réponse aux destructions des temples en Russie. La ville de Bela Crkva contient un noyau important d'émigrés russes (elle est le siège d'un corps de cadets) et par sa situation à la frontière roumaine elle est au centre de la diaspora russe de l'Europe moyenne. Le terrain pour l'édifice est un don de la ville ; l'église sera dans le style novgorodien ; les fonds commencent à arriver, l'hiéromoine Jean a fait parvenir son appel à quarante pays.

41. — A Belgrade.

Après la disparition de la chapelle d'Ibérie à Moscou (cfr. Chronique, 1929, 92) le colonie russe a eu l'intention d'en ériger une nouvelle au cimetière russe de Belgrade qui abriterait une copie de l'icone célèbre. Le style du bâtiment a soulevé des discussions : serait-il copié sur l'original (style italien) ou bien le russifierait-on ? La première proposition l'a emporté.

A Belgrade également, s'est constituée une confrérie orthodoxe en l'honneur de saint Séraphim de Sarov. A la séance d'inauguration, le 4 août dernier, M. Vorobjev a fait une comparaison entre le juste de l'Ancien et du Nouveau Testament (Élie et Séraphim). Le comte Grabbe parle de l'unicité de l'Église (cfr. *Irénikon*, VI, 1929, 798) et le hiéromoine Jean (Sachovskoj) expose la situation difficile de l'Église œcuménique orthodoxe, situation qui demande à tout fidèle une sollicitude filiale.

J. — ÉTATS-UNIS.

42. — Autour du procès.

Quelques renseignements complémentaires à la Chronique, 1929, 104. Depuis la décision favorable de la Haute

Cour, la lutte contre Kedrovskij demande surtout un déploiement d'efforts de la part des paroissiens même ; un *Comité pour la sauvegarde des fondements canoniques et économiques de l'Eglise russe*, présidé par M. Savenkovič, se propose d'organiser à cette fin les initiatives. Un appel à la conscience orthodoxe place sous les yeux des fidèles l'héroïque conduite du Patriarche Tikhon devant le pouvoir bolchévique, et ressuscite le passé de Kedrovskij, prêtre interdit et à plusieurs reprises expulsé des églises par les fidèles eux-mêmes, revenant peu après de Moscou comme métropolite orthodoxe russe de l'Amérique du Nord et du Canada ; les bâtiments qu'il a reçus par voie judiciaire seraient dans un état lamentable et seraient fréquentés par quelques rares individus. Cent trente paroisses ont répondu favorablement à ce document. Le comité a également réuni la colonie russe de New-York ; elle a été unanime à accepter la propostion du métropolite Platon de couvrir les frais du procès par une cotisation d'un dollar par adulte.

43. — Visite.

Le métropolite Platon, en passant par Washington, a rendu visite au Président Hoover et s'est entretenu avec lui longuement. Le soir, un banquet a rassemblé les personnalités les plus en vue autour du prélat orthodoxe.

K. — ARGENTINE.

44. — Jubilé.

L'archiprêtre Constantin Izrascov a été fêté par la colonie russe à l'occasion du quarantième anniversaire de son ministère sacerdotal à Buenos-Ayres. Plusieurs prêtres russes venus de différents points de l'Amérique du Sud, concélébraient avec le jubilaire. De nombreux amis argentins s'étaient associés à la fête. Les autres colonies orthodoxes et slaves de la ville ne restèrent pas étrangères à cet événement.

L. — CHINE.

45. — Nouvelle église.

Une nouvelle église russe a été consacrée à Tien-Tsin par l'archevêque orthodoxe Innocent de Pékin. Dans l'assistance des Orthodoxes russes, grecs, chinois et coréens. A cette occasion l'hiéromoine Victor, curé, a été promu à la dignité d'archimandrite. Autour du temple se trouve un cimetière russe, une école paroissiale et un local pour réunions.

46. — A Shanghaï.

Il existe dans cette ville une fraternité orthodoxe bien active possédant un dispensaire, un hôpital, une école de commerce pour enfants indigents. L'église est provisoire, mais, avec la bénédiction de l'évêque orthodoxe de Shanghaï Mgr Siméon, on commence à réunir les fonds pour en construire une définitive. Le terrain est déjà acquis.

M. — JAPON

47. — Visite pastorale.

L'évêque orthodoxe du Japon, Mgr Serge, est venu visiter la Mandchourie japonaise. A Dalnij il rencontra l'évêque Nestor venu spécialement de Charbin et, à deux, ils inspectèrent les paroisses orthodoxes russes et japonaises de la région. Simultanément fut faite une quête pour l'achèvement de la cathédrale orthodoxe de Tokio.

D. C. L

Bibliographie.

E. Skobcova. — Mirosozercanie Vl. Solovjeva. (La conception du monde de Vladimir Solovjev). Paris, YMCA Press, 1929 ; in 16, 49 p. Doll. 0,25.

Après avoir donné une étude sur Dostoevskij (cf. *Irénikon*, VI, 1929, 616), Mme S. publie une plaquette sur Solovjev ; la troisième de la série sera consacrée à A. Chomiakov.

Le prince E. N. Trubeckoj avait jadis souligné l'aspect utopique de l'édifice philosophique de Solovjev. Le professeur Berdjaev corrige cette critique en divisant l'œuvre du grand penseur en deux périodes : la première, assez schématique, édifiée sous l'influence occidentale, allemande, de Schelling surtout, période de la foi absolue en la possibilité du triomphe, encore ici sur terre, du bien sur le mal ; la deuxième période, qui n'embrasse que les toutes dernières années de sa vie, celle-ci toute eschatologique : le mal qui est d'essence terrestre ne peut être vaincu que par un principe supérieur, l'humanité divinisée.

L'A. montre ce que cherche la philosophie de Solovjev et comment les principes trouvés peuvent et doivent être appliqués à la vie de l'âme. L'idée qui est à la base de toutes les recherches est celle de l'unité : l'Unité humaine, métaphysique et religieuse, c'est-à-dire l'Unité de l'Église du Christ, cette unité doit être comprise et aimée par tous les chrétiens et réalisée dès ici-bas. DOM A. DE LILIENFELD.

E. Skobcova. — A. Chomiakov. Paris, YMCA Press, 1929 ; in 16, 61 p. Doll. 0. 25.

Pour comprendre quelque chose à l'âme slave, et surtout pour pénétrer le mystère de l'Orthodoxie russe, il est indispensable — faute de contact personnel avec les membres de l'Église séparée — de se familiariser avec la pensée russe contemporaine et particulièrement avec les « slavophiles ». A. Chomiakov, professeur laïque de théologie orthodoxe, est en Russie un des meilleurs représentants de l'esprit religieux de son époque. Sa philosophie religieuse est fortement nationaliste ; elle se base consciemment sur l'esprit de religion du « peuple russe » ; elle est surtout préoccupée de reconnaître quel est, dans la prescience divine, le rôle assigné à la « troisième Rome ». Ce souci cependant ne diminue en rien chez Ch. les préoccupations interconfessionnelles ; il étudie avec scrupule les rapports existant entre l'Orthodoxie, le protestantisme et l'Église de Rome. « Le rôle de la Russie orthodoxe, répète Ch. avec tous les slavophiles, c'est de réagir contre l'industrialisation et la matérialisation qui sont entrain de dissoudre tous les états occidentaux ; c'est ensuite de

(1) Sur Solovjev, voir *Irénikon*, V, 1928, 146.

faire place au règne du Christ. » De cet idéal inassouvi d'unité dans la vie chrétienne, autant que d'un défaut naturel à sa race, il résulte chez Ch. un certain radicalisme qui pénètre toutes ses pensées. Elles sont trop « prenantes » pour être entièrement vraies, pour être équilibrées. « La sagesse de l'Occident c'est de traiter de la loi de l'amour ; la folie de l'Orient c'est d'enseigner la force et le don d'amour, » dit Ch. Aux principes d'autorité, de droit et d'ordre, cadre de la vie romaine, aux rêves d'individualisme et de liberté des protestants, Ch. opposera le précepte du Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres ». Cette prétention, qui entraîna déjà alors tous les pragmatistes sentimentaux, rallie encore de nos jours tous ceux qui, charmés par cette parole divine, généralisent tout au point d'en arriver à opposer l'Amour à la Vérité, de substituer un « amo » au « credo » chrétien. On comprend aisément le danger de pareilles simplifications. C'est d'elles que procède en partie le charme de l'Orthodoxie russe, tant dans le domaine liturgique, et même théologique, que dans les simples rapports entre fidèles.

L'A. de la présente brochure met bien en valeur la force de Ch. et indique suffisamment la source d'où elle procède. La « conclusion » est évidemment moins rigoureuse et l'on reste sous l'impression qu'une âme comme celle de Ch. aurait gagné au contact vivant avec de meilleurs représentants de l'Église universelle.

Dom A. de Lilienfeld.

René Martel. — Les Blancs-Russes. Paris, Delpeuch 1929 ; in 16 175 p. Fr. 12.

Après un bref aperçu historique, qui montre combien la Russie Blanche a souffert, au cours de son histoire, des guerres livrées sur son territoire, l'A. étudie la géographie, la géologie, la forme de gouvernement et surtout l'économie sociale de ce pays. Les renseignements économiques sont les plus nombreux et ont été soigneusement étudiés pour les années 1927 et 1928. Ils sont empruntés à des sources soviétiques. Une appréciation critique de ces sources eût été peut-être désirable, car si les statistiques témoignent d'un grand effort pour le relèvement du pays, des doléances échappées comme en passant(p.e. sur l'émigration de la population vers la Sibérie) trahit une situation précaire chez beaucoup d'habitants. Un dernier chapitre est consacré aux Blancs-Russes en Pologne. L'A. dénonce avec raison les persécutions dirigées contre les habitants fidèles à leurs traditions politiques et religieuses. Pourquoi ne signale-t-il pas les persécutions analogues dans la Russie Blanche Soviétique contre les personnes fidèles à leur croyances ?

Dom Th. Belpaire.

Robert Lesage. — La sainte Messe selon les Rites Orientaux. (La Prière et la Vie liturgiques.) Avignon. Aubanel Fils Aîné, 1930 ; in 16, 127 p. Fr. 11.

La publication de cet ouvrage dans la collection *La Prière et la Vie liturgiques* témoigne de l'intérêt toujours croissant que manifestent les fidèles à l'endroit de la liturgie orientale. L'A. a condensé en quelques pages des renseignements indispensables pour comprendre tant soit peu les rites de l'Église d'Orient. Il donne au lecteur quelques notions élémentaires sur les liturgies orientales, leurs langues liturgiques, leurs usages particuliers, l'aménagement intérieur de leurs églises, les objets du culte, les vêtements liturgiques. Enfin, et c'est là la partie la plus longue, il donne la traduction des prières de la sainte Liturgie, pour laquelle il adopte dans ses grandes lignes la division telle qu'on l'admet généralement dans la messe latine. DOM TH. BELPAIRE.

Bogdan Filow. — Sainte-Sophie de Sofia. (Matériaux pour l'histoire de la ville de Sofia, Livre IV.) Sofia, Imprimerie de la Cour Royale 1913 ; in fol., 172 p. avec 140 figures dans le texte et 21 planches.

La savante monographie de M. F. emprunte son intérêt non seulement à l'importance historique du monument étudié ici — lequel aurait donné son nom à la capitale bulgare, remplaçant celui sous lequel nous la connaissons dans l'histoire ecclésiastique : Sardes ou Sardique, — mais encore du fait qu'elle nous fait connaître un type très intéressant de l'art religieux dans les Balkans et qui soulève maint problème dans le domaine de l'histoire de l'art.

Acceptant toutes les conclusions de M. F., M. Diehl, dans son *Manuel d'art byzantin* (t. I, p. 134), dit à ce sujet : « Les mêmes influences orientales — mésopotamiennes ou anatoliennes — se rencontrent en d'autres points de la péninsule balkanique, dans les églises de Philippes, de Pirdop, de Sainte-Sophie de Sofia. Toutes trois datent du VIe siècle, toutes trois sont des basiliques à coupole : parmi elles, Sainte-Sophie de Sofia est particulièrement intéressante, avec ses voûtes en berceau couvrant ses trois nefs, son large transept en avant de l'abside unique, ses nombreuses fenêtres et sa sobre décoration ».

Pour donner de l'édifice primitif, tel que M. F. le reconstitue, une description complète, il suffit d'ajouter à ce que l'on vient de lire qu'une coupole basse, sur pendentifs, recouvre la croisée du transept, un sanctuaire carré séparait l'abside (circulaire intérieurement, polygonale extérieurement) du transept, que les nefs comportent des piliers, que le transept est très large et qu'un narthex à étage se prolongeait sur les côtés de la façade.

Tel était le plan de l'édifice qui remplaça au commencement du VIe siècle une chapelle cimétériale élevée au centre d'une vaste et très ancienne nécropole chrétienne. M. A. Protitch, qui avait déjà publié en 1912 une étude architecturale très développée de ce monument, écrit encore en 1924 (*Bull. de l'Institut archéologique bulgare*, p. 204) : «Le croisement du système architectural anatolien et celui de l'architecture romane produisit au XIIe s. l'église Ste-Sophie à Sofia. »

Enlevée aux chrétiens, après la prise de Sofia par les Turcs en 1386, l'église fut transformée d'abord en dépôt d'armes, puis en mosquée vers 1580. Le tremblement de terre de 1818 détruisit complètement le sanctuaire et l'abside, celui de 1858 renversa le narthex et causa d'autres dégâts. Ce n'est qu'à partir de 1910 qu'on commença à faire des fouilles dans l'église en ruines.

Pour situer ce monument dans l'histoire de l'art il faut retenir les points suivants : *a*) *traits qui le distinguent des édifices byzantins* : le plan en forme de croix latine, l'absence de prothèse et de diaconicon, l'absence de tribunes (excepté sur le narthex), le manque total de décoration et, si nous acceptons l'époque donnée pour son érection, l'absence de colonnes dans la nef. — *b*) *éléments caractéristiques et positifs de l'architecture d'Asie-Mineure* présents à Sainte-Sophie : le sanctuaire carré précédant l'abside, le narthex s'étendant sur la largeur de l'édifice et dépassant le quadrilatère, la disposition des fenêtres par groupes de deux ou trois ; — *c*) *particularités locales* : emploi exclusif de la brique et le genre de voûtes d'arêtes employé généralement à Sofia, déjà au IVe s.

L'A. parle aussi des rapports de Sainte-Sophie avec l'architecture romane. Il prouve que cet édifice n'est certainement pas inspiré de l'Occident, tout au contraire, si on veut absolument y voir des traits communs. Il termine en faisant entrevoir les beautés artistiques qu'eût réalisées la Bulgarie non assujettie à l'universel despotisme byzantin.

Au cours de son ouvrage, l'A. étudie, non moins savamment, les mosaïques et les peintures, les sarcophages et tous les objets mis au jour : reliquaire, bijoux, potteries, verreries, étoffes.

L'ouvrage, bien et copieusement illustré, est digne de ses devanciers de la même collection, il fait honneur à l'Imprimerie de la Cour Royale et est un instrument de bonne propagande scientifique en faveur de la nouvelle Bulgarie. Tout au plus, et c'est notre seule remarque, croyons-nous, qu'à l'heure actuelle il n'eut pas paru sans une bibliographie des sources et un index des monuments cités.

Dom Th. Becquet.

J. Strzygowski. — Die altslavische Kunst. Ein Versuch ihres Nachweises. (Arbeiten des I. Kunsthistor. Institut der Universität Wien. Bd. XL.) Augsbourg, Dr Benno Filser Verlag, 1929 ; in fol., xv-293 p. 263 illustrations. M. 55, rel. 60.

L'apparition d'un livre du maître qu'est M. S. est toujours un événement dans le monde archéologique. On doit s'attendre à du neuf. S. ne suit pas les sentiers battus, il pousse ses investigations en pleine brousse à la recherche des origines de notre civilisation européenne et des formes artistiques dans lesquelles elle s'est manifestée. Les découvertes et les théories du savant sont peut-être discutables, puisque discutées de fait, mais toujours elles excitent l'intérêt scientifique et provoquent des recherches nouvelles dans les directions signalées par lui.

Le travail que nous présentons aujourd'hui traite une question des plus mystérieuses : l'origine de l'art slave. Mystérieuse, parce qu'elle implique la connaissance de l'origine de la race slave. La généralité des auteurs admet que les Slaves ont suivi les Germains dans leurs migrations, et qu'établis au pied des Carpathes, ils se sont dirigés de là, les uns vers l'Est (Grands et Blancs-Russiens, Ukrainiens), les autres vers l'Ouest (Polonais, Tchèques et Slovaques), enfin les derniers vers le Sud (Croates et peuples des Balkans). Pour étudier cette question des origines si, — au lieu de nous placer à l'une ou à l'autre extrémité de ces grandes voies, oubliées depuis la poussée des Mongols, qui se dirigeaient de l'Iran jusqu'aux rivages des mers du Nord et de la mer Baltique, — nous nous mettons au milieu, au centre de ce pont, en Croatie, comme l'auteur a eu l'occasion de le faire en 1914, nous aurons une toute autre perspective de la question. L'ouvrage présent tend tout entier à montrer que les Slaves, venant de l'Iran, ont apporté avec eux, vers le Nord-Ouest, la culture iranienne. L'attribution quasi exclusive de l'art chrétien russe à l'influence byzantine, ainsi qu'on l'enseignait jusqu'ici, est injuste à l'égard de l'art slave. Les principes de construction et de décoration des Slaves viennent d'ailleurs ; leur façon de construire leur est tout à fait propre, elle se distingue nettement de celle des Grecs et des Romains. En d'autres mots, les Slaves les tiennent immédiatement de la source même, de la Perse. Et pour ne citer qu'un exemple de cette indépendance des Slaves vis-à-vis de Byzance : l'église Ste-Sophie de Novgorod, construite en bois en 989, comptait treize coupoles, fait qui se reproduit à Ste-Sophie de Kiev contruite en 1017-1038.

Nous ne pouvons songer à relever ici tous les aperçus intéressants et nouveaux que l'on découvre dans ces pages éminemment suggestives et il ne nous appartient pas de discuter la valeur des propositions avancées.

L'ouvrage ne se présente pas comme l'exposé didactique d'une thèse. C'est au cours de l'étude des nombreux monuments et documents assemblés par lui, que l'A. trouve l'occasion de développer ses idées si nouvelles. On admirera la clarté de son exposé et l'habile présentation des matériaux apportés à l'appui de ses hypothèses. Peut-être regrettera-t-on que tous les chapitres n'aient pas été développés à l'égal du premier, consacré à la Croatie, qui occupe une grosse moitié de l'ouvrage. Le livre est illustré avec soin. DOM TH. BECQUET.

A. Leman. — L'évangélisation des Slaves. Paris, Amitiés catholiques françaises, [1929] ; in 16, 30 p. Fr. 2,50.

Dans cette brochure de vulgarisation l'A. publie une conférence donnée aux Facultés catholiques de Lille, le 18 mars 1929.

Le millénaire de S. Wenceslas a appelé l'attention sur les peuples slaves et sur le rôle qu'ils ont joué dans la civilisation de l'Europe plus tardivement, il est vrai, que nos contrées, parce que leur évangélisation s'est faite après nous. Cette conversion est l'événement primordial de leur histoire natio-

nale et il est intéressant de suivre le progrès de ce mouvement. Au VIIe siècle, ce sont les populations de l'Istrie, de la Dalmatie, de l'Illyrie, qui apprennent le christianisme des Grecs au milieu desquels ils vivaient ; c'est S. Amand qui va jusque chez les Slovènes. Au IXe siècle, ce sont les Croates et les Serbes, puis les Bulgares sous le knes Boris, enfin les Moraves, avec SS. Cyrille et Méthode, qui entrent dans l'Église. Au Xe siècle, voici la Bohème avec S. Wenceslas et les Russes avec S. Vladimir. Cet exposé de l'évangélisation est rapide, mais les faits marquants sont si bien mis en lumière, que nous nous sentons attirés vers ces peuples, les derniers nés de l'Europe au christianisme. Dom Th. BELPAIRE.

Mission catholique universitaire. — Voyage en Grèce. Août-Septembre 1928. Paris, Nouvelle Revue des Jeunes, [1929]; in 16, 107 p.

Ce livre réunit cinq études parues précédemment dans la *Revue des Jeunes*, et dont une nous intéresse plus spécialement, celle que l'abbé Botinelli a consacrée au Mont-Athos. L'A. y décrit ses impressions ; il nous relate ses conversations qui parfois roulaient sur le problème de l'Union des Églises. Il conclut par quelques considérations, canevas dont il convient lui-même qu'il est « trop simple ». Dom G. LAPORTA.

Antoine Martel. — Anthologie de la Littérature Ukrainienne. (No spécial de *La Nervie*, Revue illustrée d'arts et de lettres, IIIe Série, 9e année, no VII). Bruxelles, 1928 ; in 4, 20 p. Fr. 7,50.

Nous avons signalé (*Irénikon*, V, 1928, 566) le recueil d'études sur la littérature, la musique et l'art ukrainiens. M. Antoine Martel complète cet album par un choix très judicieux d'extraits de la littérature ukrainienne en excellente traduction française. Le moyen âge est représenté par la vieille Chronique de Kiev (1030), le Poème sur l'expédition d'Igor (1185), une Exhortation aux moines par S. Théodose des Cryptes (XIe s.), et deux noëls. L'époque moderne et contemporaine nous est révélée par dix-huit morceaux : Skovoroda, Chevtchenko, Kostomarov, Koulich, Franko, Oukraïnka, etc. Enfin, trois poèmes populaires complètent ce choix, grâce auquel bien des lecteurs français pourront prendre un premier contact avec l'âme d'un peuple tout imprégnée de beauté primitive et de sens religieux, mais à laquelle un âpre désir d'une liberté longtemps convoitée arrache parfois un cri de révolte :

Et quand il (le Dniéper) emportera de l'Ukraine
Vers la mer bleue
Le sang des ennemis, alors
Je quitterai les prairies et les montagnes
Et m'envolerai
Vers Dieu lui-même
Pour lui offrir mes prières.
Mais jusque-là
Je ne connais pas de Dieu !

(*Chevtchenko*, p. 8) DOM A. STOELEN.

Jean Rivière. — Monseigneur Batiffol (1861-1929). Paris, Gabalda, 1929 ; in 16, 95 p.

M. R. réimprime ici les pages qu'il avait consacrées à son savant et regretté confrère, dans la *Revue Apologétique.*Il sème à travers ces notes une bibliographie abondante de l'œuvre du défunt.

Il est trop tôt de former un jugement définitif sur ce qui touche à Mgr Batiffol. Les opinions sont très partagées sur l'œuvre et surtout sur l'homme. Les critiques non-catholiques ont cru goûter chez lui un certain libéralisme. Beaucoup de savants catholiques de leur côté lui rendent un hommage sincère. Pour d'autres, il a donné quelque peu dans la crise moderniste ou a été éclipsé par Mgr Duchesne comme la lune par le soleil. Mais tous admettraient chez lui une analyse soignée, une objectivité froide et consciencieuse, un calme, et une grande sobriété.

On doit juger l'homme à part de son œuvre. Comme tous ceux qui ont souffert il pourrait paraître un peu aigri ; comme tous ceux qui savent s'adapter, il pourrait encourir le reproche d'inconséquence. Il est venu en Belgique s'associer intimement à deux mouvements historiques, la restauration liturgique qui est partie du Mont-César et le mouvement d'Union des Églises commencé par les Conversations de Malines. A Paris, il faisait partie d'un groupe qui s'entretenait amicalement, au Montparnasse, avec des Orthodoxes. Partout il voulait marcher avec les meilleurs. On ne pourrait pas demander des preuves plus fortes d'une âme largement ouverte et profondément catholique. DOM A. BOLTON.

G. K. A. Bell. — A Brief Sketch of the Church of England. Londres, Student Christian Movement, 1929 ; in 16, 180 p. Sh. 2/6, rel. 4.

Comme son nom l'indique, ce livre esquisse un portrait de l'Église anglicane. Il jouit d'une autorité d'autant plus grande qu'il est dû à la plume de l'évêque anglican de Chichester, figure très représentative de l'esprit de sa communion et très attaché à l'idéal spécifiquement anglican de « catholique » et « réformé ». Si le Dr B. est réfractaire à l'idée de la papauté, il ne veut pas accepter toutes les négations protestantes. Dans son court résumé historique il se contente de constater le fait de la rupture avec le pape, mais il ne la justifie pas doctrinalement ; il y voit l'acte d'un roi despotique, soutenu par l'esprit indépendant de sa nation. Il se place philosophiquement devant le fait accompli. Cela ne veut pas dire qu'il se désintéresse de l'unité catholique, — il témoigne de l'inérêt aux Conversations de Malines, — mais il pense que l'union se fera plus facilement avec les Orientaux ou avec les groupes évangéliques. Son livre montre cependant qu'il est averti du danger qu'il y a à vouloir trop sacrifier aux principes extrêmes de ceux-ci. Comme le Dr B. sera probablement secrétaire du prochain Congrès de Lambeth, où les questions d'union seront discutées, son attitude n'est pas sans importance.

On peut dire que ce livre donne une idée assez complète de l'esprit et de l'organisation de l'Église anglicane. La liturgie, la vie diocésaine et

paroissiale, les assemblées législatives et, non moins intéressante, l'organisation financière sont décrites très clairement et sobrement. Écrivant pour ceux qui ne sont pas de sa communion, l'A. a eu soin d'éviter autant que possible les controverses doctrinales. Pour le même motif sans doute il expose avec sympathie la part prise par les anglicans dans le mouvement de rapprochement entre diverses églises chrétiennes.

Dom A. Bolton.

T. A. Lacey. — English Theologians : Herbert Thorndike. Londres, S. P. C. K., 1929 ; in 16, 155 p. Sh. 6.

Thorndike, un des théologiens anglicans les plus marquants du dix-septième siècle, a eu une grande influence, non seulement à son époque, mais encore dans les siècles postérieurs. Vivant pendant des années très troublées, quand les puritains, arrivés au pouvoir, essayaient de démolir l'Église établie, il a beaucoup écrit en défense des principes théologiques, constitutionnels et liturgiques de l'anglicanisme. Malgré ces vives préoccupations domestiques, il est intéressant de le voir prendre position dans les controverses plus larges et définir son attitude vis-à-vis de l'Église romaine. Il la reconnaît comme centre d'unité, et bien qu'affirmant l'*individuum jus* des apôtres, attribue au successeur de Pierre de grandes prérogatives *canonico jure*. Il dit notamment : « non est eius auctoritas reformidanda cuius fines communis Christianismus determinat » ; « maiores causas ad eam omnes redire » ; « quae controversiam habent ad totam Ecclesiam pertinentem, sine Romana sede legitime definiri non possunt ». Il dit aussi que le Pape « peut avec justice accuser ceux-là d'être la cause des divisions de l'Église, qui préfèrent rester divisés plutôt que de le reconnaître dans sa qualité. » Ce témoignage, donné à un moment où le protestantisme le plus farouche assaillait l'Angleterre, en dit long des préoccupations catholiques de ce théologien.

Le premier chapitre du Dr L. sur le contexte historique de son sujet n'est pas assez général, et celui qui ne connaît pas la période devra le complèter dans une étude historique de l'époque. Dans son ensemble, ce livre est une exposition objective de la pensée de Thorndike, et forme une bonne introduction à l'étude de son œuvre. Dom A. Bolton.

H. Boehme. — Die Krisis der englischen Staatskirche. Der Streit um das « Prayer Book ». (Für die Einheit der Kirche, 4.) Gotha, Klotz, 1929 ; in 8, 82 p. M. 3.

Le nom du Dr B. n'est pas inconnu à ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'unité chrétienne. Par cette étude il désire renseigner le public allemand sur l'origine, la nature et les résultats du débat sur le *Prayer Book*. Il écrit avec beaucoup de compréhension, dispose d'une documentation abondante, et s'efforce d'être aussi objectif que possible. Peut-être penche-t-il trop du côté évangélique, mais il reconnaît que le progrès de l'élément catholique au sein de l'anglicanisme, comme ce présent

débat le révèle, est un fait qui intéresse les mouvements chrétiens en d'autres pays. Cet aspect plus universel de la controverse est souligné dans un appendice contribué par le Dr Ferdinand Laun. Le tableau des changements liturgiques, introduits par le nouveau *Prayer Book*, dressé par *Irénikon* (III, 1927, 129-32) donne des renseignements plus complets que ceux que contient ce livre. Mais en somme, la présentation des faits est bien travaillée et sérieuse.

DOM A. BOLTON.

Vernon Johnson. — One Lord, One Faith. An Explanation. Londres, Sheed and Ward, 1929 ; in 16, 208 p. Sh. 2/6, rel. 3/6.

La réception du religieux anglican Father Vernon dans l'Église catholique a fait beaucoup de bruit en Angleterre. Les continentaux s'y intéresseront spécialement parce que cet événement résulte en partie d'un séjour à Lisieux et dernièrement dans une abbaye bénédictine de Belgique. L'A. veut expliquer à ses anciens coreligionnaires, les mobiles de son acte. Ces pages révèlent une grande sincérité, un esprit de foi et une piété très intense, peut être un peu sentimentale parfois dans ses manifestations. Ainsi, par exemple, autre chose est de recevoir des grâces, autre chose sentir physiquement le surnaturel comme un parfum dans les rues de Lisieux.

Comme explication personnelle d'une crise de conscience extrêmement angoissante, — et c'est là l'intention explicite de l'A. — cette apologie a ses mérites. On pourrait la prendre pour une apologie, non d'une conversion individuelle, mais du catholicisme lui-même. Alors on regrettera que M. V. J. n'ait pas appris l'apologétique sur les bancs d'un scolasticat catholique, mais il est un peu tard de le souhaiter. Le théologien, comme devant tant d'apologies de convertis, comme devant celle de Pascal même, doit dire que, si telle est notre apologétique, elle est faible. Une réponse d'ailleurs, n'a pas tardé à venir dans le *One God and Father of all*, de MM. White et Knox. En somme la valeur du livre est difficile à estimer ; son efficacité viendra plutôt de la personnalité du prédicateur bien connu et de ses sentiments conciliants et pacifiques envers ses anciens confrères. On peut se demander si ce livre a passé la censure ecclésiastique qui aurait pu faire des réserves sur l'opportunité de certains détails, par exemple, l'emploi d'une version non approuvée des Saintes-Écritures.

DOM A. BOLTON.

C. M. Barker. — Incense and Other Kinds of Sense. Londres, Vacher, 1929 ; in 16, 116 p. Sh. 2/6.

Petit manuel assez mélangé où l'A. explique et justifie plusieurs usages catholiques, à l'intention de ses paroissiens anglicans. Il décrit, dessins à l'appui, certaines cérémonies du culte, entre autres la belle procession de l'évangile, croix en tête, de l'ancien rite anglais. Mais pourquoi ressusci-

ter l'ancienne querelle du pain azyme et fermenté, en excluant le second comme non-catholique ?

On ne néglige pas les détails pratiques, comme par exemple la manière de s'adresser aux dignitaires ecclésiastiques, d'organiser des souscriptions et des écoles libres, etc. Ajoutons que l'A. a créé lui-même une école d'enseignement supérieur au Nord de l'Angleterre.

DOM A. BOLTON.

1. **H. Haegglund. — Henric Schartau.** Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonistyrelses Bokfoerlag, 1925 ; in 8, 285 p. Kr. 5.75.

2. **V. Soedergren. — Henric Schartau och Vaestsvenskt kyrkoliv.** Uppsala, Lindblad, 1925 ; in 8, 256 p. Kr. 4.75.

3. **V. Soedergren und Erling Groenland. — Henric Schartau und Hans Nielsen Hauge. Charakterkoepfe des lutherischen Nordens.** Mit einem Vorwort von Dekan Scheurlen. Stuttgart, Belser, 1925 ; in 8, 39 p.

1. Par cette inscription sur une médaille commémorative : « Pastor sedulus ille gregis verusque magister », l'Académie suédoise a honoré un curé et doyen Henric Schartau qui créa, au début du XIXe siècle, dans l'Église épiscopale luthérienne de Suède, un mouvement qu'on pourrait appeler jusqu'à un certain point de « Haute Église », et qui, au dire de Mgr Assarsson, dans son livre remarquable *L'Église des ancêtres*, a été qualifié de « décidément catholique ». De fait, en la personne de Henric Schartau, l'Église de Suède a engendré un de ses fils les plus remarquables, en qui les contemporains trouvaient une « beauté de saint » (p. 274). On est frappé de sa parenté avec les Saints catholiques dans son ascèse et sa mystique, dans son christianisme austère mais joyeux (p. 61). Théologien sacerdotal et prêtre théologien (p. 78), sa vie était obscure, mais son influence sur l'Église de Suède fut énorme, par sa doctrine et ses disciples (p. 239-240). S'il fut évangélique, protestant, luthérien, nous pensons cependant avec le Dr Haegglund, qu'il ne fut pas anti-catholique ; il ne reconnaissait pas la vérité du catholicisme, mais cette attitude fut purement négative et elle se comprend très naturellement par l'époque et le milieu. Jamais le prestige de Schartau n'a été aussi grand qu'aujourd'hui. Quoique les « Schartauains » et les « Croisés de la Jeune Église » diffèrent entre eux sur beaucoup de questions, il faut cependant considérer Schartau comme le père des deux tendances, et c'est une de ses plus belles gloires que d'avoir engendré le mouvement liturgique et œcuménique dans l'Église de Suède d'aujourd'hui, avec ses aspirations si élevées et ses efforts si nobles.

2. L'A. du second ouvrage a puisé largement dans toute la littérature qui existait déjà sur Schartau et sa spiritualité ; à la fin du volume il nous donne toute la liste, six pages entières, et encore faudrait-il y ajouter les écrits de Schartau lui-même. Malgré cela, il ne renonce aucunement à une appréciation et à un jugement indépendants : il s'est efforcé « de mettre Schar-

tau dans un jour plus culturel et historique » (p. 5), ne dédaignant pas même des sources plus profanes, et ne manquant pas de tirer des parallèles entre l'Église de Suède et celles de Norvège et du Danemark. Son but est de donner une caractéristique du mouvement schartauain, du type schartauain ; il fait ressortir nettement la liaison interne et historique entre l'auteur de la doctrine et le mouvement vivifiant qu'il a déclanché. L'ambition de l'A. a été de nous décrire cette « orientation du christianisme » (p. 6), de nos jours si importante pour la vie ecclésiastique suédoise, d'une manière aussi vraie et aussi objective qu'on peut le faire « de l'intérieur », et c'est là un point de vue important, voire indispensable, où il s'agit de « comprendre une tendance ». Il a essayé de favoriser la connaissance et la solidarité réciproques des fractions diverses de son peuple chrétien, connaissance et solidarité qui deviennent de plus en plus d'une importance capitale. Après cent ans, le nom de Schartau est devenu un des plus actuels de l'Église de Suède. L'histoire du mouvement schartauain est éminemment celle d'un homme et d'un peuple : les deux sont inséparables. L'A. ne craint pas d'appeler Schartau « un docteur pour toute l'Église Suédoise » (p. 15).

3. A la même époque (1771-1824), un prédicateur laïc, Hans Nielsen Hauge, s'élevait en Norvège, « prophète de Dieu, martyr du Christ », figure très sympathique, mettant ses talents pratiques extraordinaires au service de ses compatriotes, prêchant, écrivant, parcourant allègrement le pays dans tous les sens, poursuivi, emprisonné dix fois par les autorités, mais recommençant toujours, jusqu'à ce qu'un dernier emprisonnement (1804-1814) le brisa physiquement. Mais son œuvre était terminée : il avait réussi à créer un nouveau courant de vie dans le protestantisme norvégien, au point même d'être appelé quelquefois « le véritable fondateur du christianisme norvégien », affirmation, certes, par trop enthousiaste.

D. A. Sk.

G. M. Paris. — Ad mentem S. Thomae Aquinatis tractatus de Ecclesia Christi... Turin, Marietti, 1929 ; in 8, VII-254 p. L. 12.

J. D. M. Maes. — De Kerk van Christus. Dogmatisch Traktaat. II. Leermacht. Bestuursmacht, Wijdingsmacht. Anvers, Geloofsverdediging, 1929 ; in 8, 331 p. Fr. 26.

Deux traités de l'Église, tous deux par des fils de saint Dominique et tous deux puisés à la doctrine de saint Thomas, *ad mentem s. Thomae*, mais bien différents d'aspect et d'allure, parce que destinés à un public différent.

Le premier, en latin, est destiné aux élèves de théologie. C'est une refonte de la *Summa Apologetica de Ecclesia Catholica* du R. P. De Groot O. P.. L'ouvrage n'avait plus eu de nouvelle édition depuis la troisième, parue en 1906 ; le P. Paris nous en donne en quelque sorte, une quatrième, en la transformant considérablement et en l'adaptant au programme actuel de la théologie fondamentale.

Pour la commodité de l'élève, l'A., en professeur thomiste expérimenté soumet toute sa doctrine à une méthode rigide qui donne à son livre l'aspect d'un volume de la *Somme* de saint Thomas. Tout l'ouvrage est divisé en XIV questions, subdivisées en articles. Chaque article comprend d'abord un exposé de l'état de la question, les sentences des adversaires, l'importance de la question et des remarques préliminaires, s'il y a lieu ; ensuite l'exposé de la doctrine catholique, sa démonstration et la réponse aux objections.

Dans la démonstration et la réponse aux objections, l'A. adopte la forme strictement scolastique.

L'A. est très sobre de renseignements historiques ; il se contente de notes très brèves et renvoie, pour le reste, à l'histoire de l'Église. C'est, certes, un procédé efficace pour condenser le livre et pour soulager la mémoire des étudiants ; mais cette méthode par laquelle l'élève est invité à formuler une espèce d'acte de foi devant l'histoire de l'Église *in abstracto*, risque quelque peu d'émousser son sens critique en l'habituant à faire vaguement appel à des faits qu'il n'est pas obligé de préciser.

Au reste, l'exposé des doctrines et leur démonstration sont d'une clarté et d'une précision remarquables. Pour l'élève ce doit être une joie et un jeu de s'en pénétrer et de se les assimiler.

Le ton, extrêmement didactique, paraît quelquefois dur, quand l'A. s'attaque aux adversaires ou aux dissidents. Ainsi, à la question : « La note de sainteté convient-elle à l'Église grecque ? » la réponse est loin d'être irénique (p. 95-96). Il nous semble que, même pour le fond, S. S. Pie XI, accepte un point de vue moins intransigeant, quand, dans l'Encyclique *Rerum orientalium* du 8 septembre 1928, Elle déclare : « On est d'autant plus en droit de l'espérer (le retour des Orientaux) quand on considère que ces peuples conservent religieusement une part considérable de la divine Révélation, qu'ils ont un culte sincère pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, un amour et une piété vraiment exceptionnels envers sa Mère immaculée, et même l'usage des sacrements. »

L'autre volume est la seconde partie d'un ouvrage écrit en néerlandais, par le R. P. Maes. Tandis que l'ouvrage du P. Paris était essentiellement apologétique, celui-ci est strictement théologique : supposant démontrée la véracité de l'Église catholique, il analyse de façon systématique et synthétique ce que la révélation nous enseigne sur l'Église du Christ.

Sans qu'il le dise, l'A. emploie une langue, un style, une méthode qui montrent que son étude n'est pas destinée à des étudiants en théologie, mais au grand public cultivé, désireux de s'instruire solidement d'une des questions les plus fondamentales, et à certains points de vue la plus fondamentale de la foi catholique.

Dans la première partie de son traité, l'A. avait parlé de l'essence de l'Église, de ses propriétés et de la forme de son gouvernement. Dans cette deuxième partie, il expose le triple pouvoir de l'Église : pouvoir d'ensei-

gner, de gouverner et de sanctifier. L'A. développe surtout le premier et le deuxième ; pour le troisième il ne donne que les principes, réservant pout un traité spécial le plein développement de ce pouvoir sanctificateur ou liturgique de l'Église.

L'exposé doctrinal est ample et clair, les démonstrations sont rigoureuses et précises, tout en conservant une allure assez libre et moderne pour en faire un ouvrage de haute et solide vulgarisation théologique.

L'A. accorde de larges développements aux questions qui ont une importance vitale pour la pensée contemporaine et pour les problèmes actuels de la vie politique et sociale, telles l'infaillibilité du Pape, le pouvoir coercitif de l'Église, les relations de l'Église avec l'État. Cette dernière question, qui embrasse tout le problème si délicat du pouvoir indirect, est exposée de façon magistrale, dans un aperçu historique des plus intéressants et très détaillé, suivi d'une excellente justification dogmatique, qui rend l'autorité de l'Église non seulement acceptable, mais souverainement désirable et aimable.

Si nous voulions formuler une critique de détail, elle se rapporterait à la correction typographique qui laisse quelque peu à désirer. Il y a de nombreuses fautes dont quelques-unes sont troublantes ; à la p. 87, le mot *werk* pour *Kerk* rend presque inintelligible la définition de l'infaillibilité donnée par le Concile du Vatican et, pour un lecteur non averti, risque d'en fausser l'idée dans un élément essentiel ; à la p. 131, le mot *bespreking* pour *beperking* est tout aussi déroutant mais moins gros de conséquences ; à la p. 257 il manque toute une ligne dans la citation de saint Bernard. Dans un ouvrage de précision dogmatique comme celui du R. P. Maes, une plus grande correction typographique dispose avantageusement le lecteur, surtout quand elle va de pair avec la correction et la beauté de la langue, comme c'est le cas de ce livre qui fait honneur à la littérature théologique néerlandaise.

Dom F. de Wyels.

J. Anger. — La Doctrine du Corps mystique de Jésus-Christ d'après les Principes de la Théologie de Saint-Thomas. Paris, Beauchesne, 1929 ; in 8, 508 p.

Cet important ouvrage nous donne beaucoup plus que son titre ne promet. Ce n'est pas seulement la doctrine du Corps mystique, c'est un cours presque complet de théologie qui nous est présenté sous la lumière de cette doctrine. C'est un traité du Verbe incarné, du Dieu rédempteur, de la grâce, de la Trinité, des sacrements en général et en particulier, de l'Église, de Mariologie, de théologie fondamentale, de morale et des fins dernières.

La synthèse est neuve, originale, bienfaisante et son auteur a le grand mérite de vouloir donner sa pleine valeur à cet aspect si profond et si souvent méconnu de la doctrine ecclésiologique. M. A. a trop souci de la piété pour donner à son livre, qui est presqu'un livre de méditations, la sécheresse d'un traité scolastique. Il n'en a pas non plus la concision ni la ri-

gueur. On trouvera peut-être qu'il a conservé du scolastique la nostalgie du « système ». C'est ce qui lui donne parfois un caractère un peu artificiel. C'est ce qui lui donne aussi le désir de trouver, pour les besoins de la synthèse, des raisons de convenance aux plus impénétrables mystères de notre foi, tel celui de l'Incarnation (p. 51-56). Que peuvent-elles donc éclairer d'un domaine dont la Sagesse suprême peut seule nous faire connaître les secrets ?

M. A. n'exagère-t-il pas ailleurs (p. 9) en affirmant que « la doctrine du Corps mystique domine et unifie tout dans l'œuvre de saint Thomas ; elle en est le centre », et que « la suite de ce travail en sera la preuve détaillée » ? L'ordre des chapitres, qui n'est pas celui de la Somme, les citations de S. Thomas qui illustrent la pensée de l'A. plus qu'elles n'en commandent les développements, l'absence totale de ces mêmes citations à travers des paragraphes entiers, tout cela n'indique-t-il pas que la synthèse de l'A. est bien *sa* synthèse ? Et puis les références scripturaires et patristiques (trop peu critiques souvent) ne sont-elles pas aussi abondantes que ses références thomistes ? Le reprochera-t-on à M. A ? Non point ! car il a donné à son ouvrage plus que l'autorité d'un seul docteur : l'appui de la tradition chrétienne ; et pour l'avoir fait moins littéralement thomiste, il l'a rendu plus véritablement catholique.

DOM B. REYNDERS.

Abtei Maria Laach. — Benediktinisches Klosterleben in Deutschland. Geschichte und Gegenwart. Berlin, S. Augustinus Verlag, 1929; in 4, VIII-639 p. avec 700 illustrations.

Parmi les publications diverses auxquelles a donné naissance le quatorzième centenaire du Mont-Cassin, berceau de l'ordre bénédictin, ce superbe album tiendra une place d'honneur. Il est dû à la collaboration des Pères Hilpisch et Winterzig de Maria-Laach. Plus de la moitié du volume est consacré à l'histoire de l'Ordre, particulièrement en Allemagne. C'est une synthèse, fidèle dans son ensemble, un peu optimiste parfois et sentant le panégyrique. Sans doute les éloges étaient de mise ; on ne tolère pas d'ombres dans un discours de fête. Dom Hilpisch d'ailleurs, depuis lors, a eu l'occasion de retracer une histoire plus technique du monachisme bénédictin. Suivent divers chapitres sur l'essence de la vie bénédictine ; la réception des aspirants ; la vie quotidienne du moine. Des extraits de la Règle clôturent la série des chapitres. On a reproduit aussi la table alphabétique de tous les monastères de moines et moniales de l'Ordre bénédictin qui ont jamais existé en Allemagne. La richesse du volume consiste avant tout dans son magnifique trésor de 700 reproductions photographiques qui étalent devant les yeux émerveillés du lecteur la magnificence et l'infinie variété de l'ordre monastique. On ne sait ce qu'il faut admirer ici le plus, ou le choix judicieux des documents, pris à tous les milieux et à toutes les époques, ou la netteté de l'impression qui fait du volume un véritable chef-d'œuvre typographique.

DOM G. LAPORTA.

A. Levasti. — Sant'Anselmo, Vita e Pensiero. Bari, Laterza, 1929 ; in 8, 196 p. L. 14.

M. Levasti est le collaborateur de Papini dont il partage le style clair et incisif, la pensée originale, la critique profonde et précise. Dans cet ouvrage, il ne consacre qu'un chapitre à la vie de saint Anselme — et où l'on constate un certain manque de critique historique, — tout le reste n'est que l'histoire et l'analyse de sa pensée. L'A. est un admirateur enthousiaste du bénédictin du Bec, ce qui ne l'empêche pas de faire une critique serrée de sa doctrine philosophique et théologique et d'en mettre à nu la faiblesse quand il y a lieu. L'originalité la plus grande de saint Anselme réside dans son célèbre argument *a priori* de l'existence de Dieu. De l'avis de l'A., c'est ce qui fait sa valeur incomparable pour la pensée moderne (8, 82-83) et sa supériorité sur Aristote et saint Thomas mêmes (178-180).

Un ouvrage d'Anselme qui nous intéresse plus spécialement, c'est le *De Processione Spiritus Sancti*. Si dans le *De Fide Trinitatis*, il n'avait eu à défendre le dogme de la Trinité que contre un seul adversaire, déjà condamné par un concile, l'hérétique Roscelin, dans le *De Processione* « il combat les idées de toute l'Église grecque, qui est forte, et sait faire valoir sa propre tradition. La polémique doit être aussi un peu politique, parce que, en convainquant les Grecs, il peut les attirer vers l'Église latine. Si Anselme réussit à démontrer que le Saint-Esprit procède, non seulement du Père, mais aussi du Fils, une des barrières doctrinales qui sépare l'Église grecque de la latine tombe et l'union des deux Églises en devient plus probable. On sent, en lisant le *De Processione*, qu'Anselme était conscient de l'importance de sa parole ; la réfutation de la foi grecque dans un Concile doit l'avoir impressionné également. Son style s'élève, la terminologie est d'une précision recherchée. Il met en évidence les points de contact entre les croyances grecque et latine, il affaiblit la thèse adverse, il élève, d'un ton plutôt autoritaire, à une vérité absolue la thèse latine. Il trouve aussi des preuves nouvelles, comme celle déjà notée par Turmel (*Histoire de la théologie positive*, Paris, 1904, p. 262.) De temps en temps il y a des pointes simplement oratoires, des déductions manquant de rigueur, des affirmations non démontrées. La doctrine catholique est très sûre, la canalisation de diverses idées augustiniennes bien faite, la systématisation assez réussie. Mais un Grec n'y trouve vraiment pas de preuves incontestables, ni une démolition de sa foi. Le *De Processione* peut lui faire connaître ce que pense l'Église romaine et de quelle manière elle le pense, mais il ne le convainc pas d'erreur ». (165-166)

DOM F. DE WYELS.

T. Gasparini Fogliani. — T. C. Cipriano. Contributo alla ricerca di riferimenti legali in testi estragiuridici del III° sec. d. C. (Collana di monografie giurdiche e storiche, n. 2.) Modena, Bassi, 1928 ; in 8, 88 p. L. 10.

M. le professeur Roberti révèle en une brève préface le but et l'inspiration de ce premier travail d'un élève d'élite dont il regrette en un mélancolique épilogue la mort prématurée. M. R. a été frappé de l'importance qu'il faut accorder dans la formation du droit latin à l'élément spécifiquement chrétien. Ignorée ou combattue par l'État, l'Église ne cherche à se le concilier par aucun compromis, mais inspirée par les principes éthiques fondamentaux du christianisme, elle donne naissance à une société nouvelle, armée d'un système juridique complet avant même la christianisation officielle de l'empire. Cette indifférence à l'égard du droit impérial est d'autant plus remarquable qu'elle est voulue, car on peut admettre de la part de professionnels du droit, comme Tertullien, Ambroise, Augustin, une ignorance involontaire. D'où les Pères ont-ils tiré les matériaux de leurs constructions juridiques ? « Dans le contact continuel avec la vie vécue ; ils s'inspirent souvent de normes populaires, oubliant complètement les règles du droit officiel, » (p. 6) de ce droit romain, « produit d'un égoïsme froid et calculateur, contraire aux principes du droit divin et du droit naturel » (p. 4). Pour bien comprendre ce droit chrétien vulgaire, il faudra en rechercher les éléments dans tous les écrits patristiques préjustiniens. C'est un chapitre de ce travail immense que M. G. F. a voulu tenter en s'attachant à l'examen des conceptions juridiques de S. Cyprien en certaines matières : propriété (concept social et légal), esclavage, institution matrimoniale, rapports de l'Église et de l'État. Avec conscience, avec méthode, avec un enthousiasme de la thèse à démontrer, M. G. F. fait ressortir la transcendance et l'originalité de la morale sociale du christianisme.

DOM B. REYNDERS.

PUBLICATIONS BRIÈVEMENT ANNONCÉES.

Maurice Meschler, S. J. — Le Livre des Exercices de Saint Ignace de Loyola. I, II, III. Paris, Lethielleux, 1930 ; 3 vol. in 16, 313 et 345 et 426 p. Fr. 50.

Le R. P. W. Sierp a édité, après la mort de leur auteur, ces « Explications » et « Méditations » du livre des *Exercices*. La traduction française est due à M. l'abbé Ph. Mazoyer. Outre les textes des *Exercices* et des considérations qui les accompagnent, la présente édition contient encore divers documents. La récente encyclique de S. S. Pie XI y manque quoique l'édition soit datée de 1930.

Régis G. Gerest, O. P. — « Veritas ». La Vie chrétienne raisonnée et méditée. III. Sous l'égide de la Vierge fidèle. Paris, Lethielleux, [1929] ; in 16, XXIV-375 p. Fr. 18.

L'A. étudie dans la vie de Marie, modèle de toute vie chrétienne, l'élaboration de l'œuvre divine, la transformation de l'âme par l'esprit de foi, l'épanouissement enfin de l'esprit de foi par l'exercice de l'oraison, les vertus et les œuvres de l'apostolat.

Th. Van Tichelen. — God en Godsdienst. 3e éd. Anvers, Geloofsverdediging, 1928 ; in 8, 215 p. Fr. 15.

Il faut du courage parfois pour prendre à la main certains ouvrages d'apologétique, et ce n'est pas sans efforts souvent qu'on arrive au bout de leurs savantes déductions. Pareil reproche ne peut s'adresser au beau livre de M. V. T. Son style alerte et imagé fait de la lecture de ce volume une véritable récréation. Le dernier chapitre, qui occupe toute la seconde moitié du volume, présente à nos yeux le plus de mérites. L'A. y a mis sa vaste érudition scripturaire au service de la cause apologétique. Il nous y décrit la vie et l'œuvre de Jésus qu'il fait en quelque sorte revivre devant nos yeux. Rien de livresque ou de sec dans ce tableau ; c'est la science fraîche et communicative de quelqu'un qui ne s'est pas desséché sur les lourds in-folios.

Josephus Froebes. — Psychologia speculativa. T. II. Psychologia rationalis. Fribourg, Herder, 1927 ; in 8, 344 p.

L'intelligence, la volonté, l'âme, voilà les titres des trois parties qui composent ce volume. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les qualités pédagogiques du P. F. (*Irénikon*, V, 1928, 216). Elles sont encore mieux mises en lumière dans cette seconde partie, grâce à la nature même des questions traitées. Impossible de nous arrêter à toutes les thèses de l'A. Signalons seulement en passant la question « de la langue », dont le P. F. analyse l'importance idéologique et apologétique (p. 75-84) ; cette dissertation, qui peut passer telle quelle dans un manuel d'apologétique catholique, est suivie d'une autre, à caractère non moins directement « pratique », sur l'ontologisme (p. 84-82). L'A. s'arrête longuement sur l'origine des idées, d'après le système scolastique (p. 92-125). La question de la liberté de la volonté (p. 166-221) est particulièrement bien soignée.

Harlan Cleveland. — Mother Eva Mary, C. T. The Story of a Foundation. Milwaukee, Morehouse, 1929 ; in 8, XII-190 p. Doll. 3.

Histoire captivante d'une âme toute dévouée au bien du prochain, et désirant créer dans l'Église anglicane des États-Unis d'Amérique une organisation de vie religieuse adaptée aux besoins actuels. On admire la fraîcheur de cette générosité spontanée, le talent d'organisation de cette sensibilité exquise, la persévérance courageuse à travers toutes les difficultés du début. On peut regretter le manque de compréhension à l'égard de l'Église catholique romaine, que le Rt. Rev. Irving P. Johnson, Bishop of Colorado, caractérise en disant : « Pour elle, l'Église an-

glicane, dans sa lutte contre Rome, livrait le même combat qui opposait saint Paul aux Judaïsants de la primitive Église. Si saint Pierre eut l'intention de fonder quelque chose, ce fut une Église juive, plutôt qu'une Église catholique romaine. S. Paul, lui, était un protagoniste de la liberté des fils de Dieu, et cette liberté ne devait pas être limitée par un programme de restrictions légales. »

René Fontenelle. — Sa Sainteté Pie XI. (La bibliothèque catholique illustrée). Paris, Bloud et Gay, 1928 ; in 8, 56 p. Fr. 4,75.

A l'occasion des fêtes jubilaires de Pie XI, l'A. retrace toute la vie du pape règnant. Chacun des chapitres est abondamment illustré, et nous entrons ainsi dans la vie intime du Saint-Père : enfant et jeune homme ; bibliothécaire ; aumônier du Cénacle ; alpiniste ; nonce en Pologne ; archevêque de Milan et cardinal (ch. 6) ; Souverain Pontife. Nous signalons avec plaisir une page entière (p. 42) consacrée à l'œuvre de Pie XI pour l'Unité de l'Église.

Pius XI. — Rundschreiben ueber die Foerderung der Orientkunde. Fribourg, Herder, 1928 ; in 4, 31 p.

Texte latin avec, en regard, traduction allemande de l'encyclique *Rerum Orientalium.*

Un professeur de Séminaire. — La Joie dans l'année liturgique. (La prière et la Vie liturgiques). Avignon, Aubanel Fils Ainé, 1929 ; in 16, 99 p. Fr. 7,15.

On saura gré au professeur de Séminaire d'avoir attaqué cette calomnie inepte qui reproche au catholicisme d'être une religion triste. Il a glané dans la liturgie romaine, et certes, ils ne manquaient pas, les textes par lesquels l'Église, au cours de l'année liturgique, nous invite à la joie.

Mgr Picard. — Le Christ-Roi. Louvain, Éditions Rex, 1929 ; in 16, 195 p.

Série de prédications faites à la cathédrale de Tournai durant le Carême de 1929. Relevons cette belle pensée : « L'humanité se conduit elle-même vers le terme divin de sa destinée, puisque son chef et son roi est homme en même temps que Dieu ». (p. 26)

Mgr Van Caloen. — Saint Benoît, modèle de la vie chrétienne. Paris, Éditions de la Société Saint-Benoît, 1927 ; in 16, 40 p. Fr. 5.

Cet article a été réédité pour aider Mgr Van Caloen à achever la construction et l'ornementation de son église au cap d'Antibes, où son apostolat s'exerce en faveur de l'Union des Églises.

Constance Teichmann. — Gesprekken met den Bruidegom. Saamgelezen door Aug. Van Cauwelaert. Bruxelles, Standaard-Boekhandel, 1929 ; in 16, 117 p. Fr. 15.

M. V. C. a traduit un choix de textes glanés dans le journal intime de cette noble et sympathique Constance Teichmann. On est frappé de la fraîcheur qui se dégage de ces pages, où, avec une simplicité et une sincérité tout à fait émouvantes, cette grande chrétienne du monde s'entretient avec son céleste Époux de toutes ses joies et peines.

Marcolinus Houtmortels, O. Pr. — Lourdes en Bernadette. Anvers, Geloofsverdediging, 1929 ; in 16, 68 p. Fr. 3,50.

L'A. retrace le récit des apparitions miraculeuses de Lourdes. Il étudie surtout la psychologie de la petite Bernadette dont il raconte aussi la vie édifiante après les événements de 1858.

Verlinden. — Het Antoinisme. Zijn Ontstaan, zijn Ziekenbehandeling, zijn Godsdienst en zijn Eeredienst. (Godsdienstige en sociale trakten. Reeks 1929, nº 8). Anvers, Geloofsverdediging, 1929 ; in 16, 44 p. Fr. 2.

E. Mariemy. — Zénaide Fleuriot. (Femmes de France, 28.) — Paris, Lethielleux, 1929 ; in 12, 119 p. Fr. 4

Francis Finn. — Bobby au pays du Cinéma. Suivi de « Vite en besogne ». Traduit de l'anglais par E. Masson. Paris, Lethielleux, 1929; in 16, 217 p.

Gustave Vanden Bosch. — Chemin de croix apostolique. Louvain, De Vlaamsche Drukkerij, 1929 ; in 32, 32 p.

Une religieuse Annonciade. — La Bienheureuse Jeanne de France. Avignon, Aubanel Fils Ainé, 1929 ; in 16, 40 p. Fr. 2.

Une victime des Allemands à Jarny. L'abbé Léon Vouaux. D'après des témoignages authentiques. Avignon, Aubanel Frères, [1928]; in 16, XVI-56 p.

La Rovère. — Le Laïcisme. Avignon, Aubanel Frères, [1928] ; in 16, VIII-75 p.

Erhard. — Le Sens de la Vie. Avignon, Aubanel Frères, [1929] ; in 16, 223 p. Fr. 15.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

Prix des volumes parus d'Irénikon.

Tome I.	Irénikon, 1926	Belgique :	30 fr.	Étranger :	8 belgas.
Tome II.	Irénikon-Collection, 1927	»	»	»	»
Tome III.	Irénikon-Revue, 1927	»	»	»	»
Tome IV.	Irénikon-Collection, 1928	»	»	»	»
Tome V.	Irénikon-Revue, 1928	»	»	»	»
Tome VI.	Irénikon, 1929.	»	»	»	»
Les six volumes parus avant 1930		»	190 fr.	»	52 belgas.

Imprimi potest.
Lovanii, 15 februarii 1930
† BERNARDUS, Abb. Coadj.

Imprimatur.
Namurci, 17 februarii 1930.
J. LAMBOT, Can. cens. libr.

Irénikon

TOME VII

N° 1. 1930 Janvier-Févrie

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQU